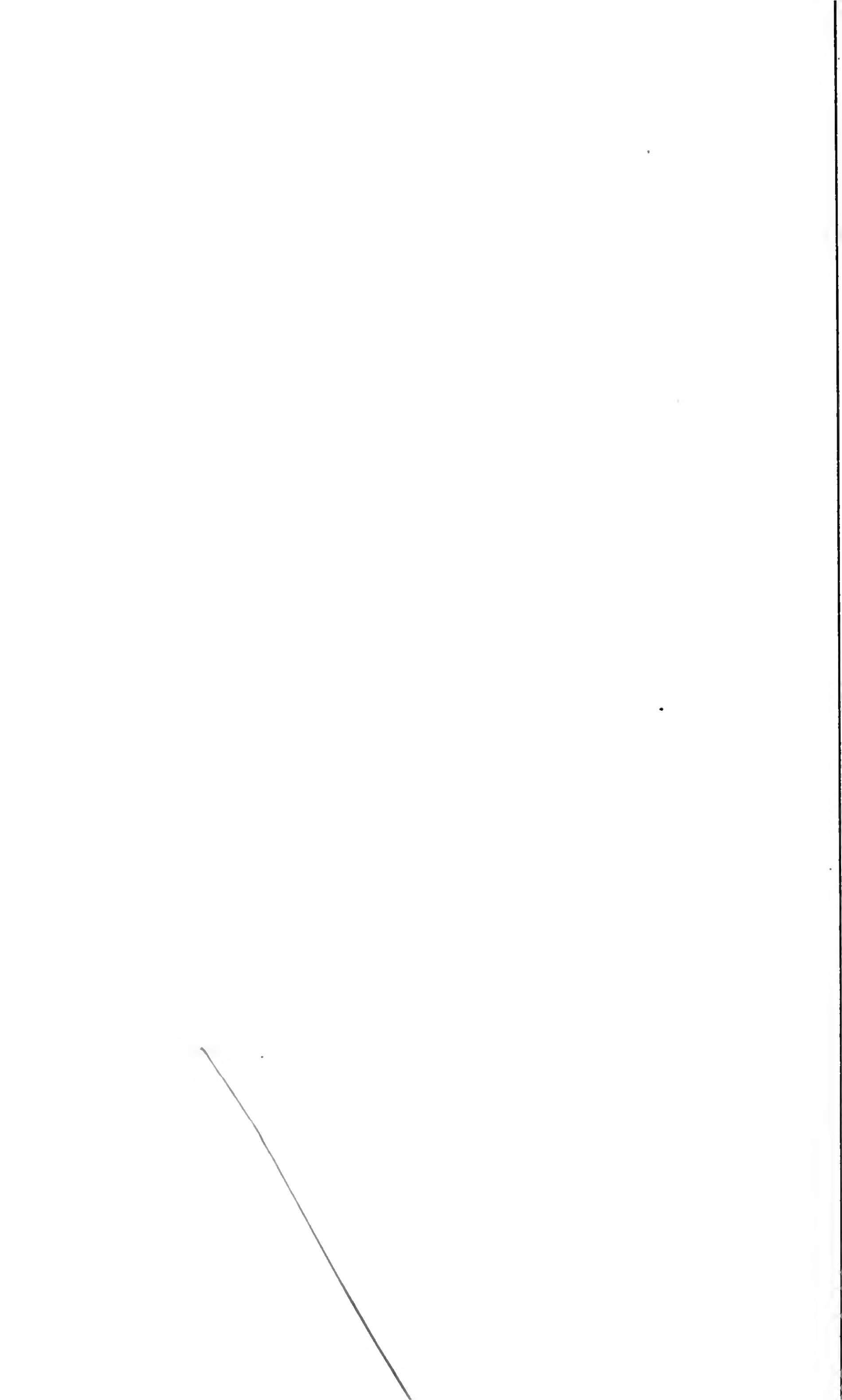
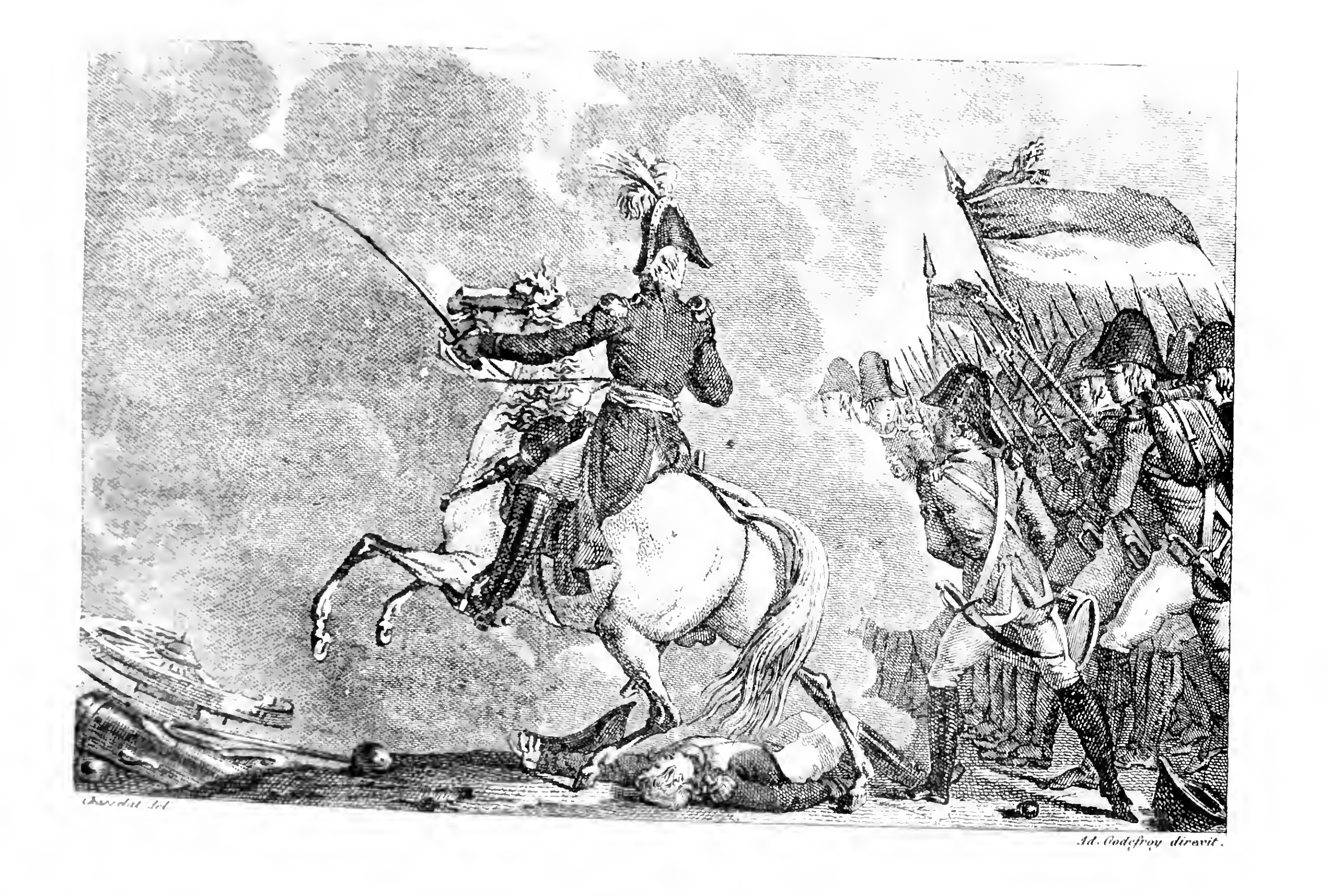


ALOÏSE.

IMPRIMERIE DE LACOUR ET MAISTRASSE,
Rue saint-Hyacinthe Saint-Michel, 33.



Charlet del. Ad. Godefroy direxit.

ALOÏSE

OU

LE TESTAMENT DE ROBERT

PAR

L'AUTEUR DE CHARRETTE ET DE JULES

TOME II.

PARIS.

VICTOR MAGEN, ÉDITEUR,
Rue Hautefeuille, n. 10

—

1835.

XXIX.

L'Évanouissement.

L'événement de la nuit fut le sujet de toutes les conversations au réveil. Le chevalier Guiscard rit de bon cœur sous cape quand il revit l'abbé de Saint-Évroud se promener avec son frère, le comte Roger, l'air triste et le regard abattu, soupçonneux, rancunier.

Éthelred, dans une inquiétude mortelle, tremblait sur les suites de cette fâcheuse aventure, à laquelle elle n'était point étrangère.

Wilfrid se dépitait, jaloux de son rival, — son heureux rival, car il avait un serment qu'on tiendrait; — il était furieux, dis-je,

que ce rival eût été si efficacement utile à celle qu'il aimait.

Quant au comte de Toni, ne sachant plus que penser, mécontent de la réserve de l'abbé, tantôt croyant à quelque cause surnaturelle, tantôt n'y croyant plus, fatigué d'errer d'incertitude en incertitude, il commanda à cette idée de sortir de son esprit, et il fit entrer son frère, bon gré mal gré, dans une longue dissertation sur la guerre présente. Il parla de l'agrandissement futur de sa puissance après les victoires qui devaient anéantir Guillaume et son parti. Il est vrai que Henri de France était ambitieux, que son armée occupait le territoire; mais, une fois Guillaume et les siens détruits, on saurait bien chasser Henri, et le poursuivre l'épée dans les reins jusqu'à Paris, si cela était nécessaire.

L'abbé de Saint-Évroud écoutait avec un plaisir fort douteux la haute politique de son frère, lorsque l'arrivée de plusieurs barons, qui venaient au cloître pour se réconcilier avec le ciel *en une bonne confession*, avant la bataille, termina la leçon donnée par le guerrier au ministre du Seigneur, avec une opiniâtreté impitoyable.

Ces barons étaient tous connus des deux frères; l'accueil qu'ils reçurent fut plein de bienveillance et d'amitié. Abandonnant les chevaux à leurs serviteurs, ils fléchirent le genou devant l'abbé *aux fins*, — tels étaient les us et coutumes, — *d'obtenir sa bénédiction avant toutes choses.* Jamais bénédiction ne fut donnée avec plus de promptitude, et gens qui s'humilient relevés avec plus de grâce.

Sur l'ordre de l'abbé, des frères lais présentèrent aux nouveaux hôtes des vases remplis d'un vin mûri sur les rives du Rhône, liqueur dont l'abbé vanta la bienfaisance et la vertu. Les coupes se choquèrent, et à leur bruit harmonieux on porta la santé des francs Normands.

Pour se débarrasser d'un fardeau réciproquement lourd et gênant, on procéda sans retard à la confession. L'abbé de Saint-Évroud ne se montra pas difficile : dix absolutions furent octoyées en une heure; dix barons retrouvèrent avec l'innocence, le calme de l'âme quelquefois interrompu par la présence des péchés dont ils venaient de se défaire. Le comte de Toni, entraîné par l'exemple, se

jeta aux pieds de son frère pour imiter ses nobles amis, dit-il, et se blanchir comme eux.

Ces exercices religieux terminés, les physionomies reprirent une expression de joie et de béatitude, suite naturelle des croyances et de la foi que le bélier philosophique du dix-huitième siècle n'avait point alors ébranlées.

—Vraiment, dit le comte Roger à l'abbé de Saint-Evroud, tu nous décharges les épaules, il me semble que je respire plus librement. Ne trouvez-vous pas, baron, que, sans la confession, on n'oserait plus faire la guerre, tandis qu'avec la confession on peut user librement de la victoire? — C'est une pensée qui jamais ne me quitte, car je suis bon chrétien.

Les dix barons, — innocentes colombes, — répondirent qu'ils partageaient son avis. L'un d'eux ajouta même que, sans la confession, il jetterait sur-le-champ casque et cuirasse pour se faire moine.

— Maintenant, abbé de Saint-Évroud, reprit le comte Roger, maintenant que tu nous as ouvert les portes du paradis, tu songes sans doute à célébrer par une joyeuse fête la bien-venue de ces bons, de ces fidèles amis? Il faut que je rende visite à Vitellius : nous sommes de

vieilles connaissances, c'est pour moi un grand plaisir de lui frapper dans la main; d'ailleurs on peut croire que nous n'en serons pas plus mal servis.

Les barons voulurent l'accompagner, et ils se présentèrent ensemble devant la plus haute réputation culinaire de l'époque. Ravi, confondu de tant d'honneurs, le bon Vitellius déroula le vaste répertoire des mets divers qui pouvaient, à leur volonté, charger la table du jour, et les barons furent tellement embarrassés que, ne sachant faire un choix, ils les demandèrent tous.

Vitellius s'inclina, flatté qu'on n'eût pas désespéré de ses forces. Il se mit à l'œuvre incontinent, appelant à son aide le saint qui préside aux fourneaux dans le palais de Jéhova. — Y en a-t-il un, et que fait-il en carême?

La salle où l'abbé recevait ses hôtes n'était pas construite dans les gigantesques proportions du réfectoire : quoique large et spacieuse, elle semblait, par la disposition particulière de quelques ornemens, plus rétrécie que ne le comportait le nombre des personnes qui venaient s'asseoir aux festins hospitaliers du couvent. Située au bout d'une galerie qui la joi-

gnait à la chambre de l'abbé, elle avait la forme de ce que nous appelons aujourd'hui un octogone; sa circonférence était percée de huit fenêtres, et, dans ce qui nous reste encore du monastère de Saint-Évroud, on voit les traces de cette salle dont les murs sont demeurés debout, à la hauteur de deux ou trois pieds.

A l'époque où se sont passés les événemens que nous racontons, on l'avait décorée avec une élégance alors bien rare; des draperies de pourpre, parsemées de paillettes d'or, se balançaient aux fenêtres, agitées par le vent léger qui pénétrait dans la galerie; des bancs de velours bleu, ornés de clous d'argent, formaient un cercle attaché au mur; trois belles lampes romaines, suspendues par des chaînes d'acier au plafond peinturé, reflétaient, sur leur poli brillant, les fresques bariolées qu'elles avaient en face d'elles; entre chacune des fenêtres se trouvait un tableau; et là, comme à la chapelle, comme dans la chambre de l'abbé, il existait un singulier mélange du profane et du sacré. Le paganisme écrasé par Constantin, ou plutôt tombé sous Constantin, — car il est mort de lui-même, il faut bien le dire, — Le

paganisme montrait ses monumens à côté des monumens du Christ, et dans l'attitude également fière des vainqueurs et des vaincus, dans la vénération qu'ils faisaient naître également aux âmes les plus portées à vénérer, il y avait de quoi confondre tous les défenseurs du *culte des images*.

A midi, le dîner commença. Je donne l'heure précise, mon dessein étant de prouver qu'à cet heureux temps on ne savait pas encore l'art de reculer son appétit pour ne fournir à ses hôtes que deux repas par jour, amélioration visiblement due à la marche toujours croissante de la civilisation. — On dîna donc à midi. La table, disent les chroniques, était triangulaire, — côtés et angles égaux. — Le motif de cette forme n'est pas expliqué; une bizarrerie de plus parmi celles du caprice de l'esprit. — Toutefois, d'après ce que raconte le témoin Boisard, — je crois que cela avait rapport à quelque cérémonie religieuse à présent inusitée, et que les trois angles de la table, l'égalité de ces trois angles, n'étaient pas sans analogie avec les trois personnes de la Trinité. Que l'on me pardonne cette remarque; je n'aurais peut-être jamais eu occasion de la faire:

c'est une preuve d'érudition que je suis bien aise de donner au lecteur.

Quatre frères lais attendaient les convives à la porte de la salle, ayant tous quatre une serviette sur l'épaule, et dans la main une espèce de plateau assez semblable à ceux que nos musiciens ambulans viennent nous présenter, quand ils ont joué la valse ou la romance, qui, pour le moment, possède la faveur de la plus inconstante des maîtresses, — le public. Dans ces plateaux tombèrent aussi quelques pièces de monnaie; elles étaient destinées, dit-on, à payer des prières, à disputer des âmes au père du mal.

Enfin on se plaça. — D'abord l'abbé de Saint-Évroud; en face de l'abbé de Saint-Évroud, le comte Roger; à côté de l'abbé, Wilfrid; à côté du comte Roger, Éthelred, — les deux jeunes moines assistant au dîner, sur la demande expresse qui en avait été faite par le comte. — Quant aux barons, aucuns d'eux ne nous étant personnellement connus, nous les considérerons comme ces figurans qui vont le soir sur le théâtre faire le *peuple*, l'armée, les brigands, les fashionables, et dont le rôle est de ne rien dire.

Suivant l'usage, la prière précéda le repas; un *Benedicite* assez court pour un *Benedicite* de couvent appela d'en haut un nouveau, un spirituel assaisonnement sur les mets que Vitellius avait apprêtés. Ensuite les convives, à trois exceptions près, attaquèrent avec vigueur.

Voilà les trois exceptions :

1° L'abbé de Saint-Évroud. N'oubliant pas sa mésaventure, il se perdait dans les soupçons, ne sachant si le moine Éthelred était ou non étranger à sa chute de la nuit. En vain il avait recours à la dissimulation, il régnait dans sa physionomie une inquiétude inaccoutumée.

La seconde exception, c'était Wilfrid. Il se trouvait près de la femme qu'il aimait, dont il était aimé, et il lui semblait que cette femme évitait son regard avec plus d'affectation; il pensait que les événemens de la nuit lui imposeraient peut-être l'obligation de ne plus l'écouter, d'étouffer la voix de son cœur, que la reconnaissance imposerait silence à l'amour.

3° Enfin Éthelred, la jeune et belle comtesse du Sapp. Elle ressemblait à la colombe échappée par miracle des serres du vautour; et en présence de son implacable ennemi elle croyait

lire dans ses yeux la rage de l'avoir manquée, le dessein bien formé de se remettre à l'ouvrage. La comtesse tremblait en dépit de ses efforts, et ses longues paupières, abaissées sur ses yeux comme un voile léger, en cachaient l'éclat. Une autre cause rendait sa position douloureuse : près d'elle était ce terrible comte Roger, dont une femme n'avait pas encore osé soutenir le regard, ce comte qui devait lui être si odieux, à elle comtesse du Sapp. Roger de Toni était le meurtrier de sa famille; le sang qui coulait dans les veines d'Éthelred avait seul été épargné. Chaque fois qu'il élevait la voix, elle s'imaginait l'entendre répéter ces mots terribles dont son oreille gardait un éternel souvenir : « Frappez, soldats! frappez, n'épargnez personne, le cadavre d'un ennemi est beau à voir! » Et puis elle craignait Wilfrid; elle lui avait dit son amour, sa main brûlait encore des baisers du jeune frère : — et ne pas être libre, et devoir sa foi à un fiancé, et écouter les propos d'un autre amant! et quel amant? un moine! et pourtant elle avait répondu à ses propos par un imprudent aveu. Confuse, repentante, elle aurait voulu se cacher au milieu des entrailles de la terre.

A part donc *ces trois moines*, tous les autres convives s'abandonnaient franchement au plaisir. D'abord le calme d'un dîner qu'on attaque, bientôt le bruit, les éclats de rire, la folle gaîté se succèdent, plus rapides, plus pressés, plus diffus à mesure que les coupes se remplissent. L'abbé lui-même est forcé de céder au torrent qui l'entraîne; Wilfrid obéit à la nécessité et se montre un courageux camarade; Éthelred seul s'efface, mais *il* est si jeune, on a pitié de *lui; il* en est quitte pour les plaisanteries du comte Roger.

Les mets sont enlevés; le vin circule autour de la table, c'est l'heure de l'orgie; la parole est à tous, on boit, on n'écoute pas. — Cependant le comte Roger se lève; il va chanter les plaisirs de l'ivresse, la joie incomparable des festins. Sa voix est belle; il est renommé pour ses heureux refrains; pas un baron normand n'oserait se dire son égal. Les coupes frappent au même instant sur la table : c'est répondre qu'on brûle de l'entendre. Il commence :

I.

« Si jamais vous rencontrez jeune fille qui s'échappe à votre vue et va timidement se ca-

cher dans les bras de sa mère, si, la poursuivant, vous lui prenez la main, et que sa main tremble, n'ayez garde d'écouter sa frayeur, mais faites boire la jeune fille; la jeune fille ne fuira plus. Ensemble buvez, l'amour viendra.

II.

» Quand vous verrez sur la colline briller l'éclat des cuirasses et le soleil se briser sur le fer des lances et que vous direz à vos compagnons d'armes : — En avant! pour marcher plus vite, pour tout renverser sous vos pas, l'éperon ne suffira plus; mais, pour mieux commencer la charge, du vin! qu'on apporte du vin. Ensemble buvez, la victoire viendra.

III.

» Jeune encore au métier, trembles-tu? la voix des guerriers, le cliquetis du fer t'étonnent-ils? n'oses-tu t'avancer contre cet océan de piques et traverser, tête baissée, les flots de combattans? ne lève pas les yeux au ciel pour lui demander le cœur qui te manque, — porte à tes lèvres un flacon de malvoisie, passe-le à ton camarade; ensemble buvez, le courage viendra.

IV.

» Frères, dans vos cellules, le diable, sous la forme d'une femme, veut-il vous tourmenter? vous offre-t-il l'image d'un doux baiser, frères? montre-t-il à vos yeux un sein blanc et ferme? d'échapper au piége en vain vous priez Dieu, vos sens sont révoltés, ils commandent, et bientôt... Descendez à la cave, ensemble buvez; le diable s'en ira.

V.

» Du fardeau des affaires on se lasse quelquefois; un jour arrive où, malgré nous, les soucis nous dévorent; l'ennui, frappant à la porte, se fait ouvrir; le chagrin et la maladie le suivent. — Voulez-vous les défier? voulez-vous avoir l'âme tranquille? enivrez-vous. Ensemble, ami, buvons; l'ivresse bientôt viendra. »

Chaque couplet de la chanson que je traduis ici était suivi du choc bruyant des coupes qui tombaient en mesure sur la table. Au dernier, les convives se levèrent et firent ce qu'on appelait alors un *reggomenn* : c'était le voyage de toutes les coupes; chacun passait la sienne à son voisin et devait boire celle qu'on lui pré-

sentait, jusqu'à la dernière. — Wilfrid et l'abbé tinrent bon, mais Éthelred ne pouvait soutenir la lutte; le comte Roger eut lui-même l'*attention* de prévenir qu'il ne *comptait* pas; qu'en conséquence il n'arrêterait pas le *reggomenn*, puisqu'il ne pourrait être soumis à la pénitence. — (Il y avait lieu à la pénitence quand une des coupes n'avait pas été entièrement vidée ; il n'en passait plus d'autres, mais celles qui restaient encore pleines devaient être répandues sur le chef du délinquant.) On fit donc grâce de l'épreuve à la comtesse, et je dois à la vérité de convenir qu'aucun des autres convives n'y faillit.

Le vin exerçait déjà tout son empire.

— Comte Roger de Toni, dit un des barons qui, après s'être levé, tâchait vainement de conserver l'équilibre, comte Roger, je propose la santé de nos belles et leur fidélité.

— Leur santé, d'accord ; leur fidélité, non. Le cœur des femmes, baron... c'est un serpent qui fait peau nouvelle à tous les changemens de lune.

— Est-ce que tu aurais été trompé par elles, comte Roger? tu leur gardes rancune.

— Fi donc! de la rancune! — dit le comte

en s'appuyant assez rudement sur l'épaule d'Éthelred pour s'aider à se relever, opération qui devenait de plus en plus difficile à chacun des convives, — de la rancune! tu dois assez me connaître, baron, pour savoir que je ne suis pas homme à vivre en si mauvaise compagnie. Ma rancune, à moi, est bientôt passée, parce que — il montra son poignard — parce que voilà ce qui m'en guérit.

En achevant sa phrase il se mit à rire avec cette bonhomie infernale dont Frédéric Lemaître nous épouvante, lorsque, — Méphistophélès par circonstance et destination de talent, — il admire son ouvrage dans le meurtre du frère de Louisa.

Le même baron qui l'avait interrogé remua la tête d'un air de doute.

— Nous savons, comte, que tu es sans pitié pour un ennemi, que tu ne lui fais grâce que le poignard sous la gorge; mais une femme a pour bouclier des yeux, des yeux bien doux, un cou blanc, un sein qui appelle les baisers, de jolies mains qui demandent merci : tu ne frapperais pas une femme, comte Roger.

— Je ne frapperais pas une femme! s'écria-t-il, et pourquoi? Une femme aurait donc le

droit d'outrager impunément? Écoute cette histoire, baron : J'avais été élevé avec la fille du comte d'Alençon; enfans, nous nous aimions tous deux; l'âge augmenta chez moi cette amitié, elle devint amour; je lui appris que je l'aimais d'amour; elle rougit, se troubla, et m'abandonna sa main. Le comte d'Alençon et le comte de Toni, mon père, étaient convenus de nous unir quand j'aurais fait mes premières armes. Tout plein de cette espérance qui plaisait à mon âme ardente de jeune homme, je partis pour qu'elle se réalisât promptement. Vous savez si mon début eut de l'éclat; mes exploits firent grand bruit : j'en étais fier, car j'allais me montrer à la comtesse d'Alençon avec tout le lustre que la victoire donne au guerrier. — Je revins : après que mon père m'eut baisé sur le front, je lui demandai des nouvelles de la comtesse. — Elle est mariée, me dit-il. — Elle est mariée! elle est mariée!... Je faillis tomber à la renverse. — Oui, elle est mariée au comte du Sapp... De la douleur du désespoir je passai à la rage; je brisai ma lance, et je jurai que j'en tirerais vengeance : — j'ai tenu mon serment; Dieu ne me reprochera pas de l'avoir vainement appelé

à témoin. — Il me fallut attendre, attendre long-temps, et, chaque soir, pour terminer ma prière, en invoquer le souvenir. Ma patience eut son prix; le moment arriva.

Il sembla soulagé et content d'en être à ce point de son récit, comme si, se remettant en présence d'anciennes émotions, il allait assister une seconde fois à cette scène qu'il voulait raconter.

— La guerre venait d'éclater, continua-t-il; le comte d'Alençon se rangea du côté des lâches qui prêtent leur épée au bâtard de Robert : il devint mon légitime ennemi. L'heure de la vengeance était sonnée; une nuit que tout semblait inviter à l'amour, l'air, les prairies, le feuillage des bois, que la comtesse, dans les bras de son maître, insultait à la douleur du comte de Toni, le comte de Toni frappa à la porte du manoir; il ne s'y présentait pas seul..... soixante de ses braves lanciers le suivaient; dix d'entre eux portaient des torches. Elles servirent à *éclairer* le manoir. L'incendie commença, beau, brillant, tel qu'en un jour de fête pour le plaisir d'un roi. Chassés par les flammes, ils sortirent tous, le comte, la comtesse, les enfans, les servi-

teurs; ils se défendirent... mais le sang qui coula aurait pu arrêter l'incendie. Mes lanciers frappèrent bien : le comte, la comtesse, les enfans, les serviteurs, tout tomba sous nos coups. La comtesse, se traînant à mes pieds, le sein ensanglanté, me demandait grâce; ma hache se reposa sur son cou, à la place où mes lèvres... Elles ne devaient jamais s'y reposer. Sa bouche s'ouvrit pour me maudire, mais ma hache était bien tombée, sa bouche se referma sans avoir prononcé la malédiction. Je me baissai vers elle, je coupai une mèche de ses cheveux avec mon poignard. Je la porterai toute ma vie, comme son premier amant; le baptême de sang que je lui ai donné l'a rendue innocente à mes yeux. Regarde ces cheveux, Éthelred; ils sont de la couleur des tiens.

Mais Éthelred, à côté du meurtrier de sa famille, forcée d'entendre ce meurtrier, le cœur plein d'un infernal orgueil, raconter les détails de son crime, Éthelred n'avait pu résister à l'horreur de sa position, et, pendant que le comte lui montrait avec un barbare plaisir les cheveux de sa mère si lâchement assassinée, elle s'évanouit.

— Par ma bonne hache! dit le brutal comte

Roger, tu as des moines qui déshonorent l'état : ils perdent la tête comme de jeunes filles ; c'est de mauvaises recrues, notre noble frère ; un moine doit avoir le cœur plus cuirassé qu'un soldat : le soldat porte la cuirasse dessus, et le moine dessous.

L'abbé ne répondit pas ; il était accouru avec Wilfrid au secours d'Éthelred ; ils l'emportèrent dans la chambre de l'abbé.

Quand ils furent partis, le comte Roger dit avec un geste de mépris : — La sotte espèce ! barons, qu'en pensez-vous ?

— Mais, répondit l'un d'eux, vous tenez des discours bien singuliers, comte Roger.

— Des discours singuliers ! repartit le comte ; je dis la vérité, baron, la vérité toute entière ; je n'en retrancherais pas un seul mot. Si quelqu'un de vous s'en trouve offensé, je suis prêt à lui en rendre raison au lieu, à l'heure et avec les armes qui lui conviendront.

Cette menace d'un pareil accommodement fit cesser toutes les discussions ; on quitta la table.

—

XXX.

La Fête.

Il n'était que cinq heures du soir, et le mois de mai commençait; le soleil ne tombait pas encore à l'horizon.

Les barons et le comte Roger avaient besoin de repos; les jambes trébuchaient; ils se couchèrent. Un sommeil pesant, fruit de l'ivresse, s'empara de leurs sens; ils dormirent.

Ce n'est pas que la fête fût entièrement terminée, mais l'évanouissement d'Éthelred, la disparition de l'abbé et de Wilfrid l'ayant suspendue, la nature en profita. L'abbé de Saint-Évroud, que la scène de la nuit avait fatigué

et qui s'était obstiné à rendre raison à ses hôtes le verre en main, sentit aussi que les forces lui manquaient, et, comme eux, il céda au besoin de les reparer.

Wilfrid resta donc seul auprès d'Éthelred.

La comtesse avait rouvert les yeux, présenté la main à Wilfrid qui s'en était emparé pour la placer sur son cœur, et ensuite elle s'était assoupie de nouveau.

Assis au pied du lit sur lequel elle dormait, il jouissait du bonheur de la voir, il saisissait sa pensée à travers un sourire, il lisait dans ses yeux en dépit de ses paupières baissées.

Bientôt la comtesse revint à elle, pâle encore, mais la figure tranquille, entièrement remise de l'émotion qu'elle avait éprouvée.

—Oh! mon frère, dit-elle en se levant, c'est donc toi qui es mon ange gardien! — Le monstre! l'assassin! Quoi qu'il arrive, Wilfrid, je ne puis plus le revoir; toute faible femme que je suis, il me semble que j'aurais le courage de lui percer le cœur.

— Silence, Éthelred, répondit Wilfrid, et il mit un doigt sur sa bouche; l'abbé de Saint-Évroud n'est pas loin. Parlons bas... mon frère, — ajouta t il en appuyant sur ces mots, *mon*

frère; — la prudence nous défend d'obéir à l'amour ou à la haine. Que le moine Éthelred songe à sa position; il me dira lui-même le conseil que je dois lui donner.

— Tu penses donc que je présenterai ma joue au comte de Toni? Ne faudrait-il pas lui demander avec un sourire la permission de contempler les cheveux de ma mère, qu'il a assassinée?

— Si tu étais en présence d'un serpent que tu ne pourrais étouffer, pour éviter sa morsure et mieux épier l'occasion de t'en défaire, exciterais-tu sa colère en lui marchant sur la queue?

— Si je pouvais fuir ce serpent et échapper à l'horreur que m'inspire son œil rouge et gonflé de sang...

— En te voyant fuir, il courrait après toi, et te frapperait par derrière.

— Allons, Wilfrid, je le reconnais, tu es mon maître en tout point. Je cède; je vais me condamner à subir le comte Roger. Attendrai-je long-temps?

— Non; ce soir il te sera donné de t'amuser à le trouver hideux : tu chercheras à quel brigand de ta connaissance tu crois qu'il ressemble.

— A aucun de ceux que j'ai vu pendre; il n'en est pas un qui n'eût refusé la comparaison.

— Ce soir, quand la nuit sera venue, à moins que ton évanouissement ne te retienne au lit, — ce qui te vaudrait des visites que tu désires peu, — ce soir, vous serez encore réunis. Peut-être qu'à la faveur des ténèbres tes yeux seront plus indulgens : c'est toujours après le coucher du soleil que le diable se montre — quand il a à se montrer, — par coquetterie, je m'imagine, afin de paraître moins laid. Il est vrai que les ténèbres ne seront pas bien épaisses, le feu des lampes brillera au haut des arbres; les jardins vont être illuminés: c'est une fête à la Néron que l'abbé de Saint-Évroud donne à ses barons, moins les lits de roses, les gladiateurs, les deux cents filles de joie. Le commun des frères forme la garde prétorienne; le héros, c'est le comte de Toni; toi, tu seras la fiancée de Britannicus; Tu as du sang à lui demander; et moi, s'il le faut...

Ils entendirent l'abbé soupirer fortement, c'était une trêve à son sommeil : il se rendormit. Mais comme, malgré la résolution d'être prudent, la voix pouvait involontairement s'é-

lever et quelque parole glisser fortuitement dans l'oreille de l'abbé, les deux amans suspendirent le dialogue. — Ils quittèrent l'appartement.

Cependant il faisait nuit. A une ou deux exceptions près, les fumées du vin, dissipées, ne laissaient que cette pesanteur de la tète qui accompagne et punit un excès.

Les barons, le comte Roger, Wilfrid et Éthelred se rendirent dans la chambre de l'abbé : cinq heures de sommeil avaient rafraîchi ses sens et ses idées. Ils parcoururent ensemble la galerie, toute pleine encore de l'encens qu'on y avait brûlé; puis ils entrèrent dans les jardins.

Jamais plus magnifique spectacle. A droite, à gauche, devant eux, tout était resplendissant de lumières. La flamme, tantôt agitée par un vent léger au-dessus des arbres, ressemblait à un serpent de feu qui courait sur leurs cîmes; tantôt immobile et se rapetissant en quelque sorte par son immobilité, on eût dit que les étoiles fixes s'étaient abaissées dans le feuillage pour en respirer le parfum. Sous le berceau des marronniers, quelques torches erraient de côté et d'autre, laissant dans leur

course tomber mille étincelles, jetant un éclat semblable à ces comètes qui, de siècle en siècle, viennent effrayer le monde en lui faisant croire à de prochains malheurs.

En face de la galerie, les lanciers du comte Roger étaient placés sur deux lignes; leurs cuirasses brillantes, qui reflétaient les feux dont ils étaient environnés, les flammes des lances qui se balançaient, les étincelles qui jaillissaient du fer, les soleils d'argent qui, sur la poitrine des chevaux, renvoyaient des gerbes de lumières, tout cela formait un ensemble éblouissant de beauté. Rien n'était fantastique comme les ombres fuyant sous les berceaux, coupées çà et là par des rayons qui s'échappaient à travers les branches inégalement serrées.

Lorsque l'abbé et ses hôtes se présentèrent, ils furent salués par les clairons des lanciers. Tous les soldats répétèrent en chœur le chant de guerre du comte de Toni. On les passa en revue. L'orgueil du comte se trouva singulièrement flatté de l'éloge qu'il en entendit faire aux barons. C'était peut-être l'hospitalité du frère qu'ils payaient en complimens, monnaie courante de tous les parasites. Cette idée ne

vint pas dans la tête du comte; il jouit de son plaisir sans l'analyser.

Pour terminer la revue, l'abbé de Saint-Évroud donna la bénédiction ; les clairons sonnèrent une fanfare d'adieu, et les rangs se rompirent. Quatre lanciers, désignés par le sort, reçurent l'ordre de monter la garde à la porte de la galerie.

Enfin on s'avança vers la terrasse. Le tableau changeait. Là c'étaient vingt jeunes filles, les plus belles des alentours, la tête couronnée de fleurs, n'ayant pour tout vêtement qu'une légère robe blanche ; elles formaient des danses aux sons de la flûte. Un tout jeune homme était le musicien : vêtu comme un page de roi, toque de velours, plume d'autruche qui se penchait sur le front. Il se tenait debout sur un banc ; les jeunes filles tournaient à l'entour; quelquefois elles accompagnaient le joueur de flûte par leurs chansons cadencées, d'autres fois elles gardaient un profond silence ; leur poitrine se soulevait, les yeux devenaient tendres, un long soupir succédait au refrain de la musique.

— Abbé de Saint-Évroud, crois-tu qu'au

paradis on voie de plus jolies choses? Oh! moi, je ne le pense pas, dit un des barons.

Un autre ajouta : — Il n'est au monde qu'un abbé pour en réunir autant.

— Notre noble frère s'entend aux figures de femmes! s'écria le comte de Toni.

En disant cela il prit une des danseuses par la main : — Voyez, barons, voyez; connaissez-vous une peau plus belle, un bras mieux fait, une jambe plus délicate?

La danseuse, en riant, lui donna du bout des doigts un léger coup sur la joue.

— Une telle injure veut réparation, réparation soudaine, murmura le comte.

Il chercha à lui passer le bras autour de la taille; mais elle, se baissant, légère comme un chevreuil, s'élança d'un pied rapide et s'enfuit. Quoique chargé de son armure, le comte courut après elle : ses pas pesants, qui retentissaient sur le sable, amusèrent les spectateurs, beaucoup d'entre eux pensant qu'il ne l'atteindrait pas.

Les barons se mêlèrent aux jeux; chaque danseuse en prit un sous le bras, et le força d'imiter les pas qu'elle formait; elle lui jetait une guirlande de fleurs autour du cou, elle

se suspendait à ses épaules comme une feuille de rose entraînée par le vent se fixe un instant au tronc noueux d'un vieux chêne, et bientôt se renvole, emportée par le même vent. La voilà qui s'est approchée de sa bouche, on eût dit qu'elle allait lui donner un baiser : — vain espoir! tout d'un coup elle s'est éloignée, et le baron, les bras tendus, le regard surpris, la voit à deux pas de lui obéir aux lois de la mesure.

Les sons de la flûte ne se font plus entendre; le silence a succédé au tumulte du plaisir, les conversations particulières commencent, des groupes divers se forment, écartés les uns des autres.

L'abbé de Saint-Évroud, Éthelred, Wilfrid ont disparu.

Bientôt un baron, entraînant avec lui sa danseuse, quitte la terrasse et va chercher, dans l'immense étendue des jardins, un lieu qui lui convienne : cet exemple est imité.

Désirez-vous connaître les motifs qui ont ainsi séparé cette réunion et terminé la danse? voulez-vous assister à l'un de ces têtes-à-tête qui l'ont suivie? Approchez sous ce lilas, ils sont

deux assis sur le gazon. Voyez-vous? la danseuse parle.

— Baron, vous avez une femme qui pleure votre absence; vous l'aimez....

— Qu'importe, belle, qu'importe? toi aussi, je t'aime.

— Votre parole est séduisante, j'aime à l'entendre, et pourtant je n'y crois pas.

— Crois aux grâces de ta personne : elles ont le pouvoir...

— De vous rendre infidèle, baron?

— Nous sommes les esclaves de la beauté; ce n'est pas être infidèle que de lui rendre hommage partout où nous la rencontrons.

— Baron, votre main est brûlante.

— Belle, ton haleine est fraîche.

— Baron, que l'air est doux ce soir!

— Belle, ton cœur bat vite.

Ils ne disent plus rien : tous deux, occupés à contempler la voûte du ciel, ne laissent pas échapper une parole à leur admiration.

XXXI.

Le Vol.

Éthelred s'était éloignée de la terrasse, parce que son innocence n'y trouvait aucun charme et que sa pudeur s'en alarmait; Wilfrid, parce que son cœur, sous l'empire exclusif d'une passion, ne voyait hors de là que dégoût et insipidité.

Tous deux étaient allés, mollement sans se communiquer leurs pensées, se suivant comme par instinct, s'asseoir près l'un de l'autre sous une voûte formée par les branches pliantes d'un coudrier; ils y restèrent pendant quel-

ques instans sans se parler, ayant l'air étonnés de s'y trouver ensemble.

— Ces jeux ne peuvent donc t'amuser, mon frère? dit Éthelred.

— Autrefois j'y prenais plaisir comme eux.

— Quelle est donc la cause de ce changement?

Wilfrid, le regardant, lui répondit : — Toi, Éthelred.

— Oh! mon Dieu! c'est encore moi qui l'ai amené sur ce sujet!... Wilfrid, si tu m'aimes, je t'en supplie, ne me tiens plus un pareil langage, car, je te le dis en vérité, je ne dois pas l'entendre : notre amour nous tuera peut-être tous les deux, mais il faut souffrir et nous taire.

Alors commença une discussion sur ce qui est le devoir et sur ce qui ne l'est pas, sur ce que la loi des fiançailles défend et sur ce qu'elle tolère, discussion où le cœur eut plus d'autorité que la raison : par cela même qu'elle a lieu, la cause du cœur n'est-elle pas gagnée?

— Oh! si alors je t'avais connu, disait Éthelred, si ma parole n'était pas donnée à un autre, si Dieu ne l'avait pas reçue, je n'aurais jamais appartenu qu'à toi : par mes soins, par

mes caresses, par la sincérité de mon amour, je t'eusse fait oublier cette baronne que tu avais tant aimée ; ensemble nous aurions lu les vers de Tibulle, et dans notre cœur nous aurions trouvé la science du poète. Habitant la campagne, prenant plaisir à ses travaux, le soir, en nous promenant tous deux, quand nous aurions vu sur le penchant de la colline les moutons suspendus à son flanc, légers et mouvans comme les flocons de neige chassés de côteau en côteau par le vent du nord, alors relisant les Géorgiques..... oh! Wilfrid..... non, n'y pensons plus..... loin, loin ces idées d'un bonheur qui n'est pas fait pour nous! — moines... Wilfrid... frères... voilà tout... c'est là la réalité, le reste n'était qu'un songe... l'heure du réveil est venue.

Mais il était arrivé à Éthelred une chose commune à toutes les femmes qui ont de l'amour dans le cœur : pour repousser un amant qui lui est cher, elle a employé le langage de la passion; le principe d'où elle est partie est rationnel. — En route elle s'est égarée ; — imprudente, elle lui demande de fuir, et elle a présenté, sous les images les plus séduisantes, le bonheur de la posséder! — Le sacrifice n'est-

il pas devenu plus difficile à la générosité de l'amant? est-ce nature ou coquetterie? L'une et l'autre. — Coquetterie est nature de femme; — une femme sans coquetterie est un homme sans virilité.

En prononçant les dernières paroles que je viens de rapporter, Éthelred avait la main droite appuyée sur l'épaule de Wilfrid; elle le regardait, les paupières baissées, non de ce regard qui met les sens en feu, mais avec cette expression moitié mélancolique, moitié heureuse, qui vous caresse comme une brise de mer sous le soleil ardent des tropiques. — Wilfrid levait la tête sans oser l'approcher d'Éthelred, dans la crainte que leurs lèvres ne vinssent à se rencontrer.

— Éthelred, répondit Wilfrid, oh! ne me dis pas que je dois perdre toute espérance. Si tu l'arrachais de mon cœur, j'irais.... Il ne dépend pas de toi de me l'ôter.

— Le chevalier Guiscard a reçu tes sermens... t'aime-t-il?

— Oui, Wilfrid; oui, il m'aime.

— Il te l'a dit peut-être?

— Il me l'a prouvé.

— En brisant quelques lances pour toi?

— Le dernier des chevaliers en eût fait autant...

— C'est vrai, comtesse du Sapp, vous avez raison; il a plus fait pour vous que le moine Wilfrid.

Wilfrid s'éloignait.

— Reste donc, Wilfrid, reste donc: ne peux-tu souffrir que je rende justice à qui la mérite? Si un homme qui a risqué son honneur pour moi, un homme à qui je dois le mien peut-être, un homme qui a été l'ami de mon père et de toute ma famille, si cet homme n'était pas défendu par moi quand on l'attaque, à quel prix devrais-tu m'estimer? Il avait une fiancée qui aurait été bonne épouse, lui apportant un cœur qu'il eût possédé sans partage, eh bien! ce cœur, tu le lui as ravi; à cause de toi, cette épouse maudira sa couche nuptiale; à cause de toi, elle n'aura pas de sourire pour répondre à ses caresses; à cause de toi... Wilfrid, un chevalier est généreux.... le moine Wilfrid consentirait-il.....

— Tu l'aimes, Ethelred? tu aimes le chevalier Guiscard?

— Oui, je l'aime. Pourquoi n'est-il pas aujourd'hui le moine Wilfrid, et le moine Wilfrid le

chevalier Guiscard? je n'aurais rien à demander au ciel, et je suis sûre que mon ancien ami ne me ferait pas un crime de la reconnaissance.

— Éthelred, il faudra qu'il meure ou moi. —Au poignard, à la lance, nous combattrons jusqu'au dernier soupir. Je vivrais pour te savoir sa compagne! Un jour pourrait venir où je te verrais près de moi passer avec lui, esclave soumise à ses volontés! où je le verrais, lui, me montrer de la main celle que j'aimais tant, et dont il serait seul le maître!... Du sang, Éthelred, tout son sang ou le mien!... Je jure...

— Ne jure rien, dit-elle en l'interrompant; à mon tour je prends Dieu à témoin que je n'accepterai jamais la main teinte du sang de mon fiancé.

Ce serment, le ton surtout dont il fut prononcé, effrayèrent Wilfrid; il lui prit la main, qu'il baisa avec une grande démonstration de respect, et il demanda pardon de son emportement.

Les éclairs se succédaient rapidement : quelques gouttes d'eau, les premières d'une pluie d'orage, tombaient lourdement de seconde en

seconde, mais pas encore un souffle de vent.

— Rentrons-nous? demanda Éthelred.

— Est-ce que le tonnerre t'effraîe?

— Non, mais il me trouble l'âme : j'aimais à l'entendre autrefois dans le château de mon père, quand il ébranlait de ses roulemens le toit de l'édifice. J'avais besoin d'émotions alors; maintenant j'en éprouve tous les jours en si grand nombre....! Je te demande grâce, Wilfrid.

Ils s'étaient levés, prêts à partir; au bruit des pas de personnes qui s'avançaient, ils s'arrêtèrent. Cachés sous les branches du coudrier, ils pouvaient voir sans être vus : ils profitèrent de leur position.

Bientôt ils entendirent la voix du comte Roger. Éthelred se rapprocha de Wilfrid. Le comte avait avec lui un des barons. A travers le feuillage les amans s'aperçurent que le baron était encore dans un état si complet d'ivresse qu'il trébuchait en marchant. Cependant le vin avait produit plus d'effet au physique qu'au moral, car, d'après les réponses qu'il faisait aux nombreuses questions du comte Roger, il était hors de doute qu'en perdant

l'équilibre il n'avait pas entièrement perdu la raison

— Comment as-tu pu laisser échapper Guiscard? disait le comte.

— Comment! j'étais loin de savoir que ce fût lui.

— Il a pourtant des épaules à ne tromper personne, et puis un ennemi ne respire-t-il pas une odeur toute particulière? rien qu'avec le nez je l'aurais reconnu.

— Je ne dis pas non, comte Roger; tu as un nez bien différent de ceux qui s'élèvent au milieu des vulgaires visages; mais, à l'exception de ce parfum d'inimitié que ton nez sait distinguer, il n'y avait rien en lui qui indiquât le chevalier Guiscard.

— Tu devais soupçonner...

— Quoi! un homme se présente sous le costume de tes lanciers, il m'apporte une lettre de toi, oui, bien de toi, ou c'est le diable qui l'a écrite...

— Ce n'est ni le diable ni moi.

— Réponds de toi, comte Roger, et ne plaisante pas avec le diable..... Et dans ta lettre tu me demandais vingt chevaux et six bœufs;

dans ta lettre tu me disais que le lancier et un de mes gens les conduiraient seuls, et...

— Et...

— Et je donnai les vingt chevaux et les six bœufs.

— Imbécille !

— Comte, tu oublies...

— Non, baron, mais tu conviendras que...

— Le lendemain, continua le baron avec son sang-froid d'ivrogne, le lendemain, je reçus une lettre à mon réveil.

— Écrite par le diable? dit le comte avec une amère ironie.

— C'est tout comme, répondit le baron sans plus s'émouvoir : j'aurais autant aimé y voir la signature de Satan que celle du chevalier Guiscard.

— O honte! s'être laissé jouer de la sorte! s'écria le comte Roger.

— Mais c'est plus de ta faute que de la mienne : pourquoi veux-tu que tes lanciers aient le droit de garder leur visière baissée envers et contre tous? Avec leur manie de se cacher le visage, qui t'assure qu'un beau jour le chevalier Guiscard ne viendra pas se mettre dans les rangs? Quelle occasion de te donner

un bon coup de poignard, ou au moins de salir ton écusson!

Cette pensée, qui n'était jamais entrée dans la tête du comte, le fit frissonner; son orgueil hautain s'en offensa. Se redressant de toute la hauteur de sa taille, il tendit le bras comme s'il eût voulu frapper : toutefois, se maîtrisant, il laissa tomber ce bras avec une apparence de calme :

— Tu n'y songes pas, baron; le chevalier Guiscard n'aurait jamais l'audace...

— Ce qu'il a osé avec moi, il peut l'oser avec le comte de Toni.

Pendant que ces choses se passaient entre les deux seigneurs normands, qu'Éthelred et Wilfrid retenaient leur haleine pour tout entendre et n'être pas découverts, survint un autre personnage. — Les deux amans ne furent pas insensibles à son arrivée : l'un sentit son front rougir de colère, l'autre rougit aussi, mais par un mélange de deux ou trois sentimens qu'il ne serait pas facile de combiner en un seul. Quant au baron et au comte Roger, ils ne le virent pas.

Il marchait avec une précaution extrême, se cachant dans l'ombre qui régnait d'un côté du

sentier. Il arriva auprès des deux intérlocuteurs dont j'ai transcrit les paroles sans qu'il en eût été aperçu ; il en était tout au plus à deux pas lorsque le comte de Toni, poursuivant le cours des idées du baron, lui répondit :

— Il faudrait que la vie lui fût bien pesante ou qu'il eût la peau plus dure que ma cuirasse pour se mettre ainsi dans la gueule du loup ; je n'en crois rien. N'importe, je veux te prouver le cas que je fais de tes avis; demain je regarderai tous mes lanciers entre les deux yeux, et si parmi eux il en est un qui se nomme Guiscard ou qui porte sa figure... Deux minutes de confession, par respect pour la maison de mon frère, et si mon bras n'est pas gelé, ou bien mon épée fondue dans ma main comme la neige au soleil...

Il n'eut pas le temps d'achever; Guiscard s'était élancé sur eux. D'un coup de gantelet le baron avait été précipité à terre, et au même instant l'épée du comte, arrachée violemment de son fourreau, brillait menaçante dans les mains du chevalier.

— Comte de Toni, s'écria-t-il, je ne veux pas te tuer; je laisse à des braves comme toi la gloire d'un assassinat! Si tu désires avoir ton

épée, tu viendras la chercher sur le champ de bataille; le chevalier Guiscard t'y donne rendez-vous.

Il s'enfuit au pas de course. — Le comte Roger, surpris, anéanti par cette brusque apparition, ne trouva pas une seule parole à dire. Affaissé sous un coup si rude, il ne put faire un mouvement. Mais à cet instant de surprise, à cette espèce de mort succéda une explosion terrible. Sa voix retentit dans les jardins : — Tuez, tuez! à moi, lanciers!

A la voix de leur chef, les soldats accoururent. Le tonnerre commençait à gronder sérieusement : il amena des flots de pluie ; les lampes s'éteignirent tout-à-coup; une obscurité profonde remplaça l'éclat des lumières.

—

XXXII.

Comment s'échappa le chevalier Guiscard.

Guiscard n'avait pas oublié l'escalier secret de la terrasse, qu'Éthelred lui avait désigné. Les ténèbres succédant aux mille feux de la fête, le bruit du tonnerre, la confusion, les cris, tout le protégeait; il n'était pas besoin d'un miracle pour qu'il échappât. Il traversa l'étang en toute sûreté, pendant que du haut des murs les exclamations de la colère parvenaient jusqu'à lui. Suivant un chemin qu'il avait souvent parcouru, il retourna sain et sauf au quartier-général de l'armée de Guillaume, où il montra avec orgueil l'épée dont il venait de s'emparer par un coup si hardi.

Au monastère, toute la nuit se passa en recherches; les visières des lanciers furent levées, les visages inspectés l'un après l'autre à la lueur des torches. Lorsque, le matin, au lever du soleil, le comte Roger se fut convaincu qu'il n'était pas en son pouvoir d'obtenir vengeance, il pleura de rage devant ses amis. Tout-à-coup, regardant avec désespoir la gaine où n'était plus son épée, il la prit dans ses mains, la brisa, et en jeta les morceaux à la tête des barons, qui le contemplaient, les bras croisés; dix poignards furent tirés pour lui percer le cœur; mais, se lançant au milieu d'eux comme un sanglier entouré de chasseurs se précipite tête baissée dans leurs rangs, il laissa les barons stupéfaits de l'outrage, se demandant si réparation devait en être exigée sans différer. L'avis de la majorité fut pour la temporisation, eu égard à l'accident qui était arrivé au comte; lequel accident avait dérangé ses facultés mentales, le démon s'étant probablement introduit dans son corps jusqu'à nouvel ordre. Ils l'abandonnèrent aux soins de son frère l'abbé. Pour eux, se tâtant les paupières, ils prirent le sage parti de — dormir. —

XXXIII.

L'Exorcisme.

La journée était presque terminée, et l'on n'avait pas vu paraître le comte Roger. Renfermé dans une chambre qu'il habitait seul, sa porte fermée à tout le monde, il y dévorait son affront, méditant vengeance sans distraction. Cette retraite n'avait surpris qui que ce fût; elle était dans les usages et dans les mœurs: cependant vint une heure où l'on s'interrogea à ce sujet. C'était un jeûne, une pénitence trop long-temps prolongés. Qui savait où la colère, la honte et le désespoir pouvaient le conduire?

Un malheur est si vite arrivé, le diable est si friand des bons catholiques!

Les barons oublièrent l'outrage dont ils s'étaient vivement indignés le matin; l'un après l'autre ils ébranlèrent la porte. Vaine tentative! ils n'obtinrent pas de réponse, quoiqu'ils fussent bien certains que le comte vivait, l'ayant entendu marcher à grands pas et frapper vivement la terre de son pied.

L'abbé de Saint-Évroud vint à son tour; il l'appela à plusieurs reprises, pria, supplia; même silence.

Pour obéir aux désirs de l'abbé, Wilfrid se présenta. A sa voix, que le comte aimait, le bruit cessa dans l'intérieur de la chambre; il fut même facile d'apercevoir que le comte s'approchait, pour l'entendre plus distinctement sans doute. Wilfrid le pressa d'un grand nombre de raisons que la logique serrée d'Aristote n'eût pas désavouées. Le comte se rendait: mais à la fin d'une période, le nom de Guiscard fut prononcé; et ce mot, tombé comme une étincelle électrique, bouleversa tout, détruisit l'ouvrage heureusement commencé; un cri terrible y répondit, les murs de la chambre retentirent des coups que le comte y portait, sa

bouche écumait, ses yeux sortaient de leur orbite. — Véritable figure de possédé.

Grande et générale fut la consternation. On n'osait briser la porte, parce qu'on redoutait l'explosion de sa colère, et cependant, s'il restait enfermé plus long-temps, ne courait-il pas le risque de mourir de faim?

Le bruit de cette aventure se répandit dans tout le monastère. Aussitôt, en dépit des règles de la discipline, les salles furent évacuées, et les frères arrivèrent, pressés les uns contre les autres comme des nuages que l'ouragan éperonne. Moines, lanciers, barons, abbé, secrétaire, voire même Vitellius et son bataillon, se trouvèrent là pêle-mêle, confondus, car il ne s'agissait de rien moins que d'envisager le diable et de le combattre.

Il y avait parmi les habitans du cloître des frères qui jouissaient d'une grande réputation de sainteté, gens qui passaient pour voir Dieu face à face, et à cause de cela capables de miracle. La rumeur publique les désigna. Deux de ces prévilégiés de la grâce sortirent de la foule et se préparèrent à la lutte contre l'archange déchu, — coupable en cette circons-

tance, comme en beaucoup d'autres, de se cacher dans le corps d'un pur chrétien.

Les deux frères se mirent à genoux l'un vis-à-vis de l'autre. S'étant d'abord signés avec une symétrie parfaite, ils se donnèrent la main gauche, tandis que de la main droite ils se frappèrent réciproquement sur l'épaule, qu'ils avaient nue, en criant de toute leur force: *Procul Satanas*, *procul!* Lorsque, harassés de fatigue, la sueur leur ruisselant sur le visage, ils furent obligés de s'arrêter, alors, sans se quitter les mains, ils se baissèrent, et leur bouche baisa la terre plusieurs fois, passionnément, pendant quelques minutes. — Ils se levèrent. ensuite, et touchant presque la porte de leurs lèvres, avec une voix affaiblie, mais *affectueuse* ils dirent : *Fili*, *fili*, *Satan jam non est*, *veni.*

Les élus du monastère avaient compté, dans leur saint orgueil, que la porte allait s'ouvrir à cet appel infaillible; mais quand l'orage éclate il ne vibre pas plus fort que cette porte sous le pied du possédé; les élus en reculèrent, tremblans, comme la porte; les assistans tremblèrent comme les élus.

Le dernier espoir semblait perdu. Beaucoup, comme il est d'usage, manifestaient une

douleur qu'ils ne ressentaient pas : les barons, parce que l'orgueil du comte était accablant ; l'abbé, parce que le comte en usait trop familièrement avec son abbaye ; les lanciers, parce que la sévérité du comte était quelquefois cruelle..... Mais il existait un homme dont les larmes étaient sincères : — Vitellius ! jamais, pour lui, meilleur juge, plus ardent admirateur que le comte Roger. Il entreprit de le sauver, fût-il obligé de se prendre corps à corps avec le diable.

Or, ce qu'il imagina, le voici : il ouvrit aux cent chiens de l'abbé, la trappe de leur chenil, donna la liberté à un jeune chevreuil qu'il voulait *civiliser*, et lança les chiens sur le chevreuil. La chasse commença dans la cour; elle devint furieuse ; la voix des chiens couvrit celle des frères. Vitellius, voyant cela, tira de sa poitrine le cri fatal : *Courre Guillaume !*

La porte s'ouvre ; le comte, les cheveux droits sur la tête, les lèvres déchirées, sort armé de son poignard, brise la foule qu'il rencontre, et se précipite à la poursuite du chevreuil que les chiens n'ont encore pu atteindre.

Pendant quelques instans le léger animal lui échappe, franchissant le triple rang des chiens,

qui s'apprêtent à le dévorer; mais bientôt, cerné de toutes parts, il tombe sous la main du comte, le poignard lui traverse la poitrine. Élevé pour l'esclavage, il meurt de la mort des braves, sans pousser un soupir.

Le comte retire son poignard tout sanglant, l'élève au-dessus de sa tête, chante lui-même sa victoire, et vient se mêler à la foule étonnée.

Le diable était parti.

—

XXXIV.

Les Préparatifs.

La joie excitée par cet heureux dénouement ne fut pas longue. Le son de la trompe, le bruit de la grande porte du monastère, qui s'ouvrait, détournèrent l'attention, et firent perdre à Vitellius mille fort jolies choses que chacun se disposait à lui dire.

On vit accourir une vingtaine de lanciers dont l'air effrayé n'était pas d'un heureux présage. Le comte Roger alla au-devant d'eux, arrêtant, par la bride, le cheval, du premier qu'il rencontra.

— Quelles nouvelles nous apportes-tu ?

— Guillaume..... Guillaume!....

— Tu apportes Guillaume attaché à la queue de ton cheval ?

— Il tourne le bois de *Nodec* avec son armée. Nous avons reçu leurs flèches ; trois des nôtres sont restés sur la place.

— Et vous avez fui, lâches! poltrons!...

— Il fallait bien qu'on vous en donnât la nouvelle, seigneur.....

— C'est là tout ?

— Les troupes du roi de France et des barons s'avancent du côté opposé.

— C'est bien.... Il est probable qu'elles vont camper cette nuit en présence l'une de l'autre. Demain, ou après demain, les *bâtards* seront anéantis, — et bien des offenses vengées, ajouta-t-il en serrant les dents.

Un conseil se forma; on y discuta les mesures qu'il convenait de prendre. A l'unanimité il fut décidé que le cloître serait occupé *militairement* ; il allait prendre l'aspect d'une place de guerre. C'était une mesure inutile sans doute, mais il ne fallait rien laisser à la fortune et savoir considérer un revers possible.

Le comte réunit donc autour de lui les habitans du cloître. Il les dépassait de la tête. Il leur

adressa ce petit discours : « Mes frères, il en » est parmi vous qui ont été soldats...répondez?

— Oui, oui ! dirent un grand nombre de voix.

— « Quand une fois on a manié la lance ou » le sabre, c'est une chose qui ne s'oublie pas : » on est toujours disposé à les manier de nou- » veau si l'occassion s'en présente. L'occasion, » la voici. Que ceux qui ont servi se séparent » des autres et se placent sur deux rangs. »

Il les compta.

— Trois cents ! dit-il, c'est trop ; assez de la moitié pour garnison du cloître ; l'autre moitié veut-elle me suivre ?

— Oui, oui !

Il en fit deux lots, et s'adjugea celui qu'il préférait.

— Vous aurez des armes et des habits de soldats. Jusqu'à nouvel ordre vous n'êtes plus moines. Mon frère, votre chef temporel et spirituel vous commandera, ce n'est pas sa première campagne. Quant à vous, qui n'avez jamais porté l'épée, dit-il en s'adressant à ceux qui, l'air un peu confus, s'étaient reconnus pour ne pas être des braves ; quant à vous, mes frères, vous prierez pour nous, et

ferez abstinence, afin que Dieu bénisse nos coups.

Les rôles ainsi distribués, le comte s'occupa promptement de l'organisation du bataillon monacal; dans une heure il fut armé et équipé. Sans s'amuser à contempler philosophiquement cette métamorphose subite, il les passa en revue, leur ordonna diverses manœuvres, qui furent exécutées comme si le froc n'avait jamais remplacé la cuirasse. Les clairons sonnèrent; ils y répondirent par des chansons de guerre qu'ils avaient chantées autrefois, oubliant que leur bouche de moine ne devait plus chanter que les psaumes du grand roi.

Et dites donc encore que l'habit ne fait pas le moine!

L'enthousiasme était grand parmi les volontaires, mais seulement parmi les volontaires. Les âmes timorées, il y en a partout; les saints, on en pouvait compter quelques-uns, auraient mieux aimé qu'on ne combattît qu'avec la prière et la mortification. On en murmurait tout bas, il est vrai, mais on en murmurait. Les frères *encuirassés* étaient un scandale pour les pieux, un sujet de honte pour les timides.

Pour son compte, l'abbé de Saint-Évroud maudissait la fatalité qui le plaçait en quelque sorte sous les ordres de son frère, le forçait à subir les hasards du champ de bataille, lui qui connaissait si bien les douceurs de la vie privée à qui l'amour pouvait donner tant de bonheur. Ce n'était pas la mort qu'il craignait : dans mainte occasion il avait prouvé son courage. Avant qu'il se fût fait moine, sa réputation effaçait la réputation du comte Roger.... Mais ne plus jamais la revoir ! — Son frère abusait de l'hospitalité ! et eux donc, qui s'étaient séparés de l'épée pour toujours, avoir la folie de la reprendre ! Vous regretterez la robe noire que vous venez de quitter. — Toi, mon noble frère, tu ne tiens pas la victoire ! Le jeune Guillaume sait se battre ; son armée lui est d'un dévouement à toute épreuve. Comptes-tu donc sur l'alliance de Henri de France ? et les autres barons te laisseront-ils faire ? Triomphans, vous vous disputerez bientôt la victoire, et mon abbaye servira de théâtre à ces débats. O guerre ! triste guerre ! qui t'appelle, s'en repentira ! tu viens vite ; — Dieu seul sait quand tu pars.

Mais toute cette humeur, tout ce méconten-

tement, il es renfermait dans son cœur, n'osant en rien faire paraître devant le frère dont la présence lui était si gênante.

Le bien-aimé secrétaire ne combattait pas ces idées : lui aussi était loin de sourire aux événemens qui se préparaient; qu'il prît ou non les armes, il voyait dans cette guerre une possibilité de perdre Éthelred. Vainqueur, Guiscard venait à main armée réclamer sa fiancée; vaincu, c'était l'abbé de Saint-Évroud dont l'orgueil, et l'audace étaient alors sans mesure....

Mais si d'un coup de lance il pouvait faire mordre la poussière à Guiscard, il reviendrait dire à la comtesse qu'elle est libre, et... Non, elle a juré qu'elle ne recevra pas la main rougie du sang de Guiscard... Et peut-il se battre contre Guillaume?... S'il tombait sur le champ de bataille, et que le lendemain, en visitant les morts, on reconnût son visage, le jeune duc n'aurait-il pas le droit de le déclarer traître et parjure?...

O Éthelred! quels orages tu fais naître dans son cœur! Tu parais derrière chacune de ses pensées, les dominant de toute la puissance de tes charmes, lui donnant tort ou raison, sui-

vant que l'amour en est mécontent ou satisfait. Ainsi, autrefois, Hélène l'infidèle retenait Pâris brave guerrier pourtant, Pâris qui rougissait de ses chaînes de roses et n'osait les briser.

Plus jeune, Wilfrid fut renommé pour ses exploits; mais il est devenu moine, littérateur et amant, il a analysé ce que vaut un coup de lance et la somme de félicité que procure un bain de sang. — Cependant le doux regard d'une femme, cet élan du cœur, ces transports, cet enthousiasme, toute cette atmosphère de volupté qu'on respire auprès d'elle, cette main qu'elle vous prête et vous retire, ses lèvres que les vôtres ont presque touchées.... et le chevalier Guiscard et l'abbé de Saint-Évroud viendraient l'enlever!... pour se battre avec ses rivaux, la raison et l'amour se trouvent d'accord; il se battra donc, c'est son dernier mot, mais il attendra que sa cause soit désespérée.

La circonstance présente agissait aussi sur l'esprit d'Éthelred. Orpheline, vivant sur la foi d'un mystère dont on avait déjà soulevé la moitié, le seul homme qui eût fait preuve de dévouement pour elle était près de son dernier jour peut-être; car elle ne l'ignorait pas, le

courage du chevalier était grand, et son écusson brillait au plus chaud de la bataille. Guiscard mort, que lui restait-il au monde?.... Wilfrid son ami, son *camarade*... Oui, lui aussi était chevalier : il avait un château, des vassaux,... et la comtesse s'abandonnant au charme de ces idées, se laissa aller à ses rêves d'amour; elle songea les promenades au clair de lune, et ces brillantes chimères dont Wilfrid lui présentait le tableau.... Mais tout à coup la scène a changé : les portes du cloître sont enfoncées, ses murs retentissent des cris de mort et de victoire ; un chevalier précède les vainqueurs, la tête découverte; son front rayonne d'orgueil, les moines sont prosternés à ses pieds, les cheveux dans la poussière ; il en est un qu'il cherche des yeux, Éthelred. Il l'a appelé. « Voilà un beau jour pour accomplir tes promesses, comtesse du Sapp! fiancée de Guiscard, quitte la robe des moines. » — Une voix menaçante a répondu, et Wilfrid s'est élancé sur le chevalier. Quel moment! Éthelred frissonne, détourne la tête, et dans son effroi elle invoque Anguerrand... Le bonheur que donnait l'imagination, l'imagination l'a détruit; elle a fait le tour du cercle.

Devant la réalité la comtesse répète avec l'abbé : Guerre, guerre, tu viens vite. — Dieu seul sait les maux que tu prépares et le jour où tu t'en iras !

Puisque nous interrogeons nos amis sur ce mot — Guerre ! — mot que les Polonais ont rendu sublime, que vingt ans nous avons proclamé la tête haute et la main sur l'épée, mot déshonoré aujourd'hui dans la non intervention.... écoutons Anguerrand, il a voix au chapitre.

Il est entré dans la cuisine ; il se tient debout sous le manteau de la vaste cheminée, en présence d'un bœuf qui rôtit. Vitellius est à côté de lui, car depuis le jour de leur combat mémorable une étroite intimité les unit. Après s'être éprouvés par le fer, on s'aime toujours mieux. Oreste et Pylade, si fameux dans l'ancien monde, avaient commencé par un duel à mort leur amitié si constante.

— Comment, cela est vrai ! tu restes parmi les *oremus* quand les trompettes vont sonner la charge ?

— Oui, — répond laconiquement et de mauvaise grâce, le soldat moine.

— Eh bien, d'honneur, quand je te vis m'at-

taquer avec mon bon coutelas, je pensais, et j'ai toujours pensé depuis que tu avais été soldat.

— Vrai, mon père Vitellius?

— Vrai.

— Eh bien! je ne dis pas non.

— Tu as été soldat et tu n'en as rien dit?

— Et qui te parle que j'aie été soldat? je te dis que cela est possible.

— Ah!.. reprit Vitellius étonné de la réponse sans trouver autre chose à y ajouter.

— J'ai été ou je n'ai pas été soldat, continua Anguerrand, cela ne regarde personne; suis-je venu au monastère pour me battre?

— Non, mon frère, non, pas même pour battre Vitellius, et pourtant...

— Motus là-dessus, mon vieux, motus, et comment penses-tu que cela va se terminer?

— Guillaume sera pendu et ses barons noyés.

Anguerrand se gratta les tempes, et en branlant la tête il répondit: Cela ne me paraît pas clair; car, vois-tu, Guillaume est un brave duc et un fin matois! il a de fameux chevaliers à son service!

— Oui, mais c'est un bâtard.

— Qu'est-ce que ça fait qu'il soit un bâtard?

— Cela fait tout... un bâtard, c'est un voleur.

— Lui! s'écria Anguerrand indigné; c'est le véritable fils du duc Robert : le duché est à lui, il faut qu'il ait son duché. Les voleurs sont ceux qui veulent le prendre; mais ils ne le prendront pas, de par dieu! le jeune duc coupera les oreilles à tous les Toni, il les pendra tous.

Anguerrand oubliait le bourgeois de Falaise. Il allait venger son général en soldat offensé, tout dire et se perdre, heureusement il s'en aperçut à temps.

— Ce que j'en dis, ce n'est pas que je veuille du mal à la maison où j'ai été nourri et logé, mais c'est parce que je le crains, entends-tu, mon frère? Sais-tu bien qu'ils n'ont point encore battu Guillaume, tandis qu'il a toujours vu la queue de leurs chevaux?

— Le comte Roger ne s'en doute pas; cependant le bruit en court. Par exemple, je gagerais bien que c'est le diable qui l'a fait courir. A voir le comte Roger... Il est vrai que

j'avais entendu des lanciers qui parlaient du Bâtard d'une manière.... d'une manière......

— De quelle manière? demanda Anguerrand avec intérêt.

— Mais à peu près comme toi, qu'il était le pur sang du duc Robert, qu'il lui ressemblait, qu'il était bon et juste avec tous ses soldats.

— Ah! ils disaient cela !

— Oui, tout cela.

— Maintenant je gagerais que le comte, les barons et le roi de France perdront la partie.

— Dieu en ordonnera ; mais je me laisserais mettre à la place de ce bœuf qui rôtit, plutôt que de servir le Bâtard et les siens.

Sur ces entrefaites arriva le frère Audibert Plectran. Il était pâle, défait; il avait la figure toute contristée.

— Oh mon frère Anguerrand! s'écria-t-il en s'avançant vers celui-ci, mon pauvre frère! c'est donc enfin décidé. La guerre, la guerre à notre porte, chez nous. Que j'aimais pourtant à vivre tranquille, moi qui n'ai cherché noise à personne. Et mon vin! mes bonnes barriques de vin, ils les boiront!..... Anguerrand, mon frère Anguerrand, veux-tu accompagner

ton frère Audibert Plectran? Nous nous efforcerons de diminuer le butin qu'ils se préparent. Buvons ensemble, buvons bien. Le vin est une consolation dans le malheur présent; il donne de la force pour attendre le malheur à venir.

—

XXXV.

La dernière Tentative.

Déjà les deux armées avaient pris leurs positions; elles étaient campées sur les rochers qui s'élevaient en face du monastère, séparées par une vallée large et profonde. Des murs du jardin on voyait les oriflammes et la toile grise des tentes qui s'appuyaient sur les arbres : le nombre des soldats, la disposition des différens corps, la physionomie des chefs, tout cela échappait aux regards; mais de temps en temps on apercevait des cavaliers galoper, des groupes d'hommes se former et disparaître;

le vent même apportait quelquefois le son mourant des clairons et des cors.

Les frères vinrent à l'envi assister à ce spectacle ; les jardins furent envahis. Ils se questionnaient; mais, ne pouvant contenter leur mutuelle curiosité, ils continuaient à regarder, sans bien comprendre cette scène pour eux si pleine d'intérêt. Du corps d'armée campé sur les rochers situés à leur droite, ils virent se détacher et descendre plusieurs milliers d'hommes, s'arrêtant les uns près des autres, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le monastère. C'est, je crois, ce qu'on appelle *étendre sa ligne*. Ce mouvement naturel, et que la prudence commandait à l'armée des insurgés, causa aux frères une grande frayeur; ils quittèrent les murs, pêle-mêle, en désordre, et se précipitèrent dans les portiques, dans les cellules, dans les salles des copistes, partout où ils crurent trouver un asile contre la lance et l'épée...

Cette terreur panique aurait pu devenir fatale, si elle eût été motivée, car elle gagna ceux qui avaient les armes à la main : l'autorité menaçante du comte Roger eut peine à les faire rentrer dans le devoir.

Pendant que le comte Roger leur rendait le

courage à coups de bois de lance, arrivèrent quelques chefs de l'armée; ils venaient annoncer qu'ils *avaient opéré la jonction* de tous les corps respectifs....

— Maintenant le corps principal communique avec le monastère : en cas de malheur cette retraite est à nous : c'est demain qu'on se battra, dirent-ils au comte, tu seras des nôtres.

— Ce soir nous entrons dans vos lignes.... Ma présence est encore nécessaire ici pendant quelques heures. Je veille aux préparatifs de défense. Barons, regardez ce bataillon de moines, anciens soldats; j'ai voulu voir s'ils se ressouvenaient du métier. Ils valent les jeunes.

Le comte les conduisit dans tout le monastère, ayant soin de leur faire observer avec quelle prévoyance il avait placé les différens postes, la bonne tenue des lanciers, prophétisant tout ce qu'annonçait leur courage. — Il ne dit pas un mot de la terreur panique.

Cette revue dura jusqu'au dîner, qui fut brillant, mais où l'on observa mieux les règles de la tempérance qu'à celui qui l'avait précédé; on oublia d'y faire l'éloge des belles et du vin. — Chacun, levant la tête, pouvait voir l'épée suspendue prête à tomber : cela fournis-

sait matière aux réflexions sérieuses. Bientôt la trompette se fit entendre; elle annonçait que tous les lanciers étaient sous les armes et préparés : les physionomies devinrent graves, les fronts sévères. On rit souvent quand la bataille est engagée; en est-on encore éloigné de quelques heures, on garde un religieux silence; la nature est immobile et se tait avant que l'orage éclate; les premiers coups de tonnerre en ont plus de majesté.

Le comte de Toni s'approche des soldats. Cette fois il leur parle avec douceur ; le seigneur orgueilleux a fait place au chef militaire, et celui-ci a besoin que les soldats se montrent oublieux ; les injures passées pourraient si facilement obtenir vengeance ! Il donne la main à plusieurs d'entre eux; il rappelle leurs services, les victoires qu'ils ont remportées ensemble; il proteste de son amour, de sa sollicitude : et des acclamations répondent à ses paroles. Il a regagné la faveur des siens, jusqu'au jour où, lui devenant moins nécessaires, le seigneur se remontrera dur et hautain, accaparant force haines et malédictions. — Ainsi vont les choses. Un député est-il élu, un prince a-t-il été

salué roi, le premier jour les promesses sont belles.

Le comte de Toni disait tout haut le nom de quelques soldats aux barons qui le suivaient, il disait aux soldats le nom des barons. — N'allaient-ils pas tous partager le sort du champ de bataille? n'étaient-ils pas tous égaux devant la mort? Ensuite il demandait aux soldats s'ils n'avaient point à se plaindre de leurs officiers; il voulait qu'on lui exposât les griefs.

Et de ces griefs il prenait note, quoiqu'ils ne dussent jamais valoir une réparation.

N'avaient-ils pas été contens de l'hospitalité que son frère leur avait accordée? à leurs besoins tout était prodigué; le vin coulait à flots, et ils s'étaient repus de bons plats de venaison. Après la bataille, ou plutôt après la victoire, ils viendraient se reposer dans ces mêmes murs où la vie leur avait été si douce. Quant aux frères qui s'étaient armés, ils obtiendraient indulgence plénière, quinze jours de liberté, quinze jours où leurs vœux de célibat seraient rompus.

Tous les soldats brandirent alors leurs ar-

mes, les cris de *vive le comte Roger!* furent répétés par tous les échos du monastère.

L'heure du départ était presque arrivée. On attendait l'abbé de Saint-Évroud; il ne paraissait pas encore. Où était-il? personne ne le savait. Un peu mieux instruit, son historien vous le dira. —

De la galerie, qui s'ouvrait sur le jardin par un *octogone*, il avait vu tous ses moines s'enfuir en tremblant : comme il devina la cause de cette terreur, il s'en étonna peu.

Un seul moine était demeuré, laissant ses frères courir à toutes jambes sans s'émouvoir; puis, quand ils eurent disparu, il se retourna vers les rochers et continua d'y jeter les yeux. Au premier aspect l'abbé l'avait reconnu. Il eut l'intention d'aller le rejoindre, mais le comte Roger l'appelait ailleurs, et, maudissant pour la vingtième fois la présence de ce frère, il obéit à l'appel. Le devoir terminé, l'abbé revint dans la galerie; le moine frappa encore ses regards, il était au même lieu et dans la même position. En dépit du son des trompettes et des clairons des soldats, il n'hésita plus cette fois, il chemina vers le moine. En route le cœur lui battait violemment : la scène de la

forêt, la scène de nuit dans le corridor, cette scène qu'il ne s'était pas encore expliquée, l'incertitude, la crainte, l'espérance le troublaient au dernier point. Il essayait de préparer des paroles : aucunes ne convenaient à son cœur, et, tout en approchant d'Éthelred, il eût désiré peut-être s'en trouver éloigné ; car ne savait-elle pas les projets qu'il avait formés lorsqu'il était tombé auprès de la cellule? comment ajouterait-elle foi à la sincérité de son amour?

Sous le poids de cette pensée, l'abbé était déjà auprès d'Éthelred ; elle ne détourna pas la tête, sa marche avait été si légère qu'elle ne l'avait pas entendue. Pour l'avertir de sa présence, il lui toucha doucement l'épaule, et il recula de quelques pas, comme s'il eût été étonné de sa hardiesse. Surprise, effrayée, la comtesse tomba presque à genoux et tendit des bras supplians vers l'abbé. Elle ne l'avait pas reconnu.

Ce n'était plus ce dignitaire ecclésiastique revêtu de ses insignes sacerdotaux, tout plein de cette majesté imposante qui lui valait respects et hommages, plus ce sourire dédaigneux qui effleurait ses lèvres, dont la malignité se trouvait tempérée par la douceur du regard,

plus cette tête un peu penchée vers la terre, que l'orgueil relevait de temps en temps, mais qui d'habitude s'abaissait sous le faux semblant de l'humilité chrétienne, plus de ceinture, de chapelets, de robe noire,—mais un chevalier sous une riche armure, avec cuirasse brillante qui lui pressait les reins, une blanche tunique, un casque doré qui soutient des plumes noires, d'où s'échappent de longs crins qui se jouent sur ses épaules, les bras à moitié nus, le brodequin du chef militaire, une noble épée suspendue à un baudrier de cuir rouge, sur lequel sont marquées deux petites croix d'argent.

Il s'empresse de relever la comtesse au moment où elle allait se jeter à ses pieds.

— Tu m'as donc pris pour un ennemi, Éthelred? lui dit le nouveau chevalier.

Au son de cette voix Éthelred retira vivement sa main, malgré les efforts qu'il faisait pour la retenir; elle s'éloigna, et se mit à le considérer avec un de ces airs de reproches qui semblent faire un appel à la conscience et lui demander de prononcer; étonné d'abord, le chevalier chercha vainement à cacher son trouble, mais il se remit, et, se rapprochant de la

comtesse, malgré elle, il reprit dans la sienne cette main qu'elle voulait lui refuser.

— Éthelred, au nom du ciel, que t'ai-je fait?

— O mon père, vous le demandez! que voulez-vous de moi?

— Ce que je veux!... et son regard parcourait les beaux traits d'Éthelred; ce que je veux!.. il lui serra la main avec plus de force; je veux ton amour! — Oh! si tu m'avais aimé, ajouta-t-il après avoir vainement attendu sa réponse, si tu m'avais aimé, avec quelle joie d'amant je me serais aujourd'hui présenté à tes yeux sous ce déguisement!.. L'abbé de Saint-Évroud, devenu chevalier, en eût été plus cher à ton cœur : l'amour va mieux au guerrier, n'est-ce pas? Tes paroles flatteuses, tes caresses auraient augmenté son courage. Au moment du départ, te saluant, pour dernier adieu, d'un dernier baiser, il eût emporté jusque dans la mêlée le parfum de ta bouche, le frisson que donnent tes regards; soutenu par tant de bonheur, invincible par le souvenir de son ivresse, tout serait tombé sous ses coups; il fût revenu triomphant déposer sa gloire à tes pieds et en

recevoir le prix ; mais tu ne m'aimes pas, continua-t-il en portant la main sur son front attristé, tu ne m'aimes pas !

— Mon père, répondit-elle avec plus de bonté qu'elle n'en avait mis jusqu'alors dans ses discours, vous m'aimez donc d'un amour bien vrai ?

— Éthelred, s'écria l'abbé, auquel cette réponse avait rendu toutes ses espérances, tu ne le croyais donc pas?

— Mon père, je ne devais pas le croire.

— Éthelred, quelles preuves en demandes-tu? faut-il quitter avec toi ces lieux où je commande, passer la mer, habiter quelque île déserte où je serai heureux de ta seule présence? Parle! frères, dignité, puissance, j'abandonne tout à l'instant! Ton âme est-elle orgueilleuse? aimerais-tu à être obéie, à donner des ordres à un peuple de muets tout tremblant autour de toi? tes désirs seront exaucés. Veux-tu porter le nom de comtesse de Toni? nous irons ensemble à Rome; le pape nous relèvera de nos vœux; tu auras un château et de nombreux vassaux; tu seras entre toutes les femmes, puissante et respectée. Ah ! dis-moi, dis-moi !...

— Mon père, répondit-elle, en l'interrompant, détournant la tête, toute tremblante, car les paroles qu'elle avait à dire lui coûtaient à prononcer, mon père, je... ne vous aime pas... je ne vous aimerai jamais !

— Tu ne m'aimes pas, Éthelred ! dit-il d'une voix étouffée ; ton cœur est donc glacé comme une statue de marbre ?... Mais non, ajouta-t-il, cela n'est pas naturel, tu ne m'aimes pas, moi, tu en aimes un autre. Dieu ne suffit pas aux besoins de ton âme, et tant d'amour aurait fini par te toucher. Tu en aimes un autre, Éthelred ?

Elle ne répondit pas d'abord ; mais, après avoir un instant réfléchi, elle dit si bas, qu'il était difficile de l'entendre : — Oui, mon père.

L'abbé se frappa la poitrine. — O malédiction sur moi qui l'ai reçue dans cette maison ! Quand je découvris son secret, mon cœur bondit de joie aux tourmens que je me préparais. Éthelred, l'amour n'obéit pas à la volonté : il vient et il part à sa seule fantaisie. Dans ton âme il n'est pas venu pour moi ; dans la mienne il demeurera, quoi que j'ordonne. C'est un fer de lance qui doit rester dans la plaie : on ne l'arrache qu'avec la vie. Éthelred... adieu... Demain le sang coulera ; je demande au ciel

que le mien ne soit pas épargné... Béni soit l'acier qui me rafraîchira la poitrine, car elle brûle d'un feu qui me dévore. Éthelred, tu ne reverras jamais l'abbé de Saint-Évroud.... Adieu... quoi qu'il arrive, son dernier soupir sera pour toi.

Il la quittait; elle le rappela les larmes aux yeux, et de cette fois ce fut elle qui lui présenta la main. Une femme ne reste pas entièrement insensible à la passion qu'elle a fait naître: en vain, par ses paroles, elle repousse un amour qu'elle ne peut partager, il y a dans ses yeux une expression de bonté tendre et affectueuse qu'il ne lui est pas permis de dissimuler; c'est un appât perfide pour l'amant malheureux; ces regards enivrent son âme et la bercent d'une espérance trompeuse, pourtant ils correspondent à un sentiment dont la femme ne se rend pas compte. Elle n'aime pas, mais elle est heureuse d'être aimée; l'orgueil est là qui jouit de sa conquête, et l'orgueil, plaidant auprès du cœur, en obtient, sinon gain de cause, au moins compassion et bienveillance, et quelque chose que je ne puis dire, mais quelque chose de plus doux que l'amitié: c'est à ce quelque chose que la comtesse avait cédé.

— Mon père, dit-elle, je ne puis vous aimer; mais n'allez pas courir le danger de la mort avec de si tristes pensées. Hélas! nos vœux dans ce monde ne sont-ils pas toujours traversés? Vous avez levé les yeux sur une femme qui devait être sacrée pour vous; un amour qu'elle ne peut partager vous en a puni. Aimer et savoir que cet amour n'aura jamais son prix, c'est un tourment d'enfer, je le sais, mon père, je le sais, hélas! — Elle soupira. — Je l'aime bien, et pourtant lui aussi ne recevra jamais d'Ethelred que le nom d'ami.

— Tu es donc malheureuse comme moi? répondit l'abbé.

— Non, mon père; je mets ma confiance en Dieu, et Dieu me donnera la force dont j'ai besoin.

On entendit une seconde fois les trompettes et le nom de l'abbé de Saint-Évroud répété par un grand nombre de voix.

— C'est l'ordre du départ. — Adieu, mon frère....

Il lui baisa le front, et en la quittant il répéta ces paroles : Nous ne nous reverrons plus.

Elle le regarda s'éloigner en soupirant. C'est

un étrange mystère que le cœur d'une femme.

Il retourna plus d'une fois la tête, saluant Éthelred avec un geste de désespoir. Au moment où il entrait dans la galerie, un pigeon tomba à ses pieds, percé d'une flèche. L'abbé, qui avait répudié les idées religieuses et qui s'était fait en quelque sorte *incrédule*, comme tous les esprits forts dominés par une imagination vive, était enclin à la superstition. Il vit dans cet oiseau, qu'un archer venait d'abattre, un présage funeste. Le ramier si tendre, si fidèle, c'était lui, lui abbé de Saint-Évroud. Le même sort l'attendait : déjà l'arc était tendu dont la flèche devait aussi déchirer son cœur. Mais que lui im porte ? la mort... il la désire. Il présentera lui-même sa poitrine au fer homicide, il aimera à voir couler son sang. Qu'Éthelred donne seulement une larme à son trépas, qu'elle pleure sur sa tombe, l'ombre de l'abbé de Saint-Évroud sera consolée.

Lorsqu'il traversa sa chambre, qu'il arrêta ses regards sur les meubles divers que l'habitude lui avait rendu familiers, sur ces écrits lus et relus dans ses momens de loisirs et de douces rêveries, sur ces statues, ces tableaux,

son fauteuil d'ivoire à bras d'argent, toutes choses inanimées auxquelles sa présence avait donné la vie, lorsqu'il se rappela que c'était dans cette chambre, pour la première fois, que le premier regard d'Éthelred descendit dans son âme: alors sa poitrine se brisa, et il faillit s'affaisser sous le poids de la douleur.

Mais la porte s'ouvre, il est rappelé à lui par la voix du comte Roger.

— Mon frère, on t'attend; tu tardes bien à venir.

— Les momens ne me sont pas comptés, mon frère, je ne me souviens pas d'avoir engagé ma liberté.

— Mon honneur à moi est engagé à ce que tu n'aies pas fait de vaines promesses, mon honneur est engagé à ce qu'on ne dise pas autour de moi : l'abbé de Saint-Évroud a peur d'un coup de lance.

— Ton honneur tient à peu de chose, lui répondit tristement l'abbé.

— A peu de chose! s'écria le comte. Viens donc déclarer à tous les braves seigneurs que tu es un lâche. Ce sera encore faire preuve de

courage que de t'en vanter. A mon tour j'aurai celui de te renier pour mon sang.

— Mon frère, attends le lendemain de la bataille; tu te prononceras mieux alors. Tu auras peut-être appris comment meurt un abbé de Saint-Évroud. Ne faut-il pas se remettre de ses fatigues la veille d'un jour où l'on aura besoin de tant de force. Viens, partons et pardonne-moi.

Le ton singulier de résignation avec lequel l'abbé dit ces paroles, étonna le comte Roger. Il ne reconnaissait plus son frère. Ce frère autrefois bouillant, emporté, qui semblait plus fait pour le tumulte des camps que pour le silence du cloître. Il l'interrogea vainement. A chaque question, l'abbé répondit : Partons, mon frère; et son front pâle, ses yeux fixes ne donnèrent aucun signe d'émotion extérieure. En s'avançant dans la cour vers les barons, l'abbé fut entouré, sollicité, il demeura insensible à toutes les prières, sa figure ne changea pas un instant d'expression.

Cependant tout était prêt, les chevaux hennissaient d'impatience, les oriflammes étaient déployés au vent, les moines qui, en devenant

soldats, avaient mission de défendre le monastère, étaient sur deux rangs dans la cour, avec Wilfrid à leur tête.

Le comte Roger, en levant sa hache, donna le signal du départ ; mais au même instant l'abbé était accouru auprès de Wilfrid et l'avait tiré à l'écart.

— Wilfrid, lui dit-il, tu es mon enfant ; je te demande un dernier service, charge-toi de ma sépulture ; je veux que mes cendres reposent dans un lieu ignoré ; tu y conduiras une fois Éthelred, et tu lui diras que là est tout ce qui reste de l'abbé de Saint-Évroud.

— Mais, mon père...

L'abbé l'interrompit :

— Je te demande de m'en faire la promesse.

— Mais... pourquoi...

— Me refuserais-tu ?

— Le puis-je, mon père ?

— Tu me promets donc ?

— Oui, mais j'espère....

— Adieu, Wilfrid : s'il est un autre monde, nous nous y reverrons.

Et, sans donner le temps à Wilfrid d'ajouter

une parole, il partit au galop reprendre sa place, et l'on entendit la grande porte du cloître avec un bruit qui semblait présager malheur.

—

XXXVI.

Henri Premier, Roi de France.

Ils arrivèrent bientôt au quartier-général des alliés. On murmurait déjà de leur absence, et Henri, qui avait une grande aversion pour le comte Roger, laissait à dessein tomber quelques paroles où sa fidélité était indirectement attaquée. Cela, toutefois, n'empêcha pas qu'il ne le reçût avec toutes les marques de distinction alors en usage dans le cérémonial de la cour de France ; il traita presque son vassal sur le pied de l'égalité.

Ce Henri, dont les historiens disent si peu de chose, était cependant un roi qui méritait

mieux que leur silence. Il ne brilla ni par les conquêtes ni par ces qualités séduisantes qui captivent l'admiration des hommes, qui font une réputation contemporaine à qui dépasse au moins le dernier rang des courtisans. Il ne tirait d'illustration ni des guerres, ni de l'amour, mais il savait régner, la première science du monarque, les autres étant ou dangereuses ou inutiles. Il avait reçu de la nature un peu de cet esprit dont elle doua si fortement, cinquante ans plus tard, le fils de l'infortuné Charles VIII. Comme lui dissimulé, comme lui tenant avant tout à ce que sa couronne fût solide, il ne négligeait rien de ce qui pouvait la maintenir sur sa tête; il rompait ses sermens ou y demeurait fidèle, plutôt en consultant la conscience du roi que celle de l'homme ou du chrétien. On le vit tour à tour favoriser Guillaume et combattre contre lui, quoiqu'il eût autrefois trouvé asile chez le duc Robert. Dans l'un et l'autre cas, ne songeant point à ce que la reconnaissance demandait, mais cédant aux exigences de son intérêt. Comme cet intérêt voulait qu'il y eût guerre entre les seigneurs normands, peu lui importait qui gagnât la victoire, pourvu que le vainqueur fût épuisé par

cette victoire. D'ailleurs, pour prix de son secours, les places fortes qui ouvraient le chemin de Paris devaient être rasées ou occupées par ses troupes, et quand il les aurait une fois entre les mains il ne s'en démettrait pas facilement.

Parmi les barons et seigneurs qu'il se proposait de jouer ainsi, il s'en trouvait un dont la pénétration le gênait; c'était le comte de Toni : ne flattant jamais le roi de France, il discutait tous ses avis avec un orgueil que rien ne pouvait vaincre, à peine lui cédait-il la prééminence dans le conseil. Les yeux toujours fixés sur le monarque, il épiait dans ses paroles ou dans ses gestes quelque chose qui décelât ses secrètes intentions; mais il avait affaire à forte partie, et tous deux étaient réduits à se faire une guerre d'observation.

Lorsque le comte de Toni et l'abbé se présentèrent au conseil, on discutait sur le lieu où devrait commencer l'attaque. Henri avait déjà presque rangé toutes les opinions à la sienne; le comte recommença la discussion et fit changer ce qu'on avait décidé. Henri, blessé profondément et lui gardant rancune, ne laissa rien voir de ce qu'il éprouvait : au

contraire, lorsque l'assemblée se sépara, il lui dit avec un sourire plein de bienveillance : — C'est vraiment heureux, comte Roger, que tu sois arrivé assez tôt pour nous donner ton avis; on est forcé d'en reconnaître la sagesse. — Votre Majesté est bien indulgente, répondit le comte; d'avance nous étions sûrs de son désintéressement.

Et, se tournant le dos tous deux, ils haussèrent les épaules.

—

XXXVII.

Les armées.

L'armée des alliés était campée sur une colline hérissée de rochers; elle s'étendait, à droite, jusqu'aux murs du monastère; à gauche, elle s'appuyait sur un petit bois, et elle dominait tout le pays qu'elle avait derrière elle. Une partie de son centre et son aile gauche étaient presque inattaquables de front, car il eût fallu monter à l'assaut pour aborder.

Cette disposition, on la devait au comte de Toni. Il n'avait pas voulu que la ligne se rétrécît, pour fournir plus de combattans là où on en viendrait d'abord aux mains, parce que,

maîtres du pays par la position qu'ils occupaient sur les rochers, il importait que cette position ne fût pas exposée aux chances du combat. D'après son plan, la moitié de l'armée prendrait seule part au combat, tandis que l'autre moitié, l'arme au bras, réglerait ses mouvemens sur les mouvemens de l'ennemi. Ce plan était sage : l'armée que Guillaume avait à leur opposer comptait deux fois moins de combattans et ne pouvait être enveloppée.

Avant la nuit, les différens corps avaient pris leurs positions respectives; les chefs parcouraient les rangs pour exhorter le soldat, mais ils rencontraient peu d'enthousiasme. Cette armée, composée d'élémens opposés, manquait de l'unité nécessaire à la victoire.

A son aile gauche se trouvaient les grands vassaux de la couronne de France : parmi eux se distinguait un sire de Joinville dont le nom est depuis devenu fameux; on ne connaissait pas de plus habile joûteur dans les tournois, jamais chevalier n'avait manié la lance avec plus de grâce et d'adresse. Il commandait huit cents cavaliers, anciens compagnons de son enfance, soldats qui l'aimaient assez

pour mourir avec lui s'il venait à succomber : c'était un ennemi personnel du comte Roger. Quoiqu'il n'approuvât point cette guerre injuste, il ne s'était pas senti la force de résister aux pressantes sollicitations du roi de France.

Immédiatement après le sire de Joinville venait la troupe sous les ordres d'Éginhard, le descendant de ces Éginhard que l'histoire réclame aujourd'hui et dont le nom remplit toutes les chroniques d'alors; on dit qu'il avait épousé secrètement la fille de Charlemagne; vrai ou faux, ce bruit existait, et le baron Éginhard, son petit-fils, s'enorgueillissait d'avoir dans les veines un si noble sang. Ses soldats le suivaient avec confiance, les yeux fixés sur la crinière de son casque. Souvent, dans la mêlée, il lui arrivait de tourner la tête de leur côté, pour leur adresser de ces courtes harangues si puissamment éloquentes, prononcées au milieu des cadavres palpitans, accompagnées par le cliquetis des armes. — Enfans d'Éginhard, vos pères sont tombés sur le corps des Saxons vaincus par eux; ils se lèvent de leurs tombeaux sanglans pour vous contempler; serez-vous moins grands que vos pères?... Les soldats répondaient : —Les ombres

de nos pères diront : Gloire à nos fils! — Et le baron Éginhard les conduisait à la victoire. — Cependant, son front, toujours radieux la veille d'une bataille, était maintenant triste et obscurci. Il voyait aussi avec peine la guerre qu'on faisait au jeune duc; il avait été reçu autrefois chez Robert, il se souvenait de la bienveillance de son hospitalité. D'ailleurs, Éginhard, nouveau marié, se rappelait les adieux touchans de sa jeune épouse; il croyait sentir ses larmes tomber sur ses joues, il entendait ses plaintes, il songeait à ses ennuis, il la voyait errer dans le château, abandonnée, repoussant les consolations que les femmes lui offraient, regardant la route où elle avait reçu ses derniers adieux. Un pressentiment dont Éginhard ne pouvait se défendre lui disait que sa jeune épouse attendrait vainement son retour, et cette pensée... La mort n'est rien pour le guerrier; mais condamner ses beaux yeux à des pleurs si cruels, la plonger dans le deuil du veuvage, quand la veille à peine elle était fiancée....

Il y avait encore à l'aile gauche un grand nombre de seigneurs dont les Mémoires du temps citent les noms, mais qui sont aujourd'hui tombés en oubli. Au centre, quatre chefs

rivaux se disputaient l'honneur d'avoir donné la victoire, alors que la victoire était encore si incertaine; tous quatre ils venaient de la première race des rois francs; ils avaient conservé la longue chevelure, marque distinctive de leur origine; dix mille guerriers les suivaient, tous parfaitement armés, n'en étant pas à l'apprentissage de la guerre. Souvent on les avait vus combattre les uns contre les autres pour soutenir les rivalités et les prétentions de leurs chefs réciproques; car, entre les grands vassaux de la couronne, les différends se réglaient par la force des armes. Réunis en ce moment par l'ordre de Henri, auquel, en sa qualité de seigneur suzerain, ils devaient secours d'hommes, foi et hommage, ils n'en étaient pas moins disposés à en venir aux mains pour le plus léger prétexte; l'autorité de Henri aurait été impuissante à les arrêter. Courageux, intrépides, mais fiers, vains, indomptables, ils pouvaient gagner une bataille par l'impétuosité de l'attaque, ils pouvaient la compromettre par leur imprudente présomption. Henri n'approchait d'eux qu'avec une certaine méfiance, comme on approche de ces dogues indomptés, toujours

prêts à se ruer sur vous si vous n'avez rien à jeter à leur faim dévorante, ou si un geste, que vous croyez inoffensif, a provoqué leur farouche colère. — Il essaya cependant de calmer la querelle, qui devenait sérieuse; mais les Mérovingiens, regardant avec mépris le royal médiateur, paraissaient plus disposés à lui enlever sa couronne qu'à écouter ses paroles de paix.

— Qu'ils se dévorent donc! dit Henri; à coup sûr si nous avions encore dix mille hommes de pareilles troupes, Guillaume pourrait nous vaincre sans combattre.

Toujours au centre, l'air contristé, ressemblant à une armée de vaincus, se tenaient appuyés sur leurs lances les soldats de certains seigneurs normands entraînés malgré eux dans la révolte. La plupart avaient combattu sous le père du jeune duc ; parmi eux sa mémoire était chère et vénérée. Ils allaient donc tirer l'épée contre d'anciens compagnons d'armes! Vainqueurs ou vaincus, le champ de bataille ne pouvait sourire à leur courage dans cette triste circonstance. Et pour quel motif? quel honneur, quel avantage en retireraient-ils? Ils étaient trahis, sacrifiés à l'ambition coupable

du comte Roger, le plus fier, le plus méchant de tous les chefs. Sans doute il était brave lui, mais ses flatteurs ne méritaient-ils pas tout le mépris des hommes de cœur? Le duc d'Argentan avait déjà fui dix fois; et le chevalier de Gui, et le seigneur de Gacé! il suffirait de l'ombre du feu duc pour les renverser sur la poussière. Quelle différence! Guillaume, à peine âgé de dix-huit ans, annonçait déjà la valeur et les talens de son père; enfant, les plus heureux présages avaient entouré son berceau, le ciel bénit sa naissance. L'ermite du bois de Gouffern, dont on connaissait la sagesse, avait prédit que ses exploits étonneraient le monde: c'était donc là l'ennemi qu'on allait combattre, un fils qu'on voulait dépouiller de l'héritage de son père! La honte et l'infamie seraient la récompense de cette injuste agression.

Les soldats exprimaient ainsi leur mécontentement : toutefois ils se taisaient en présence de leurs chefs; mais leurs regards, leur silence étaient assez éloquens et se faisaient entendre d'eux-mêmes.

C'était surtout le voisinage du comte de Toni qui étouffait leurs murmures : placé à l'aile gauche de l'armée, qu'il avait entièrement

composée de ses hommes d'armes, ce farouche guerrier en faisait la véritable force. Ses soldats, quoique parfois irrités de sa sévérité, n'en étaient pas moins dévoués à sa cause ; il pouvait compter sur eux tous, car ils partageaient sa haine contre Guillaume, et chaque cavalier enfoncerait joyeusement ses éperons dans le ventre de son cheval pour courir sur lui et se mesurer avec l'armée du Bâtard. Aussi le comte de Toni faisait bonne contenance. Prenant la victoire comme gagnée, il songeait d'avance à entretenir rivalité entre sa troupe et celles des autres seigneurs, parce qu'il savait qu'il les aurait à combattre.

Le comte Roger, qui descendait d'un oncle du duc Raoul nommé Huldrich, pouvait-il souffrir qu'un bâtard osât prétendre à la couronne ducale, tandis que lui, parent légitime des Rollond et des Richard, serait, malgré sa puissance et ses richesses, oublié dans son château. Il avait autrefois fait la guerre en Espagne et combattu les Maures : l'or dont ses services furent payés et dont sa fortune s'était grossie lui avait permis de soudoyer une armée assez considérable outre ses vassaux. C'était sur cette armée qu'il comptait dans son orgueil-

leuse ambition, pour se rendre un jour maître de tout le duché; et cette armée, à laquelle ces projets n'étaient pas inconnus, avait profit et honneur à espérer de la victoire. Elle comptait quinze mille hommes.

Derrière toute la ligne, au centre, le roi de France avait pris position avec ses soldats : de là il pouvait voir perdre ou gagner la bataille, sans y prendre part s'il le jugeait convenable. Tacite a parlé avec enthousiasme du beau spectacle que fournirent aux Romains trente mille barbares se tuant les uns les autres. Pour un roi de France qui avait du Louis XI dans la tête, ce ne devait pas être chose indifférente non plus que des vassaux se donnant à l'envi de larges et profondes blessures : le monarque devenant plus fort de toute la force qu'ils perdaient.

Tandis que dans l'armée des alliés les chefs se jalousaient la victoire et ne semblaient la désirer que pour se la disputer ensuite, l'armée du jeune duc se préparait au combat sans tumulte et avec un ordre admirable. Là il n'y avait qu'une seule volonté, un seul but, une seule croyance; pas de trembleurs, d'ambitieux, de traîtres, mais tous hommes éprouvés,

fidèles jusqu'à la mort. Partout où Guillaume se présente il est salué par des acclamations. Guiscard, le duc d'Alençon, le seigneur de Châtillon, qui commandent sous ses ordres, ont part à la faveur du soldat.

Campée en face de l'armée des alliés, l'armée de Guillaume prend aussi ses dernières positions. Elle se divise en trois corps : le premier, à droite, obéissant au duc d'Alençon; le second, au centre, dirigé par le seigneur de Châtillon, le chevalier Guiscard est à droite; le hasard l'a placé devant le comte Roger, son implacable ennemi. Guillaume restera derrière la ligne avec cinq cents chevaux, non pour contempler inactif les hommes qui se battront à cause de lui, mais il veut tout voir de ses yeux et courir là où il jugera sa présence nécessaire.

Les soldats ont compté leur petit nombre avec orgueil; ils se connaissent tous, ils sont tous sûrs les uns des autres. Guillaume peut interroger hardiment chacun d'eux; il n'en trouvera pas un qui murmure. L'ermite des bois de Gouffern accompagne le jeune duc dans les rangs; il promet aux soldats le secours du ciel. — Dormez en paix cette nuit, leur dit-il; Dieu veillera sur ceux qui n'ont point aban-

donné leur maître; mais que Judas se cache derrière les murailles, qu'il ait sur sa poitrine une triple cuirasse, il n'en recevra pas moins le coup qui doit le renverser.

Le crépuscule du soir commençait à faire place à la nuit, les feux s'allumèrent presque au même moment dans les deux camps ennemis. On les vit s'étendre le long des deux lignes, et de loin on aperçut, à travers la flamme, les soldats qui passaient et repassaient: on les eût pris pour des démons se rendant à un conciliabule infernal.

L'ermite des bois de Gouffern était monté sur une petite éminence : la trompette annonça qu'il allait prier Dieu. Les chefs donnèrent l'exemple en se prosternant; les paroles de l'anachorète furent répétées de bouche en bouche, et des témoins de cette scène imposante ont affirmé qu'un cercle de paillettes d'or et d'argent brilla autour de sa tête pendant qu'il s'entretenait avec le Très-Haut.

A peine la prière était terminée, qu'un parlementaire se présenta au camp; il fut conduit, les yeux bandés, auprès de Guillaume; là il fit connaître le motif qui l'amenait. Il avait une lettre à remettre à Guiscard de la part du

comte Roger ; il attendait la réponse , on lui avait ordonné d'en rapporter une.

Le chevalier ouvrit la lettre avec un sourire dédaigneux et moqueur. Elle était ainsi conçue :

« Chevalier Guiscard, tu t'es emparé de mon » épée par ruse, c'est le fait d'un lâche; je » t'ordonne de me la rendre aujourd'hui, sinon » demain je ne fais grâce à aucun de tes hom- » mes d'armes ; ils seront tous poignardés. Ré- » fléchis, et souviens-toi que le comte Roger » de Toni a toujours tenu sa parole. »

— Parbleu ! répondit Guiscard au messager, celui qui t'envoie connaît bien mal son métier ! Dis à ton maître que le chevalier Guiscard l'estime trop pour ne pas lui rendre son épée à lui-même, dis à ton maître que le chevalier Guiscard lui paiera demain tous ses comptes.

Le parlementaire fut reconduit aux portes du camp avec cette réponse. On plaça les sentinelles ; ensuite les soldats se laissèrent aller au sommeil, sans penser que sur cette terre où ils reposaient la plupart d'entre eux seraient bientôt couchés pour ne s'en relever jamais.

XXXIII.

Le Combat.

Dès que les étoiles commencèrent à pâlir, on sonna la diane dans les deux camps. Les feux étaient presque tous éteints, mais le jour ne venait pas encore; c'était une demi-obscurité. En un instant les soldats furent debout, les armes à la main, chacun à son rang de bataille. Dans cette attitude, ils prirent un léger repas; on leur versa du vin. Dans tout le camp de Guillaume, la santé du jeune duc fut portée avec enthousiasme : c'était d'heureux présage. Il passa deux fois devant la ligne, s'arrêtant à dessein auprès d'un soldat obscur,

lui parlant avec familiarité de sa valeur passée, lui rappelant ce qu'il pouvait en attendre aujourd'hui.

Les guerriers demandaient le signal du combat : Guillaume, fier de cette ardeur, voulait la contenir encore quelques instans. Plus vous arrêtez le torrent, plus il se précipite avec fureur, mieux il renverse les obstacles qu'on lui oppose. Guillaume le sait, — le cœur lui bondit de joie, car son génie lui dit maintenant que la victoire ne peut échapper.

Le soleil a paru ; les guerriers le saluent d'un cri de joie ; ses rayons tombent sur les boucliers et le fer des lances. Le soldat peut mesurer la distance qui le sépare du soldat ennemi : les voilà qui se regardent ! Oh ! commandez donc à l'épée de sortir du fourreau ! Ce n'est pas le danger qui étonne le cœur du brave, c'est ce moment d'un siècle où, appuyé sur ses armes, il demande aux trompettes de sonner la charge, à la voix du général de crier : *En avant!*

Guillaume a réuni les chefs autour de lui ; ils attendent ses derniers ordres : malgré sa jeunesse, il a la confiance de tous. Au moment où ils allaient se séparer arrivent, du côté de

l'aile gauche, vingt cavaliers dont les armes sont renversées; celui qui est à leur tête met genou en terre devant Guillaume.

— Pardonne-moi, mon seigneur; — j'avais promis le secours de ma lance pour te combattre, c'est à toi que je dois foi et hommage, je m'en souviens, mon bras est à ton service.

— Roul de Tesson, relève-toi, dit le duc en lui présentant la main, nous comptons sur toi. Mais comment as-tu pu quitter la ligne?

— Ce bois est entièrement libre, et je l'ai tourné.

— Ce bois est libre! reprit Guillaume les yeux étincelans. Chevalier Guiscard, présente la bataille à leur aile gauche, mais retiens le courage de tes soldats; simule une retraite et laisse-toi poursuivre jusqu'aux rochers, ils sont à nous.

A l'instant ils se quittèrent. Les clairons retentirent, les soldats entonnèrent le chant de guerre des Normands.

« Nos pères, sur de légers bateaux, ont bravé la fureur de l'Océan; ils sont venus sur une terre ennemie planter leurs tentes; ils ont fait esclaves ceux que le fer avait épargnés.

» Que les rois de France vantent leur puis-

sance tant qu'ils voudront, nos pères les ont vus trembler dans leurs palais; ils ont pesé l'or des rois dans la balance du vainqueur.

» Nos pères n'avaient pour fortune que du fer, avec le fer ils ont gagné de riches moissons et des châteaux; avec le fer nous défendrons nos moissons et nos châteaux.

» Marchons en rangs serrés, et nargue de la mort! le brave la chasse devant lui, elle frappe le lâche par derrière, et on laisse son cadavre sur le champ de bataille, pour que les oiseaux le dévorent. »

Ces paroles roulèrent comme un tonnerre: l'armée des insurgés y répondit par des cris et par des hurlemens.

Le chevalier Guiscard s'avança avec ses bataillons. En le reconnaissant, le comte Roger sentit ses joues brûler, sa bouche se couvrit d'écume. Il partit au galop avec ses lanciers, donnant à peine aux archers le temps de le suivre. Guiscard tenait en main l'épée qu'il lui avait prise, et il l'élevait au-dessus de sa tête pour exciter sa colère.

Après la première volée de flèches, sans qu'il fût possible d'en lancer une seconde on s'attaqua corps à corps, le chevalier et le comte s'ap-

pelèrent à plusieurs reprises; il leur fut, pour le moment, défendu de se joindre; le terrain était vivement disputé, le sang coulait. Guiscard, obéissant à l'ordre de Guillaume, reculait peu à peu, ayant l'air de céder à la force. Ivre de joie, le comte poussa plus fort un ennemi battu, et se trouva dans la vallée avec les siens au moment où Guiscard avait repris sa première position. De là, l'avantage était au chevalier, car sa retraite n'étant qu'apparente, il n'y avait aucune confusion parmi les hommes qu'il commandait, et ses archers firent beaucoup de mal au comte de Toni. Celui-ci vit bien alors qu'il avait donné dans le piége, mais il reconnut trop tard son erreur. L'armée entière des insurgés, également trompée par le mouvement rétrograde de l'aile gauche *des bâtards*, ayant cru à la victoire, s'était toute ébranlée pour en prendre sa part.

Elle se précipitait sur les pas du comte: mais voilà que tout-à-coup elle se trouve attaquée par derrière: c'était Guillaume en personne, à la tête de sa cavalerie; il tombait comme la foudre sur un ennemi qui se croyait assuré du triomphe; en vain les chefs essayèrent de faire reprendre l'offensive à leurs soldats; pressés,

poussés les uns sur les autres, ils furent jetés dans la vallée.

Guiscard avait compris le mouvement du jeune duc; il chargea à son tour, et recommença le mouvement par lequel il avait d'abord simulé l'attaque; le centre et la gauche de l'armée s'avancèrent en même temps au pas de charge : ce fut alors un carnage horrible; le cri de trahison se fit entendre, car le roi de France et les siens s'étaient enfuis du champ de bataille sans prendre part au combat.

Cependant les troupes qui suivaient Éginhard et le sire de Joinville continrent Guillaume, et ne lui permirent pas d'abord de faire une trouée, ainsi qu'il le tentait. Le sire de Joinville même sortit des rangs et attaqua Guillaume corps à corps. Le duc, qui le reconnut, lui dit : — Va-t-en, tu étais l'ami de mon père, sire de Joinville... Mais celui-ci lui répondit par un coup d'épée qui, glissant sur la cuirasse de Guillaume, tomba sur le cou de son cheval et lui fit une blessure assez grave. — Ah ! beau sire, s'écria le duc, vous faites donc fi de notre générosité !... et en prononçant ces paroles il lui fendit la tête. — Éginhard voulut venger son ami; son cheval tomba renversé

par la lance d'un soldat obscur. — Éginhard, lui dit le duc, tu es mon prisonnier; tu ne mourras point, je te renverrai à ton épouse. — La clémence du duc lui fut inutile; une flèche partie d'un arc inconnu vint s'enfoncer dans sa poitrine, et il roula sur la bruyère en murmurant le nom de celle qu'il ne devait plus revoir. Après la mort de ces deux guerriers, leurs soldats n'opposèrent plus qu'une faible résistance à l'attaque vigoureuse de Guillaume.

Il y avait fortune plus égale entre les quatre mérovingiens et le duc d'Alençon; ils s'étaient avancés sous la volée des flèches, jusque dans la ligne des bâtards, et les quatre fils de rois s'y faisaient remarquer par la fureur de leurs coups. Ils allaient vaincre lorsque le seigneur de Châtillon, conduisant des troupes fraîches, leur fit perdre l'avantage qu'ils avaient obtenu : ils furent repoussés dans la vallée, et deux des mérovingiens étant tués, le découragement se mit dans leurs rangs.

A l'aile gauche, Guiscard se vengeait cruellement de la joie qu'il avait donnée un instant au comte Roger. Il semblait que la haine dont ces deux chefs étaient animés l'un contre l'au-

tre fût partagée par leurs troupes. Jamais hommes ne combattirent avec tant d'acharnement et de fureur; jamais tant de mépris de la mort, tant de courage et d'actions d'éclat : là il était impossible de reconnaître le vainqueur du vaincu. Si les deux troupes eussent été abandonnées à leur rage, le combat n'aurait fini que par leur entier anéantissement; mais Guillaume avait forcé les soldats d'Éginhard et du sire de Joinville à déposer les armes; ceux des mérovingiens demandaient quartier : il marcha donc sur le comte Roger. — Les historiens s'accordent à le dire : tout ce qu'il était possible à des hommes de faire, le comte Roger et ses lanciers le firent en ce jour. En se voyant attaqué de tous côtés, il ne songea pas si la fuite était ou non praticable, mais, comme un lion pris dans son antre, il rugit en montrant les dents, et, tournant sa hache autour de sa tête, il sembla porter un défi au ciel et à la terre.

— Mon frère, dit-il à l'abbé de Saint-Évroud d'une voix étouffée par la fureur, va donc plonger ton poignard dans le cœur de ce jeune tigre. Dieu bénira tes coups; va, cours, pendant que je lutte contre le lâche voleur qui tient mon épée.

L'abbé lui serra la main et partit au galop. Il eut l'honneur d'arrêter Guillaume pendant quelques minutes; frappant son cheval à la tête, il l'étendit raide mort; mais le duc se débarrassa promptement, et monta sur celui d'un chevalier qui avait vidé les arçons. Il pressa l'abbé, rapide comme l'éclair, précipitant ses coups et le forçant à la défensive. — Chevalier félon, qui as tué mon cheval, tu n'as donc jamais manié de lance dans les tournois? je vais te punir de ta lâcheté. —

Maître de ses sens, exempt de fureur, fort de tout le calme du désespoir, l'abbé parait avec adresse les coups de son ennemi. Au moment où le duc allait lui en décharger un terrible sur la tête, il se baissa, et, alongeant le bras, il rougit son épée dans le sang de Guillaume; il l'avait touché à la cuisse, la blessure était sans danger; mais Guillaume, furieux, s'abandonna à toute sa colère, ne songeant plus qu'à se venger. En vain l'abbé opposa l'adresse et le sang-froid à la foudre qui le menaçait, le fer, trop bien dirigé, se fraya un passage et lui déchira les entrailles; alors il sentit la force lui manquer, les rênes lui échappèrent; le cheval, n'étant plus retenu par la main de son

maître, tourna le dos à l'ennemi, et l'emporta loin du champ de bataille.

Le comte de Toni le vit tomber; son front ne pâlit pas, il ne donna point de larmes à la douleur fraternelle, la hache ne trembla pas dans sa main, mais il se sentit vaincu et condamné à mourir; — il voulut du moins venger son frère. Guillaume, encore adolescent, sans expérience des armes, ne devait pas résister à un guerrier reconnu pour un des plus redoutables champions de la chrétienté. D'aussi loin qu'il put s'en faire entendre, il lui cria : — Bâtard, fils de blanchisseuse, tu as versé le sang d'un homme consacré à Dieu ; tu vas recevoir le prix de ton crime. Tu veux être duc de Normandie, je te donnerai un duché que personne ne te disputera.

— Lâche assassin d'une femme, répond Guillaume, viens donc, un enfant te défie!

Ils lancèrent leurs chevaux l'un contre l'autre; celui de Guillaume roule encore une fois sur la poussière. Il tire son poignard, et le cheval du comte Roger, frappé au cœur, tombe à son tour. Démontés tous deux, ils s'enlacent, cherchant mutuellement à s'étouffer, brandissant un fer qui a soif de sang. Mais tous deux, en-

tourés par les combattans, pressés, serrés, sont forcés de se lâcher, et le flot des soldats les sépare. — Saisir un cheval par la bride, monter dessus, et courir au galop à la tête de ses lanciers, ce fut pour le comte de Toni l'affaire d'un moment.

Sa présence rend presque la victoire à ses soldats, qui pliaient de toutes parts. Le chevalier Guiscard est forcé de reculer; mais du geste et de la voix animant les siens, ils s'élancent plus terribles et repoussent les lanciers bien loin devant eux.

Ceux-ci, attaqués d'un côté par le duc de Normandie, de l'autre par le chevalier Guiscard, ayant le désavantage de la position, soutiennent une lutte inégale, quoique le courage et le nombre soient à peu près les mêmes de part et d'autre. Il faut à la fin qu'ils succombent; il n'en est pas un qui l'ignore, mais pas un non plus qui veuille demander merci; ils ne peuvent se soumettre à un ennemi qu'ils abhorrent; ils tomberont tous, qu'importe! ils seront ensevelis dans le sang qu'ils auront versé.

Le comte de Toni est partout, il semble se multiplier; son bras ne se lasse pas de frapper;

il a cherché Guiscard, ils n'ont encore pu que se menacer des yeux et dans un regard se dire toute la haine qu'ils se portent; on croirait qu'avant d'en venir aux mains il faut qu'ils aient essayé leur colère sur des victimes moins illustres.

Guillaume continuait à s'avancer, gagnant peu à peu du terrain; il voyait Guiscard s'avancer également, et le comte de Toni resserré de plus en plus dans le cercle qu'ils formaient autour de lui. La terre était jonchée de débris, on combattait sur des cadavres.

Oh! quand la mort ensanglantée promène ses terribles ravages dans tous les rangs, que le cliquetis du fer, la voix des chefs, les cris des mourans se confondent avec les charges de cavalerie, le bruit des clairons, il règne dans tous les cœurs une ivresse que l'homme brave ressent avec transport et qui du lâche fit quelquefois un héros de circonstance. Qu'alors un coup mortel vienne atteindre le guerrier, il tombe sans penser qu'il ne se relèvera plus; sans regrets, sans douleur, il meurt avec toute sa vie. — Les soldats du comte Roger sont accablés, leur nombre diminue; à droite, à gauche, devant, derrière,

la mort partout. Ils ont la fièvre du courage : plus le péril devient grand, moins ils le craignent, mieux ils le défient. Les bras sont fatigués, ils ne les tendront pas pour obtenir une trêve ; les cuirasses sont brisées, les lances émoussées, eh bien ! ils ne se donnent pas vaincus. Guillaume et Guiscard, pressez-les encore, avancez ; jusqu'au dernier il faudra frapper.

La vallée en est remplie. De ces brillans escadrons si fiers, si beaux, il ne reste plus que quatre hommes. Le reste — est dans le palais d'Odin, s'il est vrai que ce palais soit une succursale du champ de bataille. — Ces quatre braves sont à pied, adossés contre une pierre immense qui s'élève au milieu de la vallée ; tous les fers de lance sont tournés contre eux ; protégés par le rocher, ils se défendent vaillamment et couchent sur le dos plus d'un ennemi. Mais le fer s'est brisé dans les mains de trois d'entre eux, ils viennent de tomber. Un seul, épuisé par tant d'efforts.... osera conjurer l'orage. On lui crie de rendre son épée ; pour toute réponse il frappe plus fort. Il aperçoit Guiscard.

— Brave chevalier, lui dit-il, voleur d'épée,

tu m'avais promis de me la rendre toi-même; remercie le ciel d'avoir eu de braves soldats pour te protéger.

Guiscard écarte la foule qui entoure le comte Roger. — Tu verras bien, répond-il avec un sourire amer, que je sais tenir ma parole... Soldats, respectez-le; une autre main que la mienne ne doit pas avoir l'honneur de sa chute.

Les soldats s'éloignent; Guiscard met pied à terre : aussitôt commence un de ces combats où jamais on ne vit force, adresse, courage, haine, à un plus haut degré et plus égaux. Tous deux d'une taille démesurée, ils sont armés d'une épée pesante et longue que d'autres bras ne pourraient manier. — D'abord ils semblent attendre l'occasion de se donner un coup mortel; imposant silence à la colère; mais tous deux sur leurs gardes ils défendent le chemin du cœur. Cependant Roger a réussi à tromper un instant son ennemi, et, pendant qu'il lui présente son épée à la gorge, tout à coup elle redescend plus bas et le blesse légèrement au flanc droit. La réponse ne s'est pas fait attendre, le comte Roger est atteint au visage. La fureur succède au

calme de l'attaque, défendre sa vie n'est plus rien, c'est celle de son ennemi qu'il faut avoir. Ils ont jeté leurs boucliers, maintenant tous les coups font blessure et tirent du sang. Leurs forces s'épuisent; ils s'arrêtent, se regardent; mais bientôt, abandonnant leurs épées, qu'ils ne peuvent plus porter, c'est avec le poignard qu'ils se menacent. Se tenant de la main droite, de la gauche ils se déchirent la poitrine, et tombent enfin l'un à côté de l'autre, essayant encore à se frapper. Leur haine est impuissante : étendus sur l'arène ils se menacent des yeux, mais bientôt leurs paupières s'appesantissent; les soldats, les rochers, le monastère, tout disparaît, ils ne voient plus rien.

On les entoure, on touche leurs blessures; les soldats de Guiscard s'approchent de leur général, ils baisent ses mains et l'appellent en se frappant la poitrine. O douleur! ces vieux guerriers ont perdu leur père, leur ami, le plus brave des seigneurs, et eux, si durs à la mort, ils ont trouvé des larmes pour le pleurer!

Guillaume, qui s'était réuni au seigneur de Châtillon, apprend cette triste nouvelle; il ac-

court en toute hâte, espérant que le malheur n'est pas irréparable, ou que du moins il reste assez de vie à son fidèle ami pour qu'il entende ses derniers adieux. — Non. — Son front est décoloré, ses artères ont cessé de battre. — Guillaume, tu as pu reprendre ton duché, tu pourras un jour traverser le détroit et te faire roi d'une terre conquise, mais toute cette valeur, tout ce génie, sont impuissans à te redonner un ami. Invoque le ciel, promets de bâtir des couvens, de charger d'or les autels, appelle le pape lui-même; ton ami est là, d'un souffle il a été créé, trouve la main assez forte qui lui rendra la vie. — O néant! —

—

XXXIX.

Fin tragique de Vitellius.

La dette payée à l'amitié, Guillaume songe à ses devoirs de prince. L'assaut du monastère n'aura pas lieu, les portes en sont ouvertes; les soldats y entrent en ordre, précédés de leurs clairons, qui font entendre un air de victoire. Guillaume est à la tête de l'armée, et derrière lui s'avance le corps du chevalier porté sur un brancard. On s'arrête dans la première cour : les frères viennent au-devant des vainqueurs, le front couvert de cendres et les mains jointes. Anguerrand est avec eux; il cherche le chevalier, mais quand ses yeux

l'ont rencontré, le vieux soldat s'attache à son corps et fait retentir le cloître de ses cris de désespoir.

Guillaume reçoit les moines avec dignité, leur promettant secours et protection.

— Miséricorde, s'écrient-ils, miséricorde pour l'abbé de Saint-Évroud !

— Ce n'est point à mon tribunal qu'il faut vous adresser, répond le duc; Dieu est maintenant son juge.

Tous les frères se prosternent, baisent plusieurs fois la terre et se croisent les bras.

— C'est donc de toi, seigneur, que nous attendrons maintenant notre chef?

— Et je ne vous ferai point attendre. Allez en paix, mes frères.

Les soldats quittent leurs rangs. C'est le moment de réparer ses forces; après le combat le vin est bienfaisant. Ils courent aux caves.

Il advint que plusieurs se présentèrent dans la cuisine. Des chevreuils rôtissaient dans la vaste cheminée. Vitellius avait compté sur la victoire du comte Roger; il lui préparait un joyeux repas pour son retour. Lorsqu'il vit les soldats de Guillaume montrer leurs figures sanglantes et marcher vers la cheminée, un

noble désespoir s'empara de son âme, il résolut de mourir, *mais de mourir comme il avait vécu*, fier, indomptable, et surtout indompté.

Il s'empara d'un long coutelas, et défendit le chevreuil contre les agresseurs. Ces derniers, indignés qu'un des vaincus osât encore élever la voix et s'opposer à leur volonté de vainqueurs, mirent l'épée à la main, et, sans penser quel homme illustre était Vitellius, de quel sang il sortait, ils donnèrent la mort au petit-fils d'un empereur romain.

Ainsi finit ce personnage illustre. Guillaume punit la brutalité des soldats; Anguerrand le pleura.

— Mais, Anguerrand, dit le duc, vers le soir, que sont donc devenus Wilfrid et Éthelred?

Anguerrand se mit à les chercher; il chercha long-temps!

—

XL.

La Fuite.

Après le départ de l'abbé et de son frère pour le camp des insurgés, Wilfrid, qui commandait la garnison, conduisit ses soldats-moines sur les remparts, ou mieux sur les murs du jardin, — car ils étaient simples murs ou remparts, suivant la circonstance. — La nuit, il se promena long-temps seul, arrêtant ses regards aux feux qui brûlaient devant lui en tête des deux lignes ennemies, distinguant les sentinelles au milieu des touffes d'arbres ou à côté de quelques débris de rochers. La flamme des feux, se brisant sur leurs casques, jetait

un éclat dont les rayons venaient jusqu'à lui. Il voyait des soldats se lever tout à coup, s'avancer, s'arrêter, prêter l'oreille et reprendre nonchalamment la place qu'ils avaient quittée.

Il y a quelque chose de beau, de sublime même dans le sommeil d'une armée, la nuit qui précède la bataille. L'indifférence du soldat, le peu de soin qu'il a de la vie, ajoutaient encore à la majesté de la scène. C'est pâture pour l'âme du poète et la raison du philosophe. — Il y avait du philosophe et du poète chez Wilfrid. — Un philosophe jadis soldat, hier moine, aujourd'hui soldat; un poète rêvant amour; l'amour aérien d'un chevalier qui vit d'un soupir et tressaille encore à la vue de l'oriflamme ou d'un gantelet.

Wilfrid s'émut au spectacle qu'il avait sous les yeux. Devançant l'aurore dans son enthousiasme : « Trompettes, sonnez! s'écria-t-il; que » le plus brave s'avance le premier, qu'il choi» sisse dans les rangs ennemis le guerrier qu'il » veut combattre! Les voilà tous deux renver» sés; à d'autres! Les escadrons se choquent, » les fantassins touchent aux fantassins. Frap» pez maintenant; c'est le moment propice, » tous les coups sont mortels. Mais déjà la terre

» est rougie : cet océan de piques et de casques » s'est rétréci. Farouches guerriers, la terreur » du paisible habitant des campagnes, où êtes- » vous maintenant ? Mères, femmes, enfans, » où sont vos époux, vos fils, vos pères? Vierge » à l'œil bleu, le chevalier qui porta le trouble » dans ton sein par un baiser sur tes lèvres, » ce chevalier tu ne le verras plus; un seul » coup de lance... et il est tombé sur la pous- » sière ; son sang s'échappe goutte à goutte de » sa blessure, sa poitrine en est souillée; de sa » bouche déjà glacée un nom est sorti... un » nom... c'est le tien, vierge; les vents vont » bientôt te l'apporter, le glaz de mort te dira » ses adieux. »

Avec cette pensée Wilfrid se retournait involontairement vers les murs grisâtres où les frères avaient leurs cellules. A toutes les fenêtres brillaient des lumières... de temps en temps il y voyait se montrer une tête, curieuse, sans doute, de regarder les collines où s'étaient placées les deux armées.

Éthelred ne quittait pas la sienne. Wilfrid, — était-ce vaniteuse présomption ? je me défends de le croire, — Wilfrid se plaisait à l'idée que la comtesse du Sapp daignait s'occuper du

bien-aimé secrétaire, et partager son attention entre lui et le champ de bataille. S'il n'y avait illusion, il la vit faire un signe de la main, et il répondit par un signe semblable, — mouvement télégraphique difficile à analyser, mais que les amans comprennent sans raisonnement aucun.

— Hélas! se dit Wilfrid sortant d'un rêve de bonheur, elle m'aime, je n'en dois pas douter; elle m'aime, car elle se trouble en me rencontrant; elle m'aime, car elle rougit et tremble lorsqu'elle me parle; elle m'aime, car son cœur bat vite auprès de moi; elle m'aime... ne me l'a-t-elle pas dit? ce n'est point elle qui sait mentir, tromper celui qui tombe à ses genoux en lui demandant grâce; elle m'aime... mais qu'est l'amour, l'amour cruel impitoyable comme l'indifférence? Ses yeux reposeront sur mes yeux avec volupté, et mon cœur... eh bien! ces yeux il est défendu à mes lèvres de les baiser; de sa bouche sortiront des paroles plus douces que la voix des anges... et cette bouche me repoussera si j'ose jamais!... Oh! Guiscard est plus heureux que moi! pour lui un soir viendra où, la recevant des mains d'un prêtre, il la conduira, jeune et belle mariée, — plus belle

de toute la pompe d'une fête, — il la conduira — dans la chambre nuptiale; c'est en vain qu'elle veut s'en défendre. Tu es l'esclave de ses baisers, tu appartiens à ses caresses. Pleurez, beaux yeux, pleurez, c'est encore à lui d'essuyer vos larmes!

Son entretien avait tant de charmes, sa naïve simplicité était si séduisante! Avec elle, sous ces marronniers, lisant les vers de Tibulle, trouvant sur sa bouche l'expression qui rendait la pensée du poète, j'aurais vécu si bien... Fortune, alors je pouvais te défier, tu n'avais plus rien à m'offrir!

Mais le moment approche; chaque minute qui passe m'éloigne d'elle et met entre nous deux un intervalle qu'il ne me sera pas donné de franchir. Guiscard vainqueur viendra réclamer sa fiancée, et Wilfrid, témoin muet..... c'est trop demander... —

La bataille était commencée; il vit Guillaume, par une manœuvre habile, surprendre ses ennemis et anéantir leurs nombreuses phalanges; mais pendant que le comte de Toni, pressé par le duc de Normandie et Guiscard, se défendait avec un courage admirable, les *soldats-moines* qui veillaient sur les remparts,

jugeant la victoire perdue, quittèrent leur poste en désordre, et reprirent la livrée des enfans de Bruno. Wilfrid s'y était attendu ; il demeura seul, suivant des yeux son rival, qui échappe à tous les coups. La victoire est achevée ; les lanciers sont renversés..... Il entend un pas léger derrière lui ; c'est la comtesse.

— Tiens, Éthelred, viens, lui dit-il avec un grincement de dents, viens contempler ton fiancé ; il s'est frayé une route de sang pour arriver jusqu'à toi. Sois fière, il se présentera dans l'appareil glorieux de la victoire !

Éthelred pâlit, elle se soutient à peine, elle s'appuie sur l'épaule de Wilfrid.

— Tu crains donc maintenant de le revoir ?

— Non, répond-elle d'une voix affaiblie, non, je ne crains rien de lui, je ne dois rien craindre, Wilfrid ; mais, en le revoyant, lui, je te perds, je te perds sans retour.

Elle versa un torrent de larmes.

— Éthelred, s'écria Wilfrid en l'embrassant, fuyons !

— Non, mon ami, mon frère ; cela n'est pas possible.

— Tu te trompes, Éthelred ; tu crois obéir à ta conscience..... elle ne doit pas.....

— Une parole donnée au lit de mort de son père, quoi qu'il en coûte, Wilfrid, il faut y rester fidèle.

— Mais quand ton père la reçut, tu n'aimais pas encore, Éthelred; ton père..... il pensait que tu serais heureuse de l'accomplir... s'il vivait aujourd'hui, s'il te voyait auprès de Wilfrid, pâle, désespérée, parce que tu vas le quitter pour obéir à sa volonté..... oh! crois que lui-même il arrêterait tes pas et qu'il nous bénirait en nous pressant tous deux sur son cœur.

— Non, Wilfrid; le chevalier Guiscard lui tenait lieu de fils, il avait élevé son enfance, il connaissait ses vertus, il était fier de son courage; mes larmes, mes prières auraient été vaines pour le fléchir. C'est du chevalier seul que Wilfrid peut recevoir Éthelred, et ce chevalier! il m'aime.....

Elle cacha dans une de ses mains sa figure qui rougissait.

— Eh bien! tu deviendras sa femme..... mais songe, Éthelred, songe que ton cœur est déjà coupable d'adultère. Dans tes bras, peut-être il surprendra ton secret, un songe te trahira..... et crois-tu donc que son amour se contentera

de la froideur de tes baisers? Oh! en te faisant la victime d'une imprudente promesse, tu ne feras même pas le bonheur de celui qui t'impose cette loi cruelle! un jour il te demandera compte de ta vie passée, il te demandera compte d'un soupir, d'un regard.... méfiant jaloux, il se tourmentera à te tourmenter! toi sa captive, lui ton geôlier, il se mettra une chaîne pour te garder!

La comtesse ne répondit pas; elle était troublée, pensive.

— O Éthelred! continua Wilfrid en s'approchant de ses lèvres sans qu'elle parût s'en effrayer, partons, Éthelred; fuyons ensemble, quittons ces lieux qui seront toujours chers à notre souvenir, mais dont l'air n'est plus bon pour nous!

Éthelred le regarda avec douceur à cette proposition; ce n'est pas qu'elle y consentît, mais dans l'idée qu'elle avait fait naître il s'était mêlé quelque chose de tendre et de séduisant dont elle ne s'était pas défendue.

— Fuir, Wilfrid! répondit-elle, mais nous ne le pouvons pas; tu le sais, tu me l'as dit toi-même il y a quelques jours.

Cette réponse fit briller un éclair dans les

yeux de Wilfrid, car il lui donnait un sens qu'elle n'avait pas.

— Nous ne le pouvons pas! quelle chose est donc impossible à l'amour? Mais non, Éthelred, sans miracle il nous sera facile de nous éloigner; aucun danger ne nous menace, viens, suis ton amant; il te servira de guide, il écartera tous les obstacles qui gêneront ta marche; nous irons revoir ma vieille mère, elle te bénira, toi qui m'auras ramené près d'elle. Mon château est beau, Éthelred, digne de la comtesse du Sapp; de nombreux et fidèles vassaux salueront avec enthousiasme leur belle suzeraine... O viens, Éthelred; le temps va bientôt nous manquer.

Les yeux d'Éthelred s'étaient reportés sur le champ de bataille, elle avait vu le comte de Toni survivant seul à ses braves; le combat commençait entre lui et Guiscard; la comtesse les reconnut tous deux.

— Regarde, Wilfrid, dit-elle avec émotion, regarde, ma réponse ne se fera pas attendre... Dieu m'inspirera sans doute.

Elle avait une main sur l'épaule de Wilfrid, de l'autre elle s'appuyait sur le parapet du rempart.

Attentifs, silencieux, ils considéraient ce spectacle avec une angoisse qui leur creusait sur le front des rides profondes. Wilfrid, en chevalier, admirait l'adresse des combattans.— Le sang-froid est remplacé par une fureur cruelle.... il a vu.... ô bonheur! — Non, il ne s'en est pas réjoui; son âme est trop élevée.

Le comte et le chevalier Guiscard sont tombés ensemble; les soldats ont poussé un cri, et ce cri, Wilfrid et Éthelred l'ont entendu, ils l'ont compris. Le chevalier est placé sur un brancard.

— O Wilfrid! fuyons... c'est maintenant que l'air de ces lieux ne vaut plus rien pour nous. Mon fiancé est mort, je dois le pleurer trois mois, mais vraiment je ne puis revoir son corps percé de coups.

Ils descendirent l'escalier de la terrasse; derrière les rochers ils trouvèrent un cheval; sa selle et ses harnais étaient couverts de sang; Wilfrid l'arrêta. Il mit le pied dans l'étrier et plaça Éthelred derrière lui.

Ils étaient donc déjà loin du monastère lorsqu'Anguerrand les chercha dans tous les coins et recoins, pour obéir aux ordres de Guillaume.

XLI.

Mort de l'abbé.

C'est un bonheur de chevaucher avec sa gente amie quand, un bras passé autour de votre corps, elle trouve à la fois en vous un guide, un appui et un amant. Vous sentez son cœur tout près de vous : un faux pas, un caprice de votre coursier penchent sa tête sur votre cou, et vous devez au hasard un de ces baisers légers et suaves qui vous caressent la joue, rapides comme le souffle d'une brise de mer, mais bien plus doux à l'âme. — Et si votre gente amie est craintive, comme vous aimez à rassurer sa tremblante frayeur ! si elle est contente, vo-

tre oreille est toute prête à l'entendre. Oh! c'est un bonheur de chevaucher avec sa gente amie! — Mais il faut que la route soit sûre, ne pas y redouter le sabre ou le poignard, avancer ou s'arrêter à volonté pour regarder autour de soi, et regarder long-temps si le spectacle est beau, et plaît à l'œil. Il ne faut pas, surtout, qu'un mari jaloux vous poursuive et vous force à retourner souvent la tête.

Wilfrid, cependant, narguait les périls de l'aventure. Derrière lui pleurait Ethelred, répétant le nom du chevalier défunt, disant ses belles qualités, son courage, ses exploits, priant pour lui le ciel, promettant messes brillantes et chères oraisons. Wilfrid respectait sa douleur, ne cherchant pas à la consoler, se disant bien à part soi qu'un jour il verrait briller dans ses yeux d'autres larmes que des larmes de deuil.

Noire mélancolie, tristes chagrins, haine des hommes, tout cela était dissipé; du moine il ne restait plus rien, le chevalier ressuscite avec armes et bagages.

Il regrettait l'abbé de Saint-Évroud; il en avait été le confident et l'ami, il aurait bien voulu le voir avant son départ, mais l'abbé était au

nombre des combattans : sans cela, d'ailleurs, que de choses s'y seraient opposées! Il ne l'avait point aperçu dans la mêlée : s'était-il donc caché? Insensiblement ses pensées prirent une autre direction, le cœur de l'amant eut seul la parole.

Je ne dirai pas ses chimères, ses tressaillemens, ses mille et un projets, toutes choses connues de reste.

Les voyageurs avaient tourné les rochers, ils entraient dans une vallée étroite divisée en nombreux compartimens tapissés de verdure. Sur le bord d'un ruisseau qui descendait des rochers, au pied d'un vieux chêne rabougri, un cheval de guerre était étendu, le sang avait rougi la terre autour de lui, et l'herbe, arrachée à plusieurs places, témoignait des spasmes de son agonie.

Wilfrid s'en approcha; rien n'indiquait à quel chevalier ce coursier avait appartenu. Il se disposait à continuer sa route lorsqu'il entendit un gémissement qui semblait sortir près d'une touffe de bouleau : croyant d'abord se tromper, il écouta avec plus d'attention, et le même gémissement parvint à son oreille. Alors, ne doutant plus, il dirigea son cheval vers

le bouleau, et il y vit lamentable spectacle! c'était un chevalier assis, le dos appuyé contre un talus en terre, la tête penchée sur sa poitrine, le casque et la cuirasse à moitié brisés; le fourreau de son épée était vide, ses bras tombaient mourans à ses côtés, et pourtant la vie ne l'avait pas encore abandonné, car il soupirait douloureusement et à de courts intervalles.

Éthelred et Wilfrid furent saisis de pitié à cette vue, et, quoique le retard dans leur fuite pût devenir fatal à tous deux, la comtesse du Sapp engagea son amant à descendre et à porter secours au blessé. Elle descendit aussi; mais, soit timidité, frayeur ou je ne sais quel pressentiment, elle n'osa s'approcher davantage et laissa Wilfrid s'avancer seul.

— Brave chevalier, dit-il, le combat n'a pas été heureux pour toi.

Le blessé parut se ranimer à cette voix, mais il ne put ou ne voulut répondre.

— Ton casque te gêne, chevalier, continua Wilfrid, je vais l'enlever; le ciel m'est témoin que ce n'est pas à méchante intention.

D'une main que l'émotion rendait tremblante il lui découvrit le visage. Il poussa un cri de surprise et presque d'horreur en recon-

naissant l'abbé de Saint-Évroud. Éthelred accourait, elle s'arrêta auprès de Wilfrid, la tête baissée et comme anéantie en revoyant celui dont elle n'avait pu partager l'amour, mais qui lui avait fait des adieux si touchans.

Pâle, défiguré, il ouvrit un œil mourant; sa paupière appesantie se referma presqu'aussitôt. Wilfrid et Éthelred s'agenouillèrent auprès de lui, passant le bras autour de son corps et soutenant sa tête qui tombait. Ils gardaient un douloureux silence, cherchant à rencontrer quelques signes de vie dans ces traits presqu'entièrement contractés par la main glacée de la mort. A la suite de sa blessure, le sang s'était répandu dans sa poitrine, et sa respiration se manifestait par de longs et pénibles soupirs. Il ouvrit une seconde fois les yeux sur ces deux moines qu'il avait tant aimés, et il les regarda quelques instans; il semblait qu'un peu de force lui était revenu.

—Mes amis, leur dit-il d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine, vous n'avez pas voulu que je meure sans vous revoir; je vous en remercie.

Sa main cherchait à presser la main d'Éthelred, qui, docile cette fois, obéit au mourant et la porta sur ses lèvres.

—Oh! tu m'étais bien chère, jeune fille, et toi tu n'as pas eu un peu d'amour pour moi! Tu en aimais un autre... il me fallait bien en mourir... aujourd'hui ou quelques jours plus tard... mieux vaut aujourd'hui... car voilà qui console, qui paie une vie de douleur.

— Mais peut-être, mon père... dit Éthelred.

— Ton père! interrompit l'abbé, non, non, je finis en chevalier, Éthelred, frappé sur le champ de bataille, les armes à la main, en chevalier qui portait le deuil dans son cœur... le sourire des yeux qu'il aimait ne l'attendait pas au retour. — Pourtant j'étais jeune, plein de force, j'avais devant moi de longues, de belles années, nous aurions pu vivre si heureux! — Non, tu ne m'aurais jamais aimé, tu en aimes un autre... Maintenant, c'est encore à lui que toutes tes pensées appartiennent... lui, que le mourant te rappelle... pour moi, la pitié, la seule pitié... Oh! pardonne, enfant... Si, pour une éternité de supplice... Merci de la pitié, car un jour je l'ai fait pleurer. Enfant, à cause de cela, ne maudis pas ma mémoire... Je n'avais jamais rien vu de si beau que toi; je devais mourir dans tes bras ou à tes pieds.

Il s'arrêta, ses forces l'abandonnaient, il laissa

aller sa tête sur les bras d'Éthelred ; le sang qui tombait de sa blessure tacha la robe de la comtesse; elle en fut effrayée, s'imaginant que c'était pour elle présage de malheur; elle interrogea tristement les yeux de Wilfrid ; y rencontrant peine et affliction, elle crut sentir un fer froid qui lui perçait le cœur. Pourquoi? Expliquez les pressentimens et l'imagination chimérique d'une femme.

L'abbé avait relevé la tête, son front était moins pâle.

— Oh! dis-moi, Wilfrid; ont-ils brûlé le monastère, ont-ils égorgé les habitans ?

— Vous connaissez Guillaume, mon père; il n'abuse pas de la victoire.

— Oui, tu as raison, Wilfrid; il les aura tous épargnés. Eh bien! que Dieu le protége! le duché lui appartient, il est son héritage... C'est pourtant lui qui m'a déchiré la poitrine... De l'eau, Wilfrid, une goutte d'eau! mes entrailles sont brûlantes, le sang les dévore.

Le ruisseau était près de là.

— Cette eau est bonne, Wilfrid. Si jamais tu tombes blessé par un coup mortel, qu'un ami te rende le bien que tu viens de me donner !.... Éthelred, place-toi devant moi, à ge-

noux e veux te voir; laisse-moi mourir dans ton regard !

Éthelred se mit à genoux devant lui.

— La couleur de tes yeux est douce, Éthelred..... L'eau du ruisseau était fraîche : je ne souffre plus... Tu pleures... tu m'aimais donc? Non... pas d'amour! jamais d'amour! mais tu m'aimais aussi. Viendras tu quelquefois sur ma tombe?... Si j'ai une âme...

Il leva les yeux au ciel.

— Maintenant, Wilfrid, je voudrais être sûr d'avoir une âme... Sentir, comprendre, aimer... et dans une minute, plus rien.... non, cela ne peut pas être ; nous avons une âme, Wilfrid... Éthelred, viendras-tu sur ma tombe..... Venez-y tous deux... Wilfrid, avec ton épée?.. elle sera digne d'un chevalier. Vous seuls connaîtrez ma dernière demeure, vous seuls...

Sa voix diminuait insensiblement, ses lèvres blanchissaient davantage, et pourtant il prononçait distinctement toutes ses paroles avec le calme d'une conversation ordinaire.

Les deux amans étaient troublés et singulièrement émus par cette scène triste et douloureuse. Wilfrid se rappelait toutes les bontés dont l'abbé de Saint-Évroud s'était plu à le com-

bler. Éthelred oubliait qu'un jour dans la forêt... — Depuis long-temps elle avait oublié ce jour... et pour elle, par désespoir, l'abbé de Saint-Évroud.... oh ! c'était une chose désolante ! elle ne trouvait aucune parole à lui dire, et le cœur gros, l'âme oppressée, les larmes aux yeux, elle le voyait mourir sans songer qu'il mourait.

— Mes enfans, dit-il encore... jeune belle fille, adieu... Éthelred, es-tu devant moi? mets ta main sur ma paupière... Éthelred, adieu... Wilfrid, ta main... Ah ! oui, j'ai une âme.... elle me quitte... avec vous... mon Éthel...

Ses yeux se fermèrent, sa tête s'inclina. Mort ! mort ! Wilfrid lui baisa la main ; Éthelred pria. Au bord du ruisseau, sous un vieux chêne, Wilfrid creusa une tombe ; elle était peu profonde, le temps manquait; il y déposa son ami, et la terre... — Un jour doit donc venir pour tous où la terre tombera, rois, sur votre couronne, femmes, sur vos brillans atours, grands du monde, sur vos habits dorés, pauvre mendiant, sur ta hotte, jour où nous serons tous mesurés à la même aune. — Pesez donc notre poussière dans la balance du temps !

XLII.

Le Voyage.

Ils continuèrent leur route : tous deux avaient l'âme abattue. — De l'homme qui vient de mourir on ne se rappelle que les vertus et les bontés, et on le pleure, l'eût-on maudit vivant. Le cœur humain vaut mieux que beaucoup de gens ne veulent le dire.

Wilfrid poussait de longs soupirs; Éthelred y mêlait ses larmes, qui déjà coulaient pour son fiancé Guiscard : c'est pourquoi mille points délicieux leur échappaient, c'est pourquoi ils oubliaient les dangers du voyage et jusqu'au bonheur de se parler d'amour.

C'était une belle journée cependant, un air plein de langueur, un vent parfumé du bois, le chant des oiseaux, tout ce qui dans la nature vous dit : — Aimez.

On a calculé que deux hommes pourraient passer dix années face à face sans échanger une parole, mais le même calcul n'a pas été fait pour le cas où l'homme serait dans la société de la femme.

Après un assez long silence : — Quelle triste mort, Wilfrid ! dit Éthelred d'une voix sanglotante.

— Non, Éthelred, cette mort est glorieuse ; l'abbé de Saint-Évroud a été enseveli dans le linceul des braves.

— Linceul sanglant qui convient au guerrier peut-être ; mais lui, il était destiné à mourir paisiblement dans son lit, entouré des hommes dont il avait été le protecteur et le père...

— Dis donc à contempler leur hypocrite douleur, Éthelred, à voir une joie cruelle briller à travers un chagrin mal dissimulé, à donner sa dernière bénédiction aux cinquante frères qui allaient, sur son cadavre encore

chaud, se disputer l'honneur de lui succéder.

— Mais on aimait l'abbé de Saint-Évroud, Wilfrid; les frères le disaient...

— A toi, qu'ils savaient son *ami*... Il eût fallu les entendre dans leurs entretiens familiers.

—Eh bien! tant pis pour eux. Il ne méritait pas.....

— Les hommes n'aiment point à rendre justice à l'homme qui était plus grand qu'eux. Forcés de reconnaître sa supériorité, ils s'abaissent devant lui; mais, en s'humiliant, ils cherchent des yeux la place vulnérable où la haine peut frapper, et, lâchement, ils y enfoncent le poignard de la calomnie. Pourtant, qui devait plus les désarmer que l'abbé de Saint-Évroud?

— Oh! Wilfrid, dit Ethelred, il était coupable devant Dieu; il ne croyait pas aux divins mystères, il ne croyait à rien, Wilfrid..... Dieu lui avait retiré sa grâce.

— La foi peut s'acquérir; perdue, elle ne se retrouve pas. Malheur à celui qui l'a arrachée de son âme, car il s'enlève l'avenir dans ce monde et dans l'autre.

—Qui donc nous fait perdre la foi? demanda

Éthelred en plaçant la tête sur l'épaule de son amant pour mieux entendre sa réponse.

— Les fruits de l'arbre de la science. — Que dis-je ! son ombrage même lui est mortel. La foi, Éthelred, ressemble aux fantômes que tu as vus sans doute quelquefois la nuit autour de ton lit ; si la lumière paraissait, adieu les fantômes... et la lumière a paru aux yeux de l'abbé.

— Je le plains ! je le plains ! car il est mort sans espérance....... Pourtant, dit-elle, n'a-t-il pas dit qu'il avait une âme ? où croyait-il que son âme allait habiter ?

— Partout où Éthelred doit habiter. C'est à toi qu'elle veut s'attacher... toi, jeune, belle. — Il retourna la tête pour la regarder. — Toi qui étais son dieu, son paradis, sa foi, toi qui as rendu ses derniers momens plus doux, sa blessure moins douloureuse ; tu as reçu son âme lorsqu'il expira, son âme ne te quittera plus ; n'importe en quels lieux tu te diriges, elle te suivra. Joie, plaisirs, tristesses, identifiée avec ton existence, elle partagera toutes tes émotions... ; mais je n'en suis pas jaloux, Éthelred, mon bonheur est si grand aujourd'hui !

Les lèvres de Wilfrid faillirent rencontrer les lèvres d'Éthelred.

— Le temps de pleurer mon fiancé n'est point encore passé, dit-elle en s'y refusant..... et ton ami est là-bas sous le vieux chêne : ne le vois-tu pas assis, le front souillé de sang..... Silence, Wilfrid! nous sommes frères de Saint-Évroud.

Wilfrid se soumit aux ordres de la comtesse et ne prononça plus une parole. A mesure qu'il s'éloignait du tombeau de l'abbé, sa douleur, sans cesser d'être vive, prenait une place moins grande dans ses pensées; d'abord étourdi par elle, il lui avait tout abandonné, mais il commençait à la dominer, l'amour reprenait tous ses droits. Il était si bien, ses vœux de bonheur si près de se réaliser!

Il s'arrêta devant une fraîche chaumière qui s'élevait au bout d'une belle prairie, sur le penchant d'une colline. Des troupeaux paissaient à l'entour, et dans la prairie des bœufs et des vaches étaient étendus sur l'herbe comme de grandes taches richement nuancées. Ce fut encore Éthelred qui, la première, rompit le silence qu'elle avait commandé.

—Tout respire ici la paix et la douceur d'une

vie tranquille, et à quelques pas de là la terre est couverte de cadavres d'hommés tués par des hommes! Wilfrid, tu es un chevalier maintenant, tu portes une épée; mais crois-tu que la vue de cette chaumière ne vaille pas celle d'un millier de soldats tombés pêle-mêle, mutilés, sanglans, entassés les uns sur les autres? Le murmure de cette eau qui coule dans un lit de verdure, le frémissement de ces peupliers ne valent-ils pas les plus belles fanfares? Wilfrid, il me semble que je passerais ma vie sans ennuis, sans regrets dans cette chaumière. La mort y viendrait facile et point méchante.

Les amans aiment à s'entendre parler. Wilfrid ne l'interrompit pas.

— O mon amie! avec toi, dans cette chaumière... je brûlerais mes armes, je me ferais laboureur... Mon château est beau, mes vassaux sont nombreux... mais avec toi, Éthelred, cette chaumière... Que de fois, lorsque tu ignorais mon amour, lorsque j'étudiais mes regards à te le cacher, pendant que nous nous promenions ensemble et que je t'appelais du nom de frère, que de fois, pendant ces longs intervalles de silence où je ne pouvais rien dire, parce que mon cœur parlait trop haut, que de foi

je rêvai, pour nous deux, une habitation dans la solitude; je ne te voulais pas reine des tournois, effaçant la plus belle des dames de chevaliers, je ne te voulais pas cachée sous l'or et les pierreries, le disputant en éclat aux femmes de rois; mais traversant la mer avec toi sur une faible barque, nous aurions cherché des rivages inconnus, nous y aurions établi notre demeure, parcourant les montagnes, lisant les beaux vers que je t'appris à comprendre. Passons nos jours à nous connaître et à nous aimer davantage... Que la robe du moine te fait belle, Éthelred!

— Wilfrid, songe donc que je pleure mon fiancé, et tu parles si bien que, malgré moi, je me plais à t'entendre.

— Mais tu n'aurais pas été heureuse, Éthelred, dans cette solitude. A toi, fille d'un comte, que de choses il t'aurait manqué!

— Je pleure mon fiancé, Wilfrid.

Il se tut.

Ils étaient encore arrêtés devant la chaumière, Éthelred ne pleurait plus, et Wilfrid reprit : — O abbé de Saint-Évroud, ton souvenir... Dors, dors dans la tombe qu'il t'a creusée; il viendra t'y réveiller.

— Mais la fille d'un comte était amante, reprit Éthelred rompant de nouveau le silence.

— Je ne l'avais pas oublié, dit Wilfrid, mais que j'aurais eu à souffrir de tes souffrances! Dans l'exaltation de l'amour, quand à peine on a l'espoir d'être aimé, tant de chimères viennent sourire à l'imagination.

— Oui, l'amant fait des promesses qu'on demande quelquefois vainement à l'époux de tenir. Quel chevalier n'a mis un genou devant la dame dont il portait les couleurs! quel chevalier n'a juré d'être soumis et respectueux! Wilfrid, j'ai entendu dire que de semblables sermens avaient été violés maintes fois. La dame reste au château, abandonnée, solitaire; le chevalier va batailler et mourir loin d'elle. Non, ce n'est pas toi que j'accuse, Wilfrid; tu ne me quitteras pas, tu laisseras la guerre à ceux qui ne savent que la guerre. — Mais, je pleure mon fiancé, Wilfrid; ne me tiens donc plus un langage si doux.

Et du silence encore, et toujours devant la chaumière. Le cheval était fatigué, la nuit descendait du ciel: arrêtée un instant sur les hauteurs, elle allait tomber dans la plaine.

— Notre voyage doit être terminé aujour-

d'hui, Wilfrid; le cheval demande grâce: ne pourrions-nous pas obtenir l'hospitalité dans cette chaumière?

Wilfrid hésita à répondre; il lui en coûtait de s'arrêter, mais aller plus loin devenait impossible; ils mirent donc pied à terre tous les deux.

—

XLIII.

La Vieille.

Ils frappèrent doucement à la porte de la chaumière; on ne leur ouvrit pas, mais une voix de femme, une voix fraîche et jeune demanda toute tremblante :

— Que voulez-vous?

— Une place à la table, un lit pour cette nuit, répondit Wilfrid.

Cette réponse fut suivie d'une altercation dans l'intérieur. Une voix rauque et dure s'élevait en même temps que la première qu'ils avaient entendue, et cette voix ne tenait pas des discours favorables aux voyageurs : elle

engageait fortement à laisser la porte close. Il paraît que ses conseils furent perdus, et qu'on fit peu de cas de ses craintes, car une jeune femme se présenta bientôt devant les amans, et dit en s'inclinant : — Pardonnez-moi, seigneur, de vous avoir fait attendre.

— Nous te remercions de ta bonne volonté, ma belle, répondit Wilfrid en la relevant.

Ils entrèrent. — C'était une petite chambre, salle, ou cuisine, comme vous voudrez, car elle était tout cela à la fois. Au coin du feu, assise, une vieille femme sur une escabelle de bois, auprès d'un lit propre et bien rangé, se mordait les ongles; dans un petit berceau criait un enfant en maillot. Je ne décris point 'appartement. La vieille ne portait pas l'habit des vilains; il y avait dans son costume beaucoup de bizarrerie et un grand désordre. Sa tête grise, un peu abaissée par les années, était entourée d'un mouchoir rouge qui jouait le turban; sa figure maigre, longue, rechignée, avait été bariolée de diverses couleurs; son cou et ses bras tout nus se faisaient remarquer par le gonflement extraordinaire des veines; ses pieds étaient également nus; une robe noire lui tombait à moitié des jambes, serrée autour

du corps par une ceinture en cuir jaune que le temps et ses longs services avaient usée.

A l'arrivée des deux étrangers, elle ne détourna pas la tête; seulement elle dit à la femme qui les avait introduits : — Alice, tu ne sais ce que tu fais, entends-tu?

— Ne l'écoutez pas, mes seigneurs, dit la jeune femme, elle est folle.

— Folle! s'écria Éthelred, ah! mon Dieu!...

— Folle, c'est-à-dire elle n'est pas..... D'ailleurs, je suis maîtresse ici; je l'avais appelée pour me donner des nouvelles d'un soldat du duc Guillaume, car elle sait bien des choses, elle voit ce que d'autres yeux ne pourraient pas voir.

— C'est donc une sorcière? dit la comtesse effrayée.

— Sorcière! s'écria la vieille en se levant, qui a dit cela? est-ce toi, jeune moine? es-tu donc venu me chercher pour mettre le feu à mon bûcher? Prends garde, j'ai plus de puissance que tu ne crois, je me défendrai; et si je dis : Malheur à toi, malheur t'arrivera; mes malédictions n'ont jamais failli.

Ses yeux étincelaient d'un feu brillant, sa

voix avait l'éclat du tonnerre; elle parut à Éthelred grande de dix coudées.

Wilfrid, qui vit son trouble et sa frayeur, vint au secours du jeune moine. Disciple de l'abbé de Saint-Évroud, il n'avait, comme lui, aucun des préjugés si généralement répandus à cette époque. Il s'approcha de la vieille femme, et lui dit froidement avec autorité : — Femme, assieds-toi, je te l'ordonne!

— Tu me l'ordonnes! Qui donc es-tu pour commander ainsi? sais-tu que j'ai vu à mes pieds les plus puissans seigneurs de la Normandie? sais-tu que je tiens dans mes mains la vie et la mort, que je commande aux tempêtes et que les tempêtes m'obéissent? Va donc, preux chevalier, va porter ailleurs tes ordres; ici, dans cette chaumière, Alice..... Tais-toi, moine; chevalier, la face à terre, je...

Elle n'acheva pas; Wilfrid lui avait serré la main dans son gantelet de fer, elle poussa un cri terrible, et retomba assise sur son escabelle.

— O Wilfrid! qu'as-tu fait! demanda Ethelred pâle et à moitié morte.

— Je lui ai rendu la raison. — Vieille femme, tu connais l'avenir...... eh bien! parle mainte-

nant, dis-nous le sort qui nous attend; voilà une pièce d'or pour toi.

La vieille se leva lentement, baissant les yeux, et puis, les promenant avec une timidité feinte ou réelle sur ceux qui l'entouraient, elle fit signe au chevalier de quitter son gantelet, et réunit dans sa main droite les deux mains gauches d'Éthelred et de Wilfrid; elle resta longtemps à les considérer.

— Chevalier, dit-elle avec autant de majesté qu'il lui était donné d'en avoir, tu as volé, tu restitueras; jeune moine, tu rompras deux fois tes vœux, et tu laveras ta robe dans le sang.

Elle se mit de nouveau à considérer les deux mains.

— Chevalier, ta lance te sera funeste! tu mourras sous les coups d'un mort. Je ne sais plus rien.

La vieille reprit sa place sur son escabelle et redevint silencieuse.

La comtesse, que la violence de la sybille avait d'abord épouvantée, prit chagrin de sa prédiction; elle essaya de chasser la terreur vague qui s'était emparée de son cœur, la terreur resta. Wilfrid lui-même se sentit comme frappé par une main invisible; malgré lui son

front en porta l'empreinte. — La vieille était vengée.

Un repas frugal fut servi aux voyageurs. La vieille ne quitta pas son escabelle. On avait préparé un lit ; Éthelred y coucha *seul*. Wilfrid passa la nuit auprès de son cheval. Le lendemain, au point du jour, ils étaient tout prêts à partir. Wilfrid prit congé de la jeune femme en la baisant sur le front. — Et la vieille, où dort-elle, demanda-t-il ?

— Je ne sais, mon seigneur, et personne, je crois, ne pourrait vous le dire ; le lieu où elle habite la nuit est un mystère inconnu à tous.

— Adieu donc, bonne femme.

Ils se mirent en route. Vers le milieu de cette seconde journée du voyage, ils arrivèrent sur les rives de l'Orne, dont ils devaient suivre le cours pendant un certain temps. Ils laissèrent le cheval se reposer et paître l'herbe fraîche ; et tous deux, assis sur le bord de la rivière, ils regardèrent son eau claire et limpide passer doucement devant eux.

Il y a quelque chose de singulièrement uniforme dans ce spectacle, et cependant cette uniformité monotone vous attache. Serait-ce

que l'âme se repliant sur elle-même, chercherait à découvrir là quelque grand secret de la nature? Cette eau, qui coule insensible, sans bruit, va grossir l'Océan, où elle deviendra vague mugissante. Dans une heure, combien il en passe! Qu'une feuille de l'arbre riverain se détache de sa tige, vous la voyez tomber, partir : où ira-t-elle aujourd'hui, demain? Il semble aussi que sur l'eau tombent vos pensées, et que l'eau les emporte pour les raconter à un être mystérieux, inconnu, que votre âme soupçonne sans le définir, qui vous apparaît sur un rayon de la lune, dans vos rêves légers, dans la brise embaumée du soir, que vous rencontrez dans mille endroits sans jamais le définir. — Mais si un *philosophe* vous demandait ce que vous faites au bord de l'eau, gardez-vous de lui répondre; il ne vous comprendrait pas.

— Wilfrid, tu rêves aux choses que la vieille nous dit hier?

— Tu ne le penses pas, Ethelred.

— Wilfrid, ton front est triste, ton regard inquiet... Si elle ne s'était pas trompée cette vieille femme!.. Tu ne peux le nier, Wilfrid, il en est qui savent lire dans les plus secrets des-

seins de Dieu; je voudrais ne l'avoir pas rencontrée.

— Ton imagination se trouble? Que nous importent ses paroles!

— N'est-ce pas une vieille qui promit la couronne à Saül et une vieille qui le renversa?

— Mais les élémens s'étaient déchaînés pour accompagner la menace. Dieu lui-même avait parlé... La vieille d'hier, tu l'as vue, d'abord terrible, se calmer ensuite à ma volonté, domptée par la main d'un homme. Que peux-tu craindre ici, Éthelred? l'air est pur, la nature est belle, tout rit autour de nous.

— Toi-même, Wilfrid, tu nourris ton cœur de tristesse.

— J'ai reçu hier les derniers adieux d'un ami.

— Et moi..... j'ai perdu mon fiancé. Silence à l'amour, Wilfrid!

Ils se levèrent; Wilfrid soutenait le bras d'Éthelred; ils marchèrent long-temps à pied, Wilfrid conduisant le cheval, dont il tenait la bride à la main.

Ils passèrent la nuit dans un bois qui s'élevait non loin de la rivière. Wilfrid avait préparé un toit de feuillage; Éthelred s'y reposa,

tandis que lui veilla dehors à l'entrée de la hutte. Avant de s'endormir, la comtesse regarda plus d'une fois son amant debout devant elle, couvert de son armure, les bras croisés, dont l'ombre, se projetant sur elle, lui dérobait les rayons de la lune qui brillait au ciel dans toute la splendeur de son éclat emprunté. Peu à peu le sommeil se glissa sur ses paupières et les ferma jusqu'au lever du soleil; le chant des oiseaux interrompit ses rêves; elle pria Dieu à genoux, et, reprenant la main de Wilfrid, ils continuèrent le voyage.

Ce jour devait en voir le terme. Avant que le soleil se fût abaissé sous l'horizon, Wilfrid poussa un cri de joie, et, entraînant Éthelred avec un peu d'emportement : — Le voilà ! c'est le château que nous habiterons ensemble, c'est là que nous passerons notre vie, Éthelred!

La comtesse murmura encore le nom de son fiancé.

Aux dernières limites du cercle que la vue pouvait embrasser, sur des rochers escarpés, des tours s'élevaient, dont la tête orgueilleuse se perdait dans l'azur du ciel : ces tours, l'œil de Wilfrid les avait aperçues, et de la main il les indiquait à Éthelred ; c'était l'aigle prison-

nier rendu à la liberté et retrouvant l'arbre qui porte son aire.

De ce moment Wilfrid changea de contenance, son front se dérida ; il ne lui resta plus rien de cette expression un peu mystique, reflet des habitudes monacales. L'éperon hâta les pas du cheval. — La comtesse était émue, le plaisir et je ne sais quelle crainte pudique se querellaient dans son cœur. Wilfrid la serrait dans ses bras ; il lui parlait de son bonheur, de sa vieille mère, de sa sœur, de tous ses vassaux qu'il allait revoir. Il lui disait ses bois, ses étangs, ses jardins, ses prairies ; il lui disait les murs épais, les créneaux, les hommes d'armes, et tout cela il le mettait à ses pieds.

— Wilfrid, tu voulais hier une chaumière, des montagnes ; tu songeais aux poètes. Vers, montagnes, chaumière, le château a tout fait oublier ; et quelque jour, lorsque Éthelred n'aura plus rien à te donner, passant à cheval au milieu de tes hommes d'armes, fier de leur courage et de leur mâle beauté, la trompette te fera tressaillir et tu iras chercher une gloire lointaine.

La comtesse pleura.

— Éthelred ! pensais-tu donc que je revien-

drais aux lieux où je suis né sans que mon âme fût transportée par la foule des souvenirs qui me sont chers? Le bonheur avec lequel je retrouve cette demeure doit te dire que je ne la quitterai plus. — De la gloire! des combats! je briserai mes armes devant toi. Mais ne puis-je être fier de ma puissance, de mes richesses quand c'est pour toi que j'en suis fier! En voyant mes vassaux te rendre hommage, c'est à moi que tu songeras. Lorsqu'au lever du soleil, après une nuit passée auprès de toi, je te conduirai au milieu de mes prairies, toi, la plus belle des fleurs...

— Oh! grâce; Wilfrid, je pleure encore mon fiancé.

La nuit arrivait lorsqu'ils se présentèrent devant la première porte du château; elle était flanquée de deux tourelles, où deux archers montaient la garde. Wilfrid frappa un coup sur son bouclier et demanda l'hospitalité.

— Si tu es un ami de Guillaume, seigneur châtelain, on te la donnera; sinon, passe ton chemin.

— Sont-ce là les ordres de ton maître?

— Que t'importe?

— Eh bien, ouvre donc! Guillaume n'a pas de meilleur ami que Wilfrid de Ferlead.

A cette réponse, les deux archers se présentèrent au-devant du chevalier. La porte s'ouvrit, et ils lui baisèrent les pieds. Il leur frappa doucement sur l'épaule, leur abandonna son cheval épuisé de fatigue, et il se fit abaisser le pont-levis qui conduisait dans la seconde enceinte, où était le château proprement dit.

Le nom de Wilfrid fut au même moment dans toutes les oreilles; ses anciens serviteurs venaient à sa rencontre, remerciant le ciel qui leur rendait un maître tant aimé. Mais il chercha vainement sa mère : n'osant interroger personne, il s'avança vers le château.

On se demandait quel était ce jeune moine; on admirait la douceur de ses regards, la beauté de sa figure; mais, soumis et respectueux, aucun n'éleva de méchans propos, de doutes injurieux. — C'est un bienfait qu'on a dû plus tard à la civilisation.

Dans la cuisine, sur un grand fauteuil en bois de chêne, les jambes emmaillottées, reposait la baronne de Ferlead, — la mère de Wilfrid. Elle était devenue aveugle. A côté d'elle, une jeune fille aux cheveux noirs, aux longues

paupières, aux blanches joues, — la sœur du chevalier.

Il y eut de l'attendrissement, des pleurs, de la joie. Au bout de quelques heures, l'histoire de Wilfrid et celle d'Éthelred, tout était raconté; Mathilde de Ferlead embrassait Aloïse comtesse du Sapp; Éthelred avait quitté la robe du moine, et, tout en pleurant son fiancé, elle sourit à l'amour et reçut de lui son premier baiser.

—

XLIV.

Apparition.

Huit jours se sont écoulés ; Aloïse et Mathilde
n'ont plus de mystère à s'apprendre, chacune
d'elles a déposé son histoire dans le sein d'une
amie. — Wilfrid jouit du bonheur qu'elles trouvent à s'aimer ; — la baronne ne se lasse point
d'entendre la voix du fils unique qu'elle croyait
perdu : c'est l'âge d'or du château.

La mère du chevalier, fatiguée la nuit par de
longues insomnies, repose le matin longtemps après que le soleil a paru. Wilfrid et les
jeunes filles parcourent alors les environs du
château, et vont demander des inspirations

aux matinées bleues du mois de mai. Quelquefois ils s'arrêtent à l'entrée d'un bois et regardent la noble demeure qui s'élève devant eux ; ils admirent ses gigantesques proportions.

Le rocher où il s'élève avance deux têtes sourcilleuses qui semblent menacer de leur chute quelques maisons construites sous leur voûte. Le château y est assis fièrement, entouré de murs épais; il brave à la fois la colère des hommes et la fureur des élémens.

En le voyant, l'âme ne doit pas s'attendre à de douces émotions ; l'étranger qui de loin le découvrira ne peut espérer d'y rencontrer le frais visage d'une femme et le charme bienveillant de son hospitalité, mais des hommes aux fronts cicatrisés, couchant dans leurs cuirasses, ne vivant que de l'atmosphère du champ de bataille. — Jugement téméraire ! — Avance, pèlerin, voyageur égaré, chevalier, qui que tu sois, Mathide, la main blanche de Mathilde te versera du vin, et son sourire réjouira ton cœur.

Au pied des rochers la nature est belle, ses formes sont moins effrayantes, la végétation y plaît à l'œil; —de grandes prairies, des bouquets d'arbres; de larges étangs à moitié couverts de

roseaux, d'où s'élèvent des milliers de canards et de bécassines; des collines dont la pente est douce, où s'appuie la cabane des pasteurs; des bois de charmilles; des ruisseaux qui font mille détours; des champs verts de blés et d'avoines; des pommiers fleuris..... on voit tout cela des fenêtres du château, et l'on oublie qu'on est enfermé dans de gros murs entourés d'une centaine de gardes qui portent longues épées.

Un grand poète qui dit si bien de belles choses * prétend que Paris a perdu toute la beauté de sa physionomie par la civilisation. En vérité, je ne puis le croire, tout dévoué que je lui suis; mais nos campagnes, nos vieilles campagnes, avec leurs vieux châteaux, ponts-levis, fossés, tourelles, avec leurs grands lacs, les bois, les fougères, oh! — à part les grandes routes, chose fort louable même pour un artiste, — combien n'ont-elles pas à maudire la marche progressive de la raison humaine!

Mathilde, Aloïse et le chevalier Wilfrid étaient donc à l'entrée d'un bois, ils y étaient assis, Wilfrid à côté de Mathilde, qui près d'elle avait Aloise.

* M. Hugo, *Notre-Dame de Paris*.

— Eh bien! Éthelred, la vieille femme de la chaumière trouble-t-elle encore ton imagination?

— Non,... mon... frère, répondit-elle en riant; Mathilde me l'a fait oublier.

— Mathilde!

— Mathilde et mon frère Wilfrid.

— Pourtant ce frère Wilfrid ne peut rien obtenir des scrupules d'Aloïse. Voilà douze jours que l'âme de son fiancé est dans le ciel, douze jours qu'elle le pleure, et elle refuse la main de son amant! Quand la recevras-tu donc, Éthelred?

En lui faisant cette question, il tenait sa main sur son genou; ils étaient si près l'un de l'autre que leurs bouches furent sur le point de se rencontrer; mais Aloïse, qui rougissait, qui était émue, dont le sein s'agitait, détourna la tête, retira sa main et se leva pour aller s'asseoir à côté de Mathilde.

— Quand nous serons mariés, Wilfrid, après mes cinq mois de deuil, si le pape le permet... Mais, à propos, Wilfrid, tu n'as point écrit au pape pour qu'il te dégage de tes vœux? Un moine ne peut prendre femme sans sa permission. Il ne se trouverait pas un prêtre qui

voulût nous marier si nous ne l'avions pas obtenue.

— Cela est vrai; mais qui lui dirait que j'ai été moine?

— Qui lui dirait, Wilfrid! mais cette confession, ne l'apprendrait-il pas de ta bouche?

Wilfrid se mit à rire.

— O mon ami! continua-t-elle, est-ce que l'abbé de Saint-Évroud aurait corrompu ton cœur? toi aussi tu renierais ton Dieu, la religion de tes pères?

— Aloïse, que dis-tu là? s'écria Mathilde; mon frère a été élevé par un saint homme et ce n'est pas au monastère que sa foi a pu être ébranlée?

— Mathilde, tu ne sais pas... le cloître... oh! mon erreur avait été grande!... Il ne faut pas aller au cloître quand on a l'âme innocente... le cloître, Mathilde!... on y trouve d'anciens chevaliers déguisés qui portent le trouble dans notre âme, on y trouve... Puisse Dieu permettre que tu n'ailles jamais au cloître!

— Éthelred, répondit Wilfrid avec un grand sang-froid, j'écrirai au pape.

— Mais la foi... as-tu la foi, Wilfrid!

— J'ai foi en Dieu, dans sa puissance, dans sa bonté.

— Ah! Wilfrid, donne-moi la main! je te remercie.

Wilfrid continua : — J'ai foi aussi dans tes regards, dans un baiser que j'ai reçu de toi, dans tes promesses. Ai-je la foi, Éthelred?

— Oui, mon ami, oui, Wilfrid... Vois-tu, je dois pleurer pendant cinq mois, parce que la loi le veut ainsi, parce que de grands malheurs nous accableraient si je violais cette loi; mais quand tu auras reçu la réponse du pape on nous fiancera en attendant les épousailles.

Wilfrid embrassa les deux amies. C'était l'heure du réveil de la baronne. Wilfrid, leur donnant le bras à toutes les deux, prit le chemin du château. A peine avaient-ils fait quelques pas que par un des sentiers du bois ils aperçurent une femme à cheval qui venait vers eux au galop. En la voyant Aloïse jeta un cri d'effroi, et, se serrant contre Wilfrid, elle devint pâle et tremblante. Elle avait reconnu la vieille femme de la chaumière : cette apparition ne fit naître dans l'âme de Wilfrid aucun sentiment de crainte, il n'était pas homme à s'épouvanter si facilement, mais une

horreur secrète, un invincible pressentiment chassèrent les pensées auxquelles il venait de se livrer.

La vieille était tout près d'eux : de cette fois, ses bras et ses jambes n'étaient pas nus ; elle avait sur les épaules un manteau bleu troué, à travers lequel on voyait briller une cuirasse ; sa tête se trouvait cachée sous un énorme bonnet, plutôt jaune que blanc, d'où s'échappaient en désordre, sur ses yeux et sur son cou, ses longs cheveux gris. Pour compléter la singularité de cet accoutrement, elle portait une épée, et le fer défendait le poitrail de son cheval ; c'était une partie de la dépouille d'un chevalier.

— Je savais bien que je vous retrouverais ! s'écria-t-elle ; mes malédictions vous suivront partout ! — Ah ! vilain chevalier, tu as bravé la mère d'Échauffour, tu as meurtri son bras dans ton gantelet de fer ! mort, mort pour toi et pour les tiens !

Elle se précipita sur eux. Wilfrid, dont les yeux ne l'avaient pas quittée, s'empara avec adresse des rênes du cheval, la renversa à terre, lui arracha son épée et la brisa devant elle.

— Maintenant, éloigne-toi, dit-il en serrant les dents, ou demain je te ferai pendre à la porte du château!

— Me pendre! je te défie, toi et les bourreaux, lâche chevalier! viens, ton poignard se brisera contre ma cuirasse, car c'est la cuirasse de l'abbé de Saint-Évroud que tu avais enterré au pied du gros chêne.

— Misérable, tu as osé remuer la terre qui couvre les morts! Rends-moi cette armure.

Il se lança sur elle; mais, déjà remontée à cheval, elle fuyait devant lui, le menaçant de loin et bravant sa colère.

—

XLV.

Lettre au Pape, et Réponse du Pape.

Cet événement fit du bruit au château. On chercha la vieille dans tout le pays, on ne la trouva point. — Il n'y avait point encore de préfet de police.

Au bout de quelques jours on l'oublia. La vieille n'était plus dans la pensée de Wilfrid lorsqu'il adressa cette lettre à Benoît IX, le père spirituel de tous les fidèles, depuis 1033 jusqu'à 1045, lequel avait, lui troisième, acheté le pontificat, dont il revendit sa part.

Wilfrid de Ferlead au pape Benoît IX.

« J'envoie à votre sainteté cent sous d'or
» pour qu'elle en use de la manière que son
» zèle l'ordonnera, soit en messes, processions
» ou jubilés. J'annonce en même temps à votre
» sainteté qu'ayant embrassé la vie monacale
» pour mortifier mes sens et me rapprocher
» plus immédiatement du tabernacle des élus,
» maintenant que j'ai fait pénitence, de nom-
» breux vassaux me réclament et m'attendent
» pour les commander : c'est pourquoi je sup-
» plie votre sainteté de rompre les nœuds qui
» m'attachent encore au cloître, en me per-
» mettant de rentrer dans l'ordre des cheva-
» liers. Je compte prendre femme jeune et jolie,
» et surtout très-orthodoxe. Je réclame de votre
» sainteté sa bénédiction, et je la conjure de
» ne pas nous oublier dans ses oraisons. — Je
» lui baise les pieds très-humblement.

» WILFRID, baron DE FERLEAD. »

La réponse ne se fit pas attendre.

Le pape Benoît IX à Wilfrid de Ferlead.

« Mon fils, que Dieu te récompense de l'or

» que tu nous as envoyé. Puisque le cloître t'a
» rendu la paix de l'âme et que pénitence a
» été faite de tes erreurs passées, nous te per-
» mettons de quitter la robe des moines; tes
» cheveux peuvent redevenir longs et bouclés
» comme devant. Quant à la femme que tu dois
» épouser, nous pensons bien que tu n'es pas
» seulement poussé par l'aiguillon des sens,
» mais que tu te proposes la plus grande gloire
» de Dieu. Épouse donc, mon fils; nous ap-
» pelons la bienveillance du ciel sur ton lit.
» Que ta famille soit nombreuse, et que les
» chastes baisers de ta femme suffisent à tes
» plaisirs. — Il ne faut pas imiter le mauvais
» exemple donné par les rois de France.

» Nous te bénissons, mon fils, et nous te
» donnons le bout de notre sandale à baiser.

» Le pape BENOÎT IX. »

—

XLVI.

Cauchemar.

La cérémonie des fiançailles eut lieu le lendemain; mais plus de deux mois éloignaient encore Wilfrid *de la couche nuptiale.* Éthelred avait marqué ce terme; c'était un hommage qu'elle prétendait rendre à la mémoire de son fiancé défunt. Cependant les caresses, les prières de Wilfrid, de sa mère, de Mathilde ébranlèrent sa volonté; elle-même commençait à redouter le danger d'une intimité plus long-temps prolongée. — Ses désirs n'étaient-ils pas d'accord avec ceux de son amant? Est-ce donc une honte de se faire un tel aveu? Femmes, vous le

dites, — mais vous dites tant de choses que vous ne croyez pas!

Éthelred céda. On prépara une fête brillante. Des habits somptueux, de l'or, des diamans, tout devait embellir la jeune épouse. Mathilde, au bonheur qui les attendait, éprouvait un trouble inconnu; la nature lui révélait ses plus heureux mystères.

On convia à la fête les barons voisins. Le mariage fut annoncé aux vassaux; on envoya des bouquets aux plus jolies de leurs jeunes filles, elles devaient former un cortège d'honneur à l'épousée. Le château perdit de son aspect sombre et redoutable; des guirlandes de fleurs ornaient les façades; des arbres verts s'étaient élevés tout-à-coup au milieu des cours. Les hommes d'armes devenaient plus faciles pour le malheureux qui leur adressait la parole. — Le vin coulait.

C'était la veille de la cérémonie. Le château était rempli des barons, des chevaliers et de leurs femmes; les plus belles entouraient Aloïse : plus d'une, sans doute, était jalouse de son bonheur, toutes l'en félicitaient. — La dissimulation est sortie toute armée de la côte d'Adam avec la mère du genre humain.

A la nuit on se sépara. Avant que le sommeil fermât ses paupières, que de rêveries, de pensées différentes! que de chimères dans les têtes de ces jeunes filles qui venaient être témoins... Les mères, les vieux barons, les jeunes chevaliers, tous, tous... Mais toi surtout, mon Ethelred, mon Aloïse, toi dont la vie est déjà si pleine d'événemens, tu es seule aujourd'hui, ton oreille ne répond à aucune de tes pensées! que tes bras s'avancent, ils ne rencontreront qu'une ombre fugitive, mais demain à la même heure... Oh! quelle vierge n'a tressailli la veille de ses noces en songeant au jour qui doit suivre, à ce premier tête-à-tête, à ces baisers qu'il faut recevoir, à ces caresses qu'il n'est plus permis de repousser, à cette agonie de la pudeur qui se rend... Ethelred s'endormit.

—

XLVII.

La Cérémonie interrompue.

On attendait l'heure du réveil de la baronne pour la cérémonie : ce jour là elle dormit moins long-temps. Deux heures après le lever du soleil, elle était déjà dans la chapelle, assise à côté d'un prêtre qui recevait sa confession, car elle voulait avoir l'âme entièrement pure, pour donner la bénédiction maternelle aux époux. Bientôt la chapelle se remplit : d'un côté vinrent se ranger les chevaliers et les vieux barons; de l'autre les femmes et les jeunes filles : ils laissèrent entre eux un espace vide, c'était le chemin de l'autel; Wilfrid et

Éthelred devaient y passer. Les murs de la chapelle étaient tendus de blanc; les jeunes filles avaient des fleurs dans les cheveux, les mères brillaient des plus riches parures. Quant aux hommes, excepté ceux que l'âge avait affaiblis, ils s'étaient couverts de leurs armures, mais la tête nue et une écharpe au bras, symbole de paix et de prédisposition au plaisir.

Le prêtre, à l'autel, attendait les fiancés. Les femmes détournaient incessamment la tête, et, trompées dans leurs désirs, l'impatience se signalait sur de jolis fronts bien purs par une ride légère qui venait un instant l'obscurcir. Les hommes regardaient la voûte de la chapelle, le prêtre, et quelquefois le camp ennemi, — c'est-à-dire les femmes.

Les amans parurent. Une espèce de héraut d'armes, d'huissier, — je ne sais de quel nom l'appeler, les précédait fièrement. — Pour sa taille, ses plumes, sa longue épée, et surtout l'importance de ses manières, il ressemblait assez à nos tambours-majors. Venaient après lui Wilfrid et Aloïse, appuyée sur le bras de Mathilde.

Wilfrid était pâle et souffrant, poursuivi par le songe épouvantable de la nuit précédente;

mais sa beauté n'en était que plus douce, son regard plus affectueux. Aloïse pouvait s'affliger de cette expression de tristesse; à coup sûr, elle ne devait en être mécontente ni s'en plaindre. Maintenant que le ciel allait sanctifier sa tendresse, que toutes ses pensées seraient pures comme le cœur des anges, elle s'abandonnait au plaisir de le voir si beau, si noble; elle était orgueilleuse des suffrages qu'il entraînait. Elle allait vers l'autel, le cœur plein d'une joie qu'aucun trouble n'altérait. Insensible au murmure flatteur qui s'éleva autour d'elle, Aloïse ne voyait que Wilfrid dans cet enthousiasme d'admiration qu'elle avait excité.

Le chevalier la conduisit aux pieds de sa mère. Aloïse s'y mit à genoux; elle reçut sa bénédiction; et la baronne, l'ayant baisée sur le front: — Va, ma fille, lui dit-elle, va, la parole de Dieu t'unira pour toujours à mon sang.

Les amans prirent place devant l'autel; la cérémonie commença. — Moi, je suis peuple, je l'avoue; je ne trouve rien de bien beau dans les mariages que la loi seule sanctionne; il me semble qu'il y a dans l'émotion religieuse quelque chose de grand, de beau dont la raison ne peut se défendre, que subit tout homme chré-

tien ou athée — qu'il se rappelle sa vie entière — mais qu'il demanderait vainement à l'officier de l'état civil.

Placés l'un près de l'autre, les fiancés ne se voyaient plus : autour d'eux rien ne les touchait ; ils étaient plongés dans cette extase mystique qu'il ne faut chercher ni à comprendre ni à expliquer. Wilfrid ne put y échapper. La religion est le délire des âmes tendres ; c'est un délire qui suit la fièvre d'amour. — Le prêtre et l'autel resplendissaient de lumières ; les flambeaux d'argent, les vases sacrés, l'encens, dont la fumée s'élevait en nuages,... l'imagination grandissait tout. Dieu ne parut pas avec plus de majesté à Moïse quand il lui donna la loi sur le mont Sinaï qu'il ne parut aux fiancés dans l'étroite enceinte d'une chapelle du château.

La cérémonie touchait à sa fin. Wilfrid et Aloïse se prosternèrent sur les marches de l'autel. Le prêtre s'approcha d'eux, il leva les yeux au ciel, et les admit au banquet, où tout le sang d'un Dieu fut répandu. Maintenant un mot va lier pour toujours les destinées des fiancées.

— Mon fils, tu la prends pour épouse ? tu la

protégeras contre ses ennemis? tu la conduiras dans la voie du Seigneur?

— Oui.

— Et toi, ma fille, consens-tu à vivre son épouse fidèle et soumise?

On n'entendit point la réponse. Un cri épouvantable partit de l'entrée de la chapelle, et un chevalier tout armé, tout couvert de sueur et de poussière, se précipita au milieu des assistans; il arracha avec violence son casque et sa visière, et laissa voir un œil égaré et des cheveux en désordre.

—Aloïse, me reconnais-tu?... Et toi, moine perfide, lâche chevalier de Ferlead, me reconnais-tu?

C'était Guiscard. — Aloïse ne crut vraiment pas à sa présence réelle; elle s'imagina que son ombre sortait du tombeau pour la punir et la tourmenter. Terrifiée, anéantie, elle tomba sans mouvement sur les marches de l'autel.

Un silence d'horreur succéda aux paroles menaçantes de Guiscard. Alors une vieille femme parut sur le seuil de la porte, et riant, d'un rire infernal, elle s'enfuit avec la rapidité de l'éclair, laissant tous les spectateurs stupéfaits de cette singulière apparition.

— Barons et chevaliers normands, dit Guiscard, je déclare que Wilfrid de Ferlead est un traître indigne de porter une épée ; je déclare qu'il a usé de maléfices pour séduire la comtesse du Sapp et l'enlever à mon amour. Mais la cérémonie n'a point été terminée; je viens la réclamer, elle est ma fiancée.

— Barons et chevaliers, dit à son tour Wilfrid les yeux brillans de colère, les veines du front gonflées, je jure devant Dieu que je croyais le chevalier Guiscard blessé à mort dans la dernière bataille; mais il n'a aucun droit sur la comtesse du Sapp, car elle est aussi ma fiancée, et la voilà presque mon épouse.

—C'est vrai! c'est vrai! s'écrièrent les barons et les chevaliers.

— Eh bien! soit, répondit Guiscard, je ne m'y oppose pas. Voilà mon gant, que Wilfrid le relève s'il a du cœur; demain le fer décidera entre nous deux!

Wilfrid s'empara du gant avec frénésie. — Demain, chevalier Guiscard, j'espère te prouver que Wilfrid de Ferlead ne refuse pas l'hospitalité à ceux qui la demandent avec tant de politesse.

Il lui dit quelques mots à l'oreille, et Guiscard, lançant un dernier regard sur Aloïse, partit en s'écriant : — Elle me sera rendue !

—

XLVIII.

La Chambre nuptiale.

Aloïse rouvrit les yeux aux dernières paroles que se dirent les deux rivaux; elle les vit s'approcher l'un de l'autre, elle comprit les paroles qu'ils s'étaient dites. Emportée par ses craintes, elle se leva pour les joindre et les séparer; Mathilde la retint. Pleurs, gémissemens, cris douloureux, paroles entrecoupées, tout se succéda sans ordre; elle arracha les fleurs dont sa tête était ornée, elle déchira son voile. — Les convives, qui étaient venus au château pour une fête, se firent abaisser le pont-levis et regagnèrent leurs manoirs.

La famille resta donc seule dans ce château tout à l'heure si bruyamment agité : trois femmes, une mère, une amante, une sœur, pleuraient ensemble autour d'un chevalier dont le cœur n'était troublé que de leurs ennuis.

Baigné des larmes dont il était l'objet, entouré de ces femmes chères à tant de titres, il avait presque retrouvé la sérénité d'âme dont un vague pressentiment l'avait privé avant l'arrivée de Guiscard. Il leur disait : — Cessez donc vos pleurs; ils me font injure. Me croyez-vous un chevalier qui portait une épée pour parade? Vous le savez, ce n'est pas moi qui le premier l'ai tirée du fourreau. — Aloïse, ne pleure plus; — je reviendrai, je reviendrai vainqueur, je t'en fais le serment.

— Oui...... mais tu reviendras couvert du sang de mon fiancé...

— Aimerais-tu mieux que le mien fût répandu?...

— O mon ami !..... s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras; mais, un peu confuse de ce mouvement, elle s'éloigna de quelques pas : — Wilfrid, Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie pour la tienne; mais Guiscard était aussi fiancé, et je lui suis parjure.

— Non, Éthelred, non, tu l'as vu comme moi porté sur un brancard au milieu des sanglots de ses soldats; n'as-tu pas entendu les cris qui annonçaient sa mort? Il était mort pour toi, Éthelred, pour tous deux; tu étais quitte avec tes sermens.

— Il me semble que tu as raison, répondit-elle; et pourtant si tu es vainqueur et que lui... Je l'aimais, Wilfrid, je l'aimais comme un frère...; s'il ne m'avait demandé que mon amitié!..... Demain il sera étendu sans vie, sans que ses lèvres puissent dire une parole, une seule parole de pardon à celle qui fut si long-temps sa sœur!..... O Wilfrid! prends pitié de moi!..... Mais non!..... si c'était toi qui allais succomber! Wilfrid, défends-toi; promets-moi de te défendre... Grand Dieu! cette main brûlante peut donc tout d'un coup devenir froide et glacée, ces yeux se fermeraient pour toujours, et mes baisers ne les ranimeraient pas!

Ses pleurs redoublèrent, sa voix fut étouffée par les sanglots.

— Mon fils, dit la baronne, je suis vieille, infirme, je n'ai que toi pour protecteur, tu m'as long-temps abandonnée, et maintenant

que je viens de te retrouver, faudrait-il donc te perdre sans retour? Jure-moi que tu triompheras!

— Mon frère, dit à son tour Mathilde, n'écoute pas Aloïse; ce chevalier ne mérite aucune pitié. Vraiment, il lui convenait bien de prétendre à la main d'Aloïse; sa figure est repoussante! Frappe-le, mon frère, et reviens promptement nous consoler.

Assurément ces conseils étaient inutiles: Wilfrid, en acceptant le combat qu'un *étranger* lui offrait, avait peu de disposition à se montrer généreux aux dépens de ses jours. D'ailleurs il était amant, cet étranger était son rival, l'intérêt de son amour et de sa sûreté personnelle lui faisaient une loi de ne pas ménager ses coups.

La nuit les sépara. Mathilde rentra dans la chambre de sa mère, où elle couchait à côté d'elle. Aloïse..... hélas! son appartement avait été embelli dans la matinée pour qu'il fût plus digne de recevoir les nouveaux époux. Lorsqu'elle s'y vit seule! entendez-vous bien, seule? que de rêves évanouis, que de chimères brisées contre la réalité! Elle se les rappela toutes. Assise sur le lit, la tête penchée sur son

sein, elle redemanda à son imagination ses brillantes illusions. C'était là que Wilfrid devait venir le même soir là, que sans crime elle pouvait tout accorder à son amour; et alors elle songeait à la manière étrange dont ils s'étaient rencontrés, à cette intimité du cloître si heureuse, où l'amour parlait le langage de l'amitié, où, sous le nom de frère, l'amour se faisait entendre au cœur de l'amante. Que de mystère dans sa tendresse, que de respect dans sa passion! Le jour était arrivé où le prix en allait être payé, partagé... Moine, il était le plus séduisant des hommes; sous le casque, le plus beau des chevaliers. Elle se retraçait toutes les grâces de sa personne, elle s'enivrait au feu des baisers qu'elle en avait reçus; son cœur battait rapidement, ses joues s'animèrent. Fuyez, fuyez, douces pensées, songes de bonheur! demain, demain les premiers rayons du soleil éclaireront... Oh! non, grand Dieu! tu ne le permettras pas.

Elle se mit à genoux et adressa au ciel une fervente prière. En se relevant, elle se trouva moins tourmentée : sa douleur était plus calme. Elle enleva ses vêtemens et les rangea à leur place accoutumée. Je ne dis pas

qu'aucun regret ne soulevât sa poitrine à mesure que chaque voile, en tombant, découvrait un des trésors de sa beauté. Ce n'était pas avec ce silence tranquille qu'elle attendait les apprêts du coucher le jour de son mariage ; mais, hélas ! ce mariage avait été interrompu, un seul mot restait à dire, et ce mot elle n'avait pas eu le temps de le prononcer.

Son dernier vêtement était tombé, aucun voile ne cachait plus son sein, une robe légère lui descendait au genou, ses jambes étaient nues, elle s'approchait de la lampe pour l'éteindre..... la porte de la chambre s'ouvrit, Wilfrid entra.

A cette vue elle allait jeter un cri de frayeur; Wilfrid lui ferma la bouche en y plaçant ses doigts.

Elle s'assit sur son lit, la tête cachée dans ses deux mains; Wilfrid s'assit à côté d'elle. Étonné, confus de sa position, il se taisait, il n'osait jeter les yeux sur elle ; il craignait l'effet de ce regard.

— Éthelred, dit-il après un assez long silence, ne crois pas que je vienne abuser de l'hospitalité, de l'amour... mais demain.

— Oh! oui, demain! s'écria-t-elle en levant la tête, qu'elle baissa aussitôt; parle, que veux-tu de moi?

— Éthelred, nous sommes mariés!

— Non, Wilfrid; tu...

— Aux yeux du monde; mais aux yeux de Dieu, aux cieux, Éthelred! ce mot, que tu n'as point prononcé, n'était-il pas sur tes lèvres, dans ton cœur?

— Wilfrid, quand j'ai pensé que le chevalier Guiscard était mort, je pouvais, je désirais le prononcer; mais en se présentant devant moi, il l'a arrêté sur ma bouche, car c'est à lui qu'ont été faits mes premiers sermens; sa mort et sa volonté seule devaient m'en délier.

— Mais tu penses donc qu'un jour tu deviendras la femme du chevalier Guiscard? Tu recevrais sa main teinte de mon sang!...

— Wilfrid! Wilfrid! répondit-elle avec anxiété, tu veux donc me faire mourir?

— Eh bien! si tu ne dois jamais appartenir à Guiscard, quels vains scrupules m'opposes-tu? Ah! laisse à ton amour le soin de prendre ma défense. Oh! si demain...

— Wilfrid, Wilfrid! s'écria-t-elle en levant vers lui ses yeux remplis de larmes.

— Mourir sans avoir obtenu de toi la récompense de tant d'amour, de mes derniers regards le voir se rire de moi et me dire : — Elle me sera rendue !

— Wilfrid, Wilfrid !... Elle s'appuya sur son épaule, toujours pleurante.

— Si tu étais à moi, si une barrière insurmontable te séparait de lui ! Veuve du vaincu, le vainqueur n'oserait te montrer un visage odieux ; sur mon lit de mort, je serais plus heureux que lui.

— Dieu nous punit, Wilfrid, d'avoir violé sa loi.

— Dieu ! ne nous a-t-il pas bénis ? n'a-t-il pas reçu nos promesses, nos sermens ? Crois-tu que le ciel soit jaloux du bonheur de deux amans ? Ah ! ne t'éloigne pas, reste près de moi, Éthelred. Je m'étais fait une image si brillante de cette soirée ! que de projets j'avais formés ! Là, je devais recevoir ses premiers baisers ! là, le frémissement de ton sein...

— O Wilfrid, séparons-nous !

— Que ton sourire était doux et malin, qu'il...

La tête d'Éthelred s'abaissa sur le bras de Wilfrid. Les oscillations de son sein étaient ir-

régulières comme ses soupirs; un nuage était tombé sur sa vue... L'amour pouvait à présent tout lui demander.

— O mon amie, prends courage, relève ton front, que tes yeux regardent mes yeux! c'est de toi que je veux l'obtenir et non de ta faiblesse.

— Wilfrid, que Dieu ait pitié de moi! commande à ton épouse.

Qui pourrait redire les délices, les tourmens de cette nuit délicieuse? Époux heureux qu'aucun danger n'inquiète, qu'aucun remords ne trouble, que vos transports sont misérables! Votre premier rendez-vous est déjà une nuit de mariés, votre lune de miel finit avant d'avoir commencé.

Femmes qui me lirez peut-être, vous dont la pudeur se proclame farouche, n'allez pas médire d'Aloïse, car, je vous le déclare, si jamais une de vous se trouve à pareille heure, à pareil lieu, avec l'amant cher à son cœur et qu'elle se soit retirée vierge de ses embrassemens, je vous le déclare, qu'elle ne s'en glorifie pas, mais qu'elle en remercie cet amant ou qu'elle le punisse, car je ne saurais décider ici lequel des deux lui est dû. — La vertu! c'est

plus qu'un nom sans doute, mais c'est un attribut du cœur humain périssable.

Aloïse mêlait des pleurs à ses caresses, de l'ivresse des sens elle passait tout-à-coup à l'anxiété la plus vive, et ses paroles devenaient tristes, douloureuses, saccadées. Ce terrible soleil du lendemain, elle croyait le voir se lever avec des rayons de songe; elle entendait le cliquetis du fer, les boucliers étaient fracassés, les cuirasses rompues, l'épée se frayait un passage dans la poitrine, — cette poitrine où elle appuyait maintenant sa main. — Elle tremblait, elle s'arrachait des bras de Wilfrid, mais elle retombait près de lui, mourante, respirant à peine, et elle retrouvait sous ses baisers la vie et les illusions du bonheur.

Fatiguée, elle s'endormit; son sommeil fut paisible sur le bord de l'abîme, son amour se reposa dans le plus doux songe. La nature lui devait cela, et d'ailleurs n'avez-vous pas entendu raconter qu'un voyageur monté sur un frêle bateau, s'étant abandonné imprudemment au cours d'un de ces fleuves d'Amérique interrompus par d'immenses cataractes, s'aperçut qu'il luttait vainement contre la rapidité du torrent; qu'alors il s'enveloppa dans son man-

teau, rêva les yeux des filles d'Europe, et fut englouti dans le gouffre au moment où ses lèvres... Il ne se réveilla pas; son rêve fut seulement interrompu. — Aloïse se réveillera. — Qu'importe pour l'heure présente?

Wilfrid se réjouit de sa sérénité, il contemple avec délices cette belle tête qu'aucun chagrin n'altère plus; il sort avec précaution de la couche, il est debout, prêtant l'oreille au moindre bruit; approchant sa bouche de la bouche d'Aloïse, il respire son âme... Plus d'une fois il songe à se retirer, mais le jour n'est pas encore venu, et que faire du temps qu'il va passer loin d'elle en attendant l'heure du combat? En voyant son sein qui s'élève et s'abaisse, une fièvre brûlante le transporte, sa raison s'égare; il va l'entourer de ses bras, la réveiller peut-être...

Mais le jour commence à paraître, la lampe pâlit à ses premières lueurs; il s'éloigne à pas lents, regardant derrière lui. La porte s'est ouverte, il a entendu un soupir, il revient... Les traits d'Aloïse sont toujours tranquilles, ses paupières sont fermées... — Adieu, dit-il, adieu!... et il se penche vers elle... Aloïse, je puis mourir, mais je ne pourrais pas me séparer de toi.

XLIX.

Le Duel.

Il referma la porte sans le plus léger bruit, et il descendit silencieusement à la salle d'armes, où les premiers rayons du soleil se brisaient déjà sur les casques et les cuirasses suspendues aux piliers. — Par un effort sur lui-même, il refoula pour un instant ses souvenirs au fond de son cœur, et il examina attentivement, sans trouble, sans palpitation, les armures diverses. Il en essaya deux : n'y trouvant pas ses mouvemens assez libres, il en détacha une troisième et l'endossa; ensuite il parcourut ses longues écuries, il y passa en revue,

l'un après l'autre, ses chevaux, qu'à coups de fer de lance il fit lever de leur litière, où la plupart dormaient encore. Il choisit le plus frais, celui qui hennit avec le plus d'ardeur, le toucha doucement de la main sur les flancs, comme si en le flattant il eût voulu l'engager à se bien conduire. Le brave animal y fut sensible et comprit peut-être ce qu'on lui demandait, car il releva la tête fièrement et bondit avec de joyeux transports sous le chevalier.

Wilfrid était tout prêt. Avant de quitter le château, il alla sous les fenêtres de la chambre nuptiale; il y resta quelques instans, et crut voir une ombre se dessiner sur les vitraux. Tout son corps en frissonna; mais cette illusion fut promptement dissipée; et, jugeant qu'Aloïse dormait encore, que peut-être un rêve heureux lui souriait, l'amour, qui est un peu égoïste, murmura seulement : — Elle dort, et moi!... Ah! puisse ton sommeil durer toujours si je ne dois pas revenir, ou bien que, vainqueur, mes baisers la réveillent!

Il fit tourner son cheval, et se dirigea vers la porte principale du château, non sans avoir profondément soupiré et maudit la coutume qui portait les hommes à s'entretuer. — Cette

coutume, il en était l'esclave, l'esclave forcé; il n'y avait pas d'exemple qu'un chevalier de haut lignage eût reculé devant un combat, soit à la lance, soit à l'épée.

Les gardes étaient à la porte; ils saluèrent respectueusement le seigneur du manoir et abaissèrent le pont-levis pour lui livrer passage. Aucun d'eux ne le suivit; défense en fut faite. Il s'achemina donc seul vers le lieu du rendez-vous; c'était seul aussi que Guiscard y devait venir. — Duel à mort! pour témoins le ciel et les rochers. Wilfrid traversa le bois où la vieille de la chaumière s'était montrée depuis son retour; il traversa encore une longue bruyère, et au pied d'un rocher, sur une plate-forme oblongue, il s'arrêta.

Guiscard n'était pas encore arrivé. C'est le moment critique celui-là, le moment où le courage factice s'évanouit, où sans bruit, sans tumulte, sans quelque chose qui fasse bouillonner le sang, le cœur se refroidit dans l'attente, où la mort se montre telle qu'elle est, sans joyaux sur la tête, sans fleurs à la main. L'ennemi qui vous a outragé ne vous présente pas encore un visage odieux; ce n'est plus lui que vous voyez, mais le fer que son bras sait

manier, ce fer en vain, par mille ruses d'escrime, vous l'avez trompé, il vous frappe enfin...... et puis vous regardez autour de vous; la nature est belle, tout y est vie, force, espérance, verdure des champs, feuillage transparent des arbres, azur du ciel vous apparaissent à travers le corps décharné d'un squelette. Qu'avez-vous fait maintenant de votre colère? Je vous dis que si vous n'êtes pas franchement courageux, un enfant de la race des braves, vous pâlirez, et que... Non, vous ne fuirez pas; c'est une sentence qu'il faut subir bon gré mal gré, comme celle qui vous condamne à l'échafaud, et le juge qui l'a prononcée c'est l'homme, et vous vous battrez, mais semblable au criminel en vous laissant traîner par votre bourreau.. Oh! si vous étiez philosophe, la scène changerait. Wilfrid, par exemple, sait ce qu'est la vie, ce qu'elle vaut, ce qu'on perd en la perdant; il la défendra sans peur aucune, sans colère, sans passion, car c'est un bien dont il aime à jouir, mais dont il ne sentira jamais la privation. Aussi, pendant qu'il est seul sur la plate-forme, la mort, qui fait craquer ses ossemens autour de son cheval, n'altère pas un seul de ses regards. Il rêve les bai-

sers, le délire de la nuit passée, c'est Aloïse... le murmure des roseaux, c'est Aloïse; l'horizon qui s'égaie au lever du soleil, c'est Aloïse; les oiseaux qui le chantent, Aloïse. Il a encore sa vie tout entière, il n'aura rien mis en jeu : quand les lances presseront les boucliers, quand les épées tomberont sur les cuirasses, n'en sera-t-il pas temps alors! Jusque-là jouir du moment est chose sage et logique.

Mais voilà Guiscard, son cheval a déjà l'éperon dans les flancs, il s'avance au galop; Wilfrid se précipite au même instant à sa rencontre; mais si vite que son cheval l'entraîne, il ne l'empêche pas d'entendre au-dessus de sa tête un rire satanique, et d'un regard il a reconnu sur les rochers la vieille de la chaumière, entourée de six femmes vieilles et hideuses comme elle. — Fille du diable, que me veux-tu donc? lui cria-t-il.

Les chevaux se sont rencontrés, ils roulent à terre, et les chevaliers, qui sont tombés en même temps, ne se relèvent plus.

— Ah! mes filles, je vous l'avais bien dit; il y a à faire, descendez avec moi.

— Mais, Galud, lui répond une des vieilles, est-ce que tu ne crains pas leur poignard?

— Leur poignard! s'écria-t-elle en leur lançant un regard de mépris; quand je vous ai dit qu'ils danseraient demain au sabbat, est-ce qu'ils peuvent manier un poignard? Allons, venez.

Les vieilles n'obéirent qu'avec répugnance : soumises à l'ascendant de Gulud, elles n'osaient résister à sa volonté, et la suivirent.

— Quant aux chevaux, ils n'ont pas un souffle de vie; mais voyez, n'est-ce pas pitié que de méchans hommes tuent de si belles bêtes?

La sybille flatta les deux animaux de sa main rude et calleuse. Elle s'approcha des chevaliers avec une espèce de rage, les poussant du pied pour les retourner, car ils avaient la face collée à terre; elle arracha leurs casques et leurs visières, et, quand elle découvrit les traits de Wilfrid, elle se mit à danser autour de lui avec des gestes insultans.

— Beau chevalier, viens donc serrer le bras de la vieille et lui écraser les os dans ton gantelet de fer!... Ah! beau chevalier, tu ne m'avais pas appelée à pareille fête! Gulud vient sans qu'on l'invite.

Elle s'empara des mains des autres vieilles.

— Une ronde, mes filles, une ronde pour respirer le fumet de leur sang! Mais prenez garde de heurter le corps de ces pauvres chevaux.

Les vieilles dansèrent en chantant des paroles que je ne pourrais écrire ni vous lire sans prompte confession, et j'ai l'habitude de n'approcher du tribunal de la pénitence qu'une fois l'an.

Gulud enfin commanda une halte; les vieilles, à son exemple, se mirent à dépouiller les chevaliers. Tous deux étaient frappés dans la poitrine; le fer de la lance avait traversé la cuirasse.

— Ah! mes filles, ils étaient beaux tous deux, dit Gulud quand ils furent complètement nus. Le chevalier Guiscard devait être le plus fort; il a les bras, les cuisses deux fois plus gros que l'autre.

— Oui, mais l'autre était plus joli. Ah! mes filles, regardez donc comme il était bien fait! quelle fine taille! les belles épaules blanches!

— Tais-toi, Hugonde! cria la Gulud; c'est lui qui m'a écrasé le bras. Ce sont pourtant là ses doigts, ses mêmes doigts. Tenez, mes filles,

voyez comme je les tourne! Ah! beau chevalier....

Elle s'éloigna, puis elle jeta un grand cri.

— Mes filles, il faut les emporter avec nous; ils nous serviront à opérer des charmes. Je couperai sa main, celle qui m'a brisé les os, je la rôtirai sur des charbons; nous l'enduirons de poix-résine, et nous la ferons brûler au chevet du lit d'une fiancée.

Une autre vieille arriva : elle dirigeait un cheval qui traînait une charrette.

— C'est bien, Ratille, c'est bien, tu m'as entendue. Arrête là, Ratille, arrête là...... nous allons charger ces deux corps dans la charrette. Eh bien! aidez-moi donc!

Elles y placèrent assez facilement Wilfrid; mais Guiscard, dont la taille était colossale, leur donna plus de mal; leurs efforts réunis en vinrent à bout.

Quand Gulud les vit côte à côte : — Mes filles, dit-elle, vous n'avez jamais pu trouver d'hommes qui veuillent vous épouser; moi, je vous donne deux maris. Toi tu coucheras avec le gros, toi avec le gentil, mais il n'aura qu'une main pour te caresser; je commencerai par

prendre celle dont je veux faire un cierge nuptial.

Elle poussa un éclat de rire si extraordinaire que les commères elles-mêmes en furent effrayées.

— A présent, mes filles, tout cela est bien. Il faut laisser ici les boucliers, les cuirasses : quand ils verront cela, ils se mettront à genoux et ils invoqueront le grand saint Michel contre le diable, mais le diable se moquera d'eux, mes filles.

Elle flatta une seconde fois les chevaux, les embrassa sur le cou; puis, jetant un regard de défi autour d'elle comme si elle eût voulu braver la nature entière : — Partons! s'écria-t-elle.

—

L.

Les deux Soeurs.

Six mois s'étaient écoulés depuis cette tragique aventure. La baronne de Ferlead était morte, moitié de vieillesse et moitié de chagrin; mais Aloïse et Mathilde, toutes deux jeunes et pleines de force, avaient mieux résisté à cette rude épreuve, et, quoique les larmes qui coulaient sur leurs joues en eussent d'abord terni l'éclat, déjà cependant la rose y reparaissait avec cette fraîcheur dont elle brille, lorsque les premiers soleils du printemps ont échauffé sa tige en la dépouillant

du blanc manteau de frimas que l'hiver y a déposé.

Il n'est point d'éternelles douleurs — si l'on en excepte les rhumatismes et la goutte; — les maladies du cœur sont ou mortelles ou soumises à une prompte guérison; c'est une loi de la nature contre laquelle ne peuvent rien les plus héroïques traités de *sentimentalisme.*

Aussi Aloïse et Mathilde, qui avaient été foudroyées par la vigueur du coup, se relèvent peu à peu. Insensiblement elles se remirent au *statu quo* de la vie habituelle, et elles en étaient justement à ce *statu quo* six mois après l'enlèvement du corps du chevalier par les trois sorcières.

Elles avaient quitté la grande salle du château où elles venaient de terminer le repas du matin, et elles étaient maintenant assises près de la fenêtre unique de la chambre d'Aloïse. De cette fenêtre la vue s'étendait au loin et découvrait l'immense paysage de bois, de montagnes, de vallées et d'étangs qui se déroulait autour du manoir de Ferlead. Elles contemplaient ce paysage avec un muet enthou-

siasme, et, permettant à leur imagination un voyage dans les espaces imaginaires, elles bâtissaient en architectes habiles ces châteaux chimériques que, par une raison à nous inconnue, l'histoire a placés sous la domination du roi le plus virtuellement catholique de la vieille Europe.

Un nuage gris passa devant le soleil, dont la vapeur épaisse jeta comme un voile sur le mouvant tableau auquel les deux amies trouvaient tant de charmes, les ramena toutes deux au sentiment de leur présence respective, et le silence qu'elles avaient gardé jusqu'alors fut subitement interrompu.

— Hélas! dit Mathilde en tirant de sa poitrine un profond soupir, hélas! ma bonne sœur, c'est pourtant par une belle journée comme celle-là que notre noble frère a disparu.

Aloïse soupira douloureusement, et une larme mouilla sa blonde paupière.

— Et dire que jamais on n'a pu savoir ce qu'il était devenu, qu'aucun indice..... Oh! plus j'y songe, ma sœur, et plus je suis por-

tée à croire que votre fiancé Guiscard l'a fait lâchement assassiner.

— Non, ma sœur, non, cela est impossible; Guiscard est un brave chevalier, et quand je serais certaine que sa main m'a privée de mon époux, je n'en rendrais pas moins témoignage à son honneur.

— A merveille, répliqua Mathilde d'un ton piqué, je n'attendais pas moins de vous.

— Et pourquoi? Veux-tu que je sois injuste envers lui, Mathilde? Qu'ai-je à lui reprocher? n'a-t-il pas toujours été mon protecteur? Avant de connaître ton frère avais-je un autre ami sur la terre? O! Mathilde, j'ose jurer devant Dieu que, dans aucune circonstance, Guiscard ne s'est conduit qu'en loyal chevalier. Non, il n'a point lâchement assassiné ton frère Wilfrid, mon cher époux; mais croyons plutôt que tous deux ont été victimes d'un ennemi commun, et, loin d'accuser l'un du malheur de l'autre, pleurons-les tous les deux, car ils reposent sans doute dans la même tombe, si on ne leur a pas refusé les honneurs de la sépulture.

— Tu dis peut-être vrai, répondit Mathilde à moitié convaincue.

Et les deux amies s'étant embrassées continuèrent à regarder le magnifique paysage que dominait le château de Ferlead.

—

LI.

Une Heure de garde.

Pendant que Mathilde et Aloïse s'entretenaient ainsi de ce duel si mystérieusement terminé, il y avait à la porte du château une conversation qui roulait sur le même sujet.

L'un des interlocuteurs était un vieillard que l'âge n'avait point encore courbé, mais sur le front duquel il avait imprimé son ineffaçable sillon; sa figure un peu rude, balafrée par plusieurs blessures aujourd'hui bien cicatrisées, dénotait une certaine franchise toute martiale, dont l'expression inspirait à la fois le respect et la confiance; ses épaules étaient

fortes et larges, et toute sa personne, quoique maigre et décharnée, annonçait une vigueur peu commune, à laquelle les années n'avaient encore rien ôté. Il était équipé d'une armure complète; seulement sa visière était levée et sa lance au repos. Ses dispositions, naturellement belliqueuses, semblaient être devenues les plus bienveillantes du monde. — C'était la paix sous les armes.

En face de lui, sur la herse du pont-levis, se tenait assis un autre vieillard moins chargé d'années, quoique le fardeau eût davantage incliné sa tête vers la terre. C'était bien certainement une des plus joyeuses figures du onziècle siècle; le sourire en avait tellement contracté les muscles et s'y était si bien logé, qu'on pouvait l'y croire établi à perpétuelle demeure; il avait encore tous ses cheveux, sur lesquels soixante hivers avaient déposé leurs frimas; il ne portait ni épée ni lance; ses membres n'étaient point accoutumés à semblable bagage; d'ailleurs le costume dont il était revêtu révélait une autre destination que celle d'aller pourrir un jour sur quelque champ de bataille; il était enveloppé d'une grande robe blanche dont l'extrémité infé-

rieure aurait balayé la terre, sans la précaution avec laquelle on l'avait relevée et attachée au cordon annulaire qui formait la ceinture du personnage.

Ces deux interlocuteurs, que vous avez sans doute reconnus à ce portrait d'une incontestable fidélité, ne s'amusaient pas à contempler les pittoresques alentours du château de Ferlead, comme les deux amies dans la chambre nuptiale, mais un succulent filet de chevreuil, arrosé, non pas d'un filet de malvoisie, car en ce sens filet veut dire petit ruisseau; mais un succulent filet de chevreuil, arrosé par un fleuve de malvoisie, occupait leurs facultés d'une manière presque exclusive, ne permettant à la conversation de marcher qu'avec de longues et fréquentes interruptions.

— Alors, comme vous le dites, mon brave frère, il paraîtrait que ce troisième flacon est d'une qualité supérieure à celle des deux autres qui l'ont précédé, demanda avec un air de sérieuse conviction le moine qui tirait un quatrième flacon d'un immense panier où deux autres étaient encore couchés à côté d'une belle oie normande.

— Hum! hum! répondit le soldat après avoir bu d'un seul trait le vin qui lui était présenté; hum! oui effectivement, je crois que celui-ci vaut encore mieux.

— Le vin se fait bien dans les caves du château, répliqua le frère, et Dieu, — signez-vous, mon frère, — Dieu a permis que la récolte ait été assez abondante cette année ; et il en était besoin, mon frère, car, premièrement, les lanciers du comte Roger, et, après eux, les soldats de notre jeune duc, ont fait une terrible saignée. Pourtant Guillaume défendit le pillage, et quoique les frères eussent pris les armes contre lui, il leur pardonna à tous et leur donna pour abbé un de ceux qui étaient au nombre de ses ennemis les plus acharnés. Il est vrai que le duc était si occupé auprès d'un chevalier qui s'était battu avec le comte Roger, ce brave chevalier qu'on croyait tué, qu'on avait enseveli et qu'on allait enterrer tout vivant s'il n'eût jeté un cri si haut..... si haut..... Eh bien! vous ne parlez pas, mon frère Anguerrand? Hein! un verre de ce cinquième flacon..... qu'en dites-vous?

— Hum! hum! je pense qu'il est vraiment préférable.

Et, sans ajouter une parole, il vida tranquillement le cinquième flacon; puis, reprenant ses armes, faisant quelques pas en avant et en arrière, il s'approcha d'Audibert Plectran et lui dit avec un air mystérieux :

— Le chevalier Guiscard n'est pas mort; il reviendra.

— Et le frère Wilfrid? demanda Audibert.

— Il ne m'en a rien dit, répondit Anguerrand en montrant une petite image de la Vierge, en plomb, à peu près semblable à celle que porta plus tard à son chapeau le véritable vengeur du peuple, le bourgeois Louis XI.

— En vérité, mon frère, c'est une chose bien étonnante que la manière dont ces deux braves jeunes gens ont disparu : il faut que le diable ait surpris leur âme en état de péché mortel, et, à la tête d'une vingtaine de démons, se soit emparé de leurs personnes; car il en fallait bien vingt au moins pour réussir : à lui seul il n'eût osé rien entreprendre.

— Tu n'as jamais dit plus vrai, répondit Anguerrand.

— Pourtant, répliqua Audibert Plectran, Satan est doué d'une force corporelle bien extraordinaire. Avec le doigt de la main gauche il a couché sur le dos un des plus braves frères de l'ordre de Saint-Évroult, et ce fut lui bien certainement qui terrassa le digne abbé de Toni dans un des corridors du monastère.

— Oui, oui, frère Audibert, mais le chevalier Guiscard n'avait rien à craindre de ce diable-là.

— Hein! murmure Audibert en se signant, est-ce qu'il aurait quelque communication avec l'esprit infernal?

— Pas plus que vous et moi, mon frère; mais si vous m'en croyez, nous boirons ce dernier flacon à sa santé, car je suis bien assuré que le chevalier Guiscard, mon noble maître, est encore au nombre des vivans.

Le panier qu'Audibert Plectran avait apporté pour charmer l'ennui de ces heures de garde, que le temps, *qui toujours fuit*, semble prolonger à plaisir; ce panier, dis-je, — et quel panier! — ne contenait plus rien des provisions dont il avait été rempli. La garde

d'Anguerrand finissait, un autre soldat s'avançait déjà pour le remplacer, lorsque les deux amis virent se diriger vers eux un groupe de cinq personnes.

—

LII.

Le Retour.

Le soleil était dans toute sa force; mais un vent léger, en rafraîchissant l'étouffante chaleur de ses rayons, soulevait par intervalle des flots de poussière qui formaient un nuage impénétrable aux regards.

Ainsi, le soldat et le moine, après avoir parfaitement distingué cinq formes humaines, les perdirent bientôt de vue, et ne les retrouvèrent qu'au moment où le vent reprit haleine et s'arrêta.

Un secret pressentiment faisait battre le cœur des deux amis; il leur semblait que

quelque chose d'extraordinaire devait avoir lieu, et sans rien préciser, sans reconnaître les personnages qui s'avançaient vers eux, et dont une grande distance les séparait encore, ils prenaient à ces personnages un intérêt dont ils ne pouvaient se défendre.

A mesure que les cinq formes humaines approchaient, le trouble d'Audibert et d'Anguerrand augmentait; un frisson — je ne sais quel frisson — parcourut tout leur corps; ils se passaient la main devant les yeux comme pour bien s'assurer qu'ils n'étaient pas en proie à quelque hallucination, puis ils se parlaient bas à eux-mêmes, et leurs lèvres murmuraient : — Non, mais non, cela n'est pas possible.

Le groupe qui s'avançait ainsi vers le château se composait de trois femmes et de deux hommes : les trois femmes étaient attachées ensemble par un cordon qui leur serrait les bras sur les hanches, de manière à ce qu'elles ne pussent les remuer; leurs cheveux s'échappaient épars de leurs têtes nues et tombaient en désordre sur la poitrine et sur les épaules. Un costume horriblement bizarre complétait la singularité de cette apparition.

Elles semblaient marcher avec peine, se retournant parfois vers ceux qui les conduisaient, et proférant la menace et l'injure; mais ces derniers s'en étonnaient faiblement, car chaque fois que cette tentative de résistance avait lieu, un long bâton, dont leur main était armée, s'appuyait sur les épaules des trois femmes et les forçait à précipiter le pas.

Ces deux hommes ne portaient ni le costume des chevaliers, ni celui des vilains, ni celui des laïques; c'était un costume qui n'appartenait à aucune des classes connues et habillées de la société d'alors. Ils avaient les jambes nues, la tête nue, les bras nus, seulement une courte tunique bariolée de diverses couleurs, et dont on ne pourrait définir la forme, leur couvrait la poitrine et les reins.

Du reste, dans la relation de ces deux hommes avec les trois femmes, il y avait la plus grande analogie avec les rapports qui existent entre nos excellens gendarmes et les malheureux ou *misérables* dont ils *font la conduite*.

L'un de ces hommes avait des formes athlétiques d'autant plus remarquables, que l'autre était d'une taille moyenne et légèrement des-

sinée. Mais, quels qu'ils fussent, il est indubitable qu'un commissaire de police, bien pénétré de ses devoirs, demanderait aujourd'hui la feuille de route à leur Sosie s'il venait à paraître sur la place publique, fût-il accompagné du vicaire ou même du curé de sa paroisse.

Nonobstant, Audibert et Anguerrand étaient profondément émus.

— J'en jure par le duc Guillaume, c'est lui, s'écria Anguerrand.

— Oui, sans doute, c'est lui, répondit Audibert sur le même ton.

Et, regardant son panier qui était vide, il ajouta :

— Malheur! il ne nous reste pas même un flacon de vin pour le vider en l'honneur d'un si heureux retour.

Ils coururent au-devant du groupe; mais les hommes leur firent signe de garder le silence et de comprimer toute démonstration de joie.

On abaissa le pont-levis, et, avec une solennité qui avait quelque chose d'imposant, on entra dans la cour du château.

—

LIII.

L'Evasion.

Le soir de cette journée, le château de Ferlead était resplendissant de lumières; ses fenêtres brillaient au milieu des murs noircis, comme les étoiles sur la voûte du ciel pendant une nuit sombre d'hiver; les cours retentissaient de cris de joie; les serviteurs et les soldats s'embrassaient en se félicitant, et le vin qui était répandu avec profusion ajoutait encore sa gaîté aux démonstrations d'un plaisir si bruyant.

Dans les jardins, Aloïse et Mathilde étaient assises sur un banc de gazon. Depuis long-

temps c'était leur place accoutumée : la veille encore elles y étaient venues respirer la tiède chaleur d'une soirée d'été; mais aujourd'hui quelque chose de plus réel, de plus positif avait remplacé les vagues rêveries auxquelles leur jeune imagination s'abandonnait avec volupté.

Le regard plein d'un indéfinissable bonheur, deux chevaliers se tenaient debout devant elles, et la conversation avait cet intérêt puissant que lui donne une absence prolongée, et dont la cause remonte à un événement extraordinaire.

— Eh bien! mon frère, tu vas donc nous dire cette histoire. Écoute bien, Aloïse; chevalier Guiscard, asseyez-vous près de moi.

La narration commença.

« Après le duel inévitable, dit Wilfrid, comme nous étions tombés sans vie, les vieilles de la chaumière enlevèrent le corps du chevalier et le mien; elles nous croyaient bien morts. Mais quand elles nous eurent conduits à leur demeure, au milieu des rochers, et qu'elles voulurent commencer leurs opérations, — c'était par moi qu'elles commençaient, il s'agissait seulement de me couper la

main droite, — la douleur me tira de mon évanouissement, et je poussai un cri si terrible que les vieilles en reculèrent d'effroi, et Guiscard s'en réveilla.

— Ils vivent encore ! s'écrièrent-elles.

Et avant que nous eussions pu avoir le temps de nous relever, nous fûmes étroitement garrottés et jetés dans un cachot où nous endurâmes mille tourmens que je ne vous raconterai pas. C'est dans ce cachot que j'appris à mieux connaître le chevalier Guiscard, et, d'ennemis que nous avions été, nous devînmes amis à toute épreuve. — Le malheur nous réunit.

Nous avions souvent la visite des trois vieilles; mais c'était une jeune fille toute fraîche, toute belle d'innocence, qui ressemblait à un ange au milieu de ces démons, c'était une jeune fille qui nous apportait le pain et l'eau nécessaires à notre nourriture. Jamais elle ne nous avait adressé la parole, et toujours elle refusait de répondre aux questions que nous lui adressions; mais un matin — ce matin même — elle s'est approchée de nous avec mystère, et elle nous a dit:

— Vous allez être libres, seigneurs cheva-

liers; mais, si vous avez pitié de moi, ne profitez de votre liberté que dans une heure, car autrement vous seriez causes de ma mort.

Et alors elle a détaché les liens qui nous enchaînaient, et sans dire un mot de plus, mais en nous ordonnant avec le doigt de garder le silence, elle a disparu.

Une heure s'est écoulée, et après nous sommes tombés comme la foudre au milieu des sorcières; elles sont ici sous bonne garde, et demain elles subiront le châtiment qui est réservé à leurs crimes. Mais cette journée, si bien commencée, doit être encore mieux finie. Un prêtre nous attend à l'autel; il terminera la cérémonie de mon mariage, dont je ne regrette plus aujourd'hui l'interruption; mais ce mariage ne sera pas le seul, ajouta-t-il en se tournant vers Mathilde: si Guiscard consent à perdre Aloïse, sa fiancée, c'est qu'il espère en retrouver une qui la remplace, et notre chère Mathilde ne trompera pas un espoir qui s'accorde si bien avec nos plus secrets désirs.

Mathilde rougit, baissa les yeux, les releva sur Guiscard dont la mâle beauté était remarquable sous les habits dont il s'était paré aux

dépens du vestiaire de Wilfrid, et, avec un abandon que les mamans du dix-neuvième siècle recommandent bien à leurs filles de ne pas avoir, elle tendit la main au chevalier.

Et l'on prépara deux *chambres nuptiales*, et.......

—

LIV.

Le Châtiment.

Sur la place d'armes du château, on avait dressé un immense bûcher, d'où s'élevait une potence aussi haute, dit-on, que la fameuse potence où, par ordre d'Assuérus, Aman, premier ministre, — soyez donc ministre! — rendit compte au peuple de Dieu de l'insolence de sa faveur.

Autour du bûcher étaient rangés les hommes d'armes de Ferlead pour écarter la foule des spectateurs, car le bruit d'une exécution si importante avait attiré un grand nombre de curieux, et, d'ailleurs, je ne sais de quelle

puissance électrique a été doué le condamné à mort, mais ses derniers momens ne sont jamais sans témoins : de tout temps le peuple s'est précipité derrière lui pour assister à son agonie, que la torture la prolonge, ou que le bourreau la termine d'un seul coup de hache.

Wilfrid, quoique philosophe, — un philosophe au onzième siècle! — Wilfrid avait cédé à l'usage qui punissait par le feu le crime de la sorcellerie, et, sans ajouter foi à la puissance surnaturelle des trois vieilles femmes, comme leurs autres crimes avaient mérité la mort, il ne croyait pas trop donner au préjugé de l'époque en lui accordant seulement la forme du supplice, car si elles avaient été innocentes à tout autre égard, il n'eût jamais permis qu'on les condamnât à être brûlées pour un forfait chimérique.

Elles furent amenées par Anguerrand qui, sans douter un seul instant de leur intelligence avec le père du mal, n'en gardait pas moins auprès d'elles son imperturbable sang-froid. Elles marchaient devant lui en vomissant des blasphèmes et des imprécations, et certes il n'était besoin de faire écarter la foule pour

qu'elle leur livrât passage, car elle ouvrait ses rangs à mesure qu'elles avançaient, comme si une colonne de feu avait dû la traverser.

On les attacha au poteau : Anguerrand lui-même, et d'une main ferme. Alors il sembla que leurs yeux flamboyaient, et qu'une langue de feu s'élevait comme une aigrette au-dessus de leurs têtes. Loin d'implorer merci, elles prédirent malheur aux maîtres du château, les menaçant d'une vengeance à laquelle ils n'échapperaient plus ; puis ensuite elles chantèrent leur chant de mort :

I.

La lune nous attend ce soir ; ses rayons vont ranimer nos cendres ; mais la lune gardera une tache de sang, et se voilera pendant deux nuits, car elle doit porter le deuil de ses filles chéries. La lune nous attend ce soir.

II.

Que de fois la lune nous a vues, à sa pâle lumière, évoquer les esprits qui obéissaient

à notre voix, et nous dansions avec les esprits, et le monde était soumis à notre empire. La lune délivrera ses filles chéries; elle nous attend ce soir.

III.

La lune éclairera bientôt les ruines de ce château; elle brillera sur le tombeau de ses maîtres orgueilleux que nous foulerons aux pieds; car la lune nous rendra cette vie que les flammes vont nous enlever. La lune nous attend ce soir.

IV.

La lune pour toi, fils du diable, dont le bras.........

Leurs yeux s'étaient alors fixés sur Anguerrand; mais il ne voulut point entendre la malédiction qu'elles allaient prononcer, et le feu du bûcher qu'il avait allumé, poussant devant la flamme une épaisse fumée, étouffa la voix des sorcières, et arrêta leurs chants.

Bientôt, de ces trois corps, il ne resta plus rien que l'anneau qui les avait attachés au poteau, et la foule se dispersa dans une morne stupeur.

—

Conclusion.

Dix ans après cet événement, Guiscard alla conquérir un royaume, emmenant avec lui Mathilde qui devint reine. Wilfrid brûla ses armes et goûta, auprès d'Aloïse, le charme de l'étude qui leur avait si puissamment aidé à supporter les ennuis du cloître. Ils furent long-temps heureux.

Quant à Anguerrand et à Audibert, ils moururent le même jour dans un âge fort avancé, à la suite d'une garde à la porte du château, pendant laquelle Audibert était venu tenir compagnie à son vieil ami avec les flacons de

malvoisie, le filet de chevreuil et la belle oie normande.

La suite de cette histoire se trouve dans la bibliothèque de M. Chouippe, médecin à la Ferté-Fresnel, près de Saint-Évroult, chez lequel l'auteur a trouvé, avec la plus franche hospitalité, tous les matériaux de son livre.

FIN.